LA TABLE RONDE

OCTOBRE 1949

SOMMAIRE

CHRONIQUES

LECTURES

SPECTACLES

PROMENADES

FRAGMENT DE MAALESH, JOURNAL
D'UNE TOURNÉE DE THÉATRE

LOUXOR

Il ne fait pas chaud et nous aurons froid pendant nos trois journées. Ces trois journées seront pour moi d'une telle importance, qu'il importe que j'en prévienne le lecteur, s'il s'intéresse à me suivre.

Mon premier geste instinctif après avoir rempli ma fiche d'hôtel sera de saluer le baron et la baronne de Lubicz et de leur signaler ma présence à Louxor. On m'avait parlé d'eux de telle sorte que je me méfiais, non pas de leur personne, mais de celles qui me renseignaient. Je flairais un de ces angles que je cherche toujours dans un monde où la chute des angles ovalise les esprits.

J'avais deviné juste. M. et Mme de Lubicz n'offrent pas la moindre ressemblance avec le portrait fantaisiste qu'on trace d'eux. Ils habitent un petit pavillon dans le jardin de l'hôtel, un véritable laboratoire où ils travaillent nuit et jour, assistés de leur fille. Peu à peu les jeunes Égyptologues se sont détachés du travail universitaire pour adopter leurs méthodes. Varille, Stoppelaère, Robichon, sans quitter leurs maîtres apporteront désormais à l'étude des fouilles une activité neuve et qui risque de bouleverser l'Égyptologie. M. et Mme de Lubicz ne se perdent dans aucun songe, ne font appel à aucun procédé magique. Ils relèvent, ils calculent, ils traduisent, ils chiffrent, ils déchiffrent, millimètre par millimètre, les temples de Karnak et de Louxor.

Quatre mille ans de sagesse pharaonique, des sables bourrés d'architecture, de temples bâtis les uns sur les autres

et les uns dans les autres, une incroyable superposition et enchevêtrement où n'apparaissent jamais une seule faute, où l'apparence d'une faute dénonce encore quelque signe, des protocoles écrits où il ne faut voir que la surface de protocoles légués par le verbe, voilà le monde où se meuvent M., Mme, Mlle de Lubicz et leurs adeptes.

Ils m'ont fait l'honneur de me montrer leurs planches, de me les expliquer et de m'en fournir les preuves. La simple politesse m'oblige donc à ne rien répéter de ce que j'ai vu, de ne déflorer en quoi que ce soit la ligne qui se dégage de leurs recherches. Mais il va de soi que mes visites aux temples subiront l'influence de leurs directives et de celles de Varille qui me guide. Au reste, la vérité de ce qu'ils apportent crève les yeux. Pour le nier, il faudrait être de mauvaise foi.

★

L'âge pharaonique et pré-pharaonique se déroule sur trois périodes astronomiques. Le signe des Gémeaux, le signe du Taureau, le signe du Bélier (celui d'Alexandre).

Le dernier temple pharaonique sera construit sous le signe du Poisson, à cheval sur l'époque pharaonique et l'époque chrétienne. L'époque chrétienne sera sous le signe du Poisson. La nôtre sera sous le signe du Verseau, vers l'an 2 000.

Notre époque, intermédiaire entre le Poisson et le Verseau, est une époque destructive.

Le seul temple qu'on puisse opposer aux temples d'Égypte en 1949 est un temple de la destruction. C'est l'usine américaine de la bombe atomique. Impeccable puisque chaque élément de l'usine sert et ne saurait sacrifier au pittoresque de l'esthétique. Ses prêtres servent la destruction et peu pénètrent dans le Saint des Saints. Certaines formules en demeurent orales. Des milliers d'esclaves y travaillent et, même à leur femme, aucun ne communique ses secrets. Que

savent-ils, du reste? Un chiffre du nombre. Peu de chose. Mais ils se taisent, dominés par le dieu de la peur. Une religion de mort et de crainte leur ferme la bouche.

Religion terrible, car si les grandes pestes, les guerres, servent le globe à se débarrasser d'un encombrement humain, la bombe atomique, elle, supprime *le lieu avec les hommes.* (On me dit que non et que les chrysanthèmes refleurissent plus robustes à Hiroshima. Bon. C'est que la bombe atomique aidera un monde qui cherche à se débarrasser de ses puces).

★

Comment remercier les moines laïcs qui se consacrent à l'étude du sol d'Égypte, nous reçoivent et nous promènent sans lassitude. M. et Mme Chevrier qui fouillent à Karnak, M. Lacau, Stoppelaère et Bruyère, lequel fouille à Deir-el-Medineh, au pied de la montagne thébaine, nous recevront à leur table, improviseront des repas dans leurs postes du désert, ne cesseront de faire preuve d'une patience d'anges.

Que gagnent ces hommes? Peu de chose. Ils tâchent d'obtenir des crédits. On les leur refuse. Ils s'acharnent. Ils circulent de place en place par les pistes caillouteuses dans des voitures ouvertes qui semblent sortir du cimetière à la ferraille. Le soleil, le chaud, le froid, les tempêtes de sable, rien ne les arrête. Je les salue.

Mais je suis hérétique de naissance. Qu'ils me pardonnent. Je m'agenouille devant la famille Lubicz.

C'est normal. Depuis près de trente ans, je m'acharne à résoudre des problèmes analogues dans les sables du verbe. Depuis trente ans je me fouille et je me déchiffre. Depuis trente ans je tâche de dissimuler mes secrets dans un langage figuratif à l'adresse de ceux qui savent lire. Lorsque Varille me commente un temple, je crois l'entendre m'expliquer le mécanisme de *La Machine infernale.* Pourquoi j'ai fait le deuxième acte avant le premier, pourquoi j'ai ajouté le troisième au premier et au second, pourquoi,

un an après, j'ai décidé d'y joindre le quatrième, pourquoi j'encastre d'acte en acte la semence des réemplois, pourquoi j'introduis Anubis en Grèce au deuxième acte et Jocaste morte au quatrième. Il me faudrait la place d'une longue étude.

Or un journal est un journal sous peine de perdre son style. Je dois m'y contredire, apprendre en route, laisser mes erreurs où elles se trouvent, ne pas avoir honte de m'y montrer le perpétuel élève que nous sommes.

Karnak, la Vallée des Rois, Louxor, voilà notre programme. Alexandre Varille nous pilotera partout. Yves Régnier dont la science neuve est déjà considérable nous accompagnera jusqu'à la dernière journée. L'avion du Club le ramène au Caire.

Je signale, au passage, que cet avion qui nous survolait en rase motte au-dessus des temples, ne me choquait pas. Il tient du scarabée et de l'oiseau. On l'imagine fort bien dans une fresque et simplifié jusqu'au caractère.

De l'avenue des Sphinx qui conduisait de Louxor à Karnak on vient de mettre à jour les premiers Sphinx mâles, à figure humaine, en face du socle de l'obélisque de la place de la Concorde et de l'obélisque voisin dont le socle est enfoui. Le socle visible était sculpté de cynocéphales en érection. Bonaparte n'a pas trouvé ce socle convenable et on a brisé les membres des singes. D'un côté le socle vidé, de l'autre l'obélisque et le socle invisible, encore sous la terre.

L'avenue doit se poursuivre sous la ville, et former un coude. On la retrouve devant la grande porte Sud de Karnak, mais, en route, les sphinx ont adopté la tête de bélier d'Alexandre. C'est entre cette haie de béliers dont le visage vicieux et grave rappelle celui d'Aménophis IV, que nous pénétrons dans l'effroyable chaos des ruines, dans ce qui reste de la termitière, dans l'énigme des énigmes : le temple de Karnak.

Chevrier nous guide. Le sperme (appelé ici l'odeur), la sève, le liquide vital circulait partout, assurait la crois-

sance des colonnades et des obélisques, la perpétuité du type, les fausses fautes, les réemplois ou greffes dissimulés à l'envers parmi les fondations et accompagnés du Cartouche Royal, l'obélisque inscrit entre la courbe de sa base et sa pointe jadis chapeautée d'or, les profils, les mains, les genoux, les orteils qu'on déplaçait tous les mille ans de vingt millimètres, les textes qui se superposent, les colosses parcourus d'une veine rouge traversant les signes du soleil, les colonnes à bouton de lotus, les colonnes à corolles ouvertes sur lesquelles peuvent tenir cent hommes. Toute cette jungle géométrique était arrosée par Mîn, le dieu de la force érective, au membre bleu de ciel. Le voici partout, l'épaule droite large et infléchie jusqu'au bas ventre, le bras gauche levé à partir du coude sous le martinet, sous la baguette à trois jets d'eau qui annonce la verge de Moïse. Cet angle de la verge royale capte les effluves célestes qui s'échapperont de la verge divine, soit qu'elle s'allonge jusqu'aux fleurs et aux légumes de la table d'offrandes, soit qu'elle éjacule au-dessus d'une coupe tendue par le prince. Car le temple de Karnak est temple du Néter (de la Nature), alors que Louxor est temple de l'homme. *La Nature est un temple, où de vivants piliers...* Karnak inverse le thème de Baudelaire. Le temple est *une nature.* Il germait, il fleurissait, il s'épanouissait, le Nil le mouillait, ses architectes le nourrissaient de sel et de pierres écrites, prises à ses bâtisses précédentes. Il vivait en ordre et il s'obstine à vivre en désordre. Il s'obstine à vivre, survolé de ses oiseaux, habité par ses chacals qui dressent leurs oreilles d'Anubis parmi les éboulements d'où ils nous observent. Il s'obstine malgré le salpêtre qui le ronge et le désagrège, de telle sorte que les dunes ébauchent des statues et que les statues retournent au sable.

Dans ce jardin atroce on s'effraye. La puissance pharaonique est celle d'insectes, le règne d'une race uniquement soucieuse de poursuivre et qui ne lègue aucun des gestes familiers de la vie. Lire les temples d'Égypte et y chercher l'Histoire est absurde. L'enseignement qui s'y cache ou qui

s'y affiche est sacerdotal. Ne pas comprendre que nous sommes en face d'un réalisme figuratif, d'une science de la pensée, d'un art dont l'individualisme est exclu, d'un pieux mensonge d'esclavagistes farouches, d'un canon qui jamais ne s'écarte de ses chiffres, c'est ne rien comprendre à cette période de quatre mille ans foudroyée à sa cime. La pyramide de Khéops n'est que le projectile, la tentative suprême de géomètres et d'astronomes hérissés d'armes savantes, propres à projeter de la force ou à recevoir le feu du ciel.

Armes à double tranchant. Car lorsque, le lendemain, ayant traversé le Nil en barque à voile (il faisait bien froid) nous arrivâmes en rase campagne devant les colosses de Memnon, je me trouve en face de monstres calcinés et ravagés par la foudre. La foudre des orages secs s'acharne depuis des siècles sur ces géantes personnes assises. Elle les frappe, les cogne, les insulte et les laisse défigurées comme le boxeur vaincu sur sa chaise. Crucifiés, assis contre de larges croix, la foudre ne leur laisse libres que les jambes. Celles du colosse de droite, l'oracle, la statue qui chante aux premiers rayons du soleil, bottées de poèmes à la louange de l'aurore. Sur les socles intacts les deux Égyptes androgynes dont les tétines pendent, nouênt le nœud marin qui les attache l'une à l'autre.

Le chemin qui mène aux colosses évite sur sa droite la crue du Nil à cause d'une sorte de digue naturelle. Hassan y a construit un chef-d'œuvre : le village sculpté dans la croûte de boue sèche, favorable aux guipures. Il y donne des fêtes, mais les indigènes refusent de l'habiter. Ils aiment leurs montagnes où ils creusent des trous et fouillent pour leur propre compte. Au reste l'architecture de leurs anciennes maisons est charmante. La voiture qui nous transporte est préhistorique. Nous visiterons le temple guerrier de Ramsès III. Nous déjeunons chez Stoppelaère. Ensuite nous passerons de tombe en tombe et nous terminerons par le puits de quarante mètres de circonférence et de profondeur que

M. Bruyère creuse au milieu d'un cirque solennel de montagnes.

Le temple de Ramsès III, aux murs penchés de citadelle raconte ses victoires et nous le montre châtiant les juifs et les nègres.

Le roi debout sur son char, ceinturé de guides, dirige ses chevaux avec ses hanches. Ses mains libres tirent à l'arc. Le champ de bataille est jonché de victimes, de sexes et d'oreilles. La nouveauté de Ramsès III sera la taille en profondeur des hiéroglyphes. Leur paroi interne est peinte de bleu pâle et de rose ce qui fait que l'ombre les découpe durement en noir et que, si l'on s'approche et les regarde de face, au soleil, ils se présentent avec la grâce irisée de coquillages.

Contre le temple, une manière d'auberge permettait au roi et aux reines de loger pendant la période des fêtes. On y avait chambre, douche et eau courante amenée par des canalisations de brique.

Nous rencontrons parfois dans ce temple ce qui m'avait tant frappé sur la porte sud du temple de Karnak. Les jambes sculptées en bas, l'espace vide et le buste des personnages au sommet de la porte.

Il serait trop simple de croire à des ébauches et que les sculpteurs n'achevaient pas leur besogne. L'Égypte pharaonique connaissait le danger du calcul implacable et de la preuve par neuf. Elle se réserve toujours une fuite, une possibilité de poursuivre. L'ébauche, le pas fini, qu'on a l'habitude naïve de mettre sur le compte de la négligence des artistes est, au contraire, une porte laissée entr'ouverte par la sagesse des prêtres. Je suppose qu'ils craignaient que le serpent ne se mordît la queue et de se murer vifs.

Un touriste se fatigue vite des gestes immuables des dieux, des déesses et des princes. Ne pas chercher l'origine de ce faux art décoratif, c'est lever la tête du matin au soir vers une ardoise d'école couverte de signes d'algèbre et la prendre pour un livre d'images. Les pierres en disent beaucoup plus long que ce qu'on y grave et ce qu'on y grave

en livre plus le mouvement immobile qu'il ne raconte rites ou faits d'armes.

Car ces temples pieuvres se tordent, ces temples pachydermes marchent, ces colosses avancent la jambe et un léger désaxement vers la gauche leur donne le départ.

Je m'étonne d'avoir lu tant de choses sur la stylisation, le profil, l'œil de face, et autres balivernes qui ne relèvent que de l'Égypte d'Aïda.

Quittons ces murs où le Dieu Mîn continue à bander bleu en face du bec des pagnes, bec d'où s'épanouissent les rayons solaires, multicolores. Courons aux tombes, chez les insectes, chez les termites, chez les faux morts.

On se demande comment on empila, enchevêtra, les innombrables accessoires de Tut-Ank-Ammon, dans une cave basse et minuscule, comment on ajusta les uns dans les autres les coffres d'or autour du sarcophage où le roi repose devant nous, sous la dernière de ses carapaces.

L'escalier qui mène à cette cave prend naissance sur la route. C'est le hasard d'un arabe endormi et d'un chien qui gratte qui dirigea les chercheurs, découragés après mille échecs. Sans ce chien et sans cet arabe, Tut-Ank-Ammon continuerait son voyage dans sa cabine peinte, protégé par son garde-meuble inextricable.

Seti Ier ne dormait pas loin. Le serpent à ailes et à pattes dont l'épine dorsale est traversée d'effluves, la vache céleste qui allaite le Pharaon, la corde nouée en subtils entrelacs, la barque à tête de bélier et l'Anubis aux oreilles droites, les signes du Zodiaque, les étoiles faites d'un Y à l'envers, barré au centre, toute une escorte de rébus nous déconcerte.

Je suppose que le *coup de main* jouait un grand rôle dans la manière de tailler les couloirs puisque la pierre est pleine de silex cassé net et qu'on s'explique mal un travail semblable exécuté par la seule entremise d'outils de cuivre. Mais là, je laisse la parole aux archéologues et aux architectes penchés sur le problème de blocs énormes qui s'ajustent comme le déclic d'un étui à cigarettes.

Il est fort probable que les meubles, chars et bijoux enfermés avec le prince n'étaient point les véritables, mais copiés pour cet usage funèbre. C'est ce qui expliquerait peut-être que ceux de Tut-Ank-Ammon se démontassent et qu'il fallut dix années afin de les sortir de sa tombe.

Stoppelaère demeure au milieu de ses dépouilles dans un pavillon de chasse où il nous offre, privé d'eau potable, un excellent repas. Et sans aucun doute j'embrouille nos promenades et je place une visite avant alors que nous la fîmes après. Peu importe. Trouver de l'or est la grande crainte de nos archéologues. Les Arabes les prennent pour des chercheurs de trésors et la cupidité leur tourne la tête. Mais ce sont des chercheurs de trésors. Trésors d'un autre ordre et qu'ils partagent avec ceux qu'ils guident. Certes, je rapporte une monnaie ptolémaïque dans ma poche. Chevrier me l'a offerte. Mais si j'embrouille notre programme, c'est que la tête me tourne comme celle des Arabes et que je rentre à l'hôtel, chargé de l'or du Nombre d'or.

Le lendemain matin Alexandre Varille nous prend à l'hôtel et nous sommes tout de suite au temple de Louxor dont les hôtels du style anglais de Mena House ont l'air d'être les annexes. C'est le temple de l'Homme. Le soir nous verrons chez le baron et la baronne de Lubicz que toutes les parties d'un plan du temple superposées à l'ossature d'un squelette d'homme adulte correspondent avec une exactitude minutieuse aux différentes fonctions de l'organisme qu'ils symbolisent.

La mesure partira de la ligne par laquelle, soit sous prétexte de couronne, soit de diadème, soit d'un joint des pierres, les Égyptiens isolaient les lobes du oui et du non, grâce auxquels l'homme s'interroge et discute. A la base, le temple bifurque vers la gauche. Il suffira de déplacer la jambe du squelette dans le sens de la marche, pour comprendre qu'il échappe au statisme par un subterfuge architectural.

Louxor exalte le Créateur au travers de la créature que son temple résume.

Brusquement, dans le Saint des Saints, je fais halte. Que se passe-t-il? En l'air, sur la haute muraille, Rimbaud a gravé son nom. Il l'a gravé à hauteur d'homme et, le temple une fois déblayé, le nom a poussé comme un tournesol. Il éclate en l'air, royal, solaire, formidable de solitude.

Nous marchons de surprise en surprise. La salle de naissance nous montre l'annonciation, la Vierge et l'Ange, la Reine Vierge et l'envoyé des Dieux. Les Dieux? Quels sont-ils? Ne dira-t-on pas un jour que nos saints et nos anges furent nos dieux? Et le bœuf et l'âne de la Crèche? L'Égypte pharaonique incarne des forces, elle consacre des éléments et les animaux qui les expriment, elle n'adore pas le soleil, mais ce qui se trouve « derrière le soleil ». Bref, elle est monothéiste.

★

Les Lubicz n'eussent-ils découvert que le secret du dallage en désordre de Louxor, cette découverte suffirait à leur valoir notre reconnaissance.

Il fallait imaginer que le dallage était une mosaïque géante, il fallait en relever les moindres jointures, il fallait en peindre les dalles signifiantes, il fallait mettre sous nos yeux le profil du jeune roi que leur travail nous révèle.

Rien n'y manque, ni même la trachée artère montant dans le cou, ni la chambre de conception, logée entre la barbe postiche et la thyroïde.

Et je pense aux dallages analogues méprisés et arrachés par les archéologues qui cherchaient des trésors et ne savaient pas comprendre que les trésors étaient dessus et non dessous.

★

Nous retournons à Karnak chez Robichon qui habite une excroissance au faîte de la grande enceinte. Ses fenêtres plongent à pic, d'un côté sur la jungle de pierre, de l'autre sur les lieux de l'incendie d'Hérodote. C'est là qu'il fouille.

C'est là qu'il met à jour, en coupe, une superposition d'édifices, depuis l'âge néolithique jusqu'à celui de notre Église. C'est là qu'il découvre la monumentale porte bleue, élargie après mille ans de vingt centimètres, sans être ni détruite, ni reconstruite, élargie par le seul glissement des pierres.

A droite de la porte sud, dépassant la muraille d'enceinte, regardant vers Louxor, le père de Tut-Ank-Ammon dressait sa borne rose. Foudroyé, dispersé, les membres épars, il n'a laissé sur place que ses fabuleux orteils de grès étoilés de cristal. Le socle nous présente son premier fils et sa propre fille qu'il épousa et dont il eut Tut-Ank-Ammon. Il ne fait pas chaud. Le ciel de turquoise morte surveille la ruine des hommes d'orgueil qui voulurent en tenter l'escalade. Dîner chez les Chevrier avec M. Lacau qui me montra le musée du Caire en 1936.

Dans son atelier d'études Chevrier conserve cinq des effigies colossales d'Aménophis IV. La lampe qu'il promène les fait vivre et leurs yeux tournés vers l'intérieur semblent, une minute, s'intéresser à nous. Pour la première fois un prince casse le rythme, et, au lieu de dériver les lignes au millimètre, il leur donne un solide coup de barre. Ce portrait répété partout relève de la ressemblance en soi, de la ressemblance qui n'a plus besoin d'être comparative, qui se prouve sans preuves et, bref, se détache de son point de départ, monstrueusement. Quel ménage moderne (dans le sens éternel du mot) ce devait être, que ce jeune couple étrange d'Akhénaton et de la princesse Nefertiti. Elle, ravissante, insolente, svelte, longue, sportive ; lui lourd de seins et de hanches féminines, sa bouche sensuelle aussi large que le mince menton interminable où s'ajuste la barbe postiche, les yeux écartelés jusqu'aux tempes. On n'ose imaginer la chronique intime de leur règne. Les voilà séparés, lui l'hôte de l'abbé Drioton et de Chevrier, elle devenue Américaine à Berlin. C'est dans l'ordre.

Le dernier soir nous dinâmes chez les Lubicz, nous vîmes

les merveilles que je rapporte plus haut et les planches où leur fille, vestale des temples, relève les moindres signes et retrouve les couleurs éteintes.

Le baron et Varille nous conduisent à la gare où nous retrouvons Chevrier qui se rend au Caire dans un sleeping proche du nôtre.

Nuit froide. Arrivée au Caire à 8 heures du matin. Hôtel Continental. Je classe mes notes. A cinq heures je parle à la Faculté en présence du doyen, du directeur des études de langue française et des élèves.

Le soir dernier spectacle : Sartre et Feydeau. Après le théâtre, soirée d'adieu chez Wahid-el-Din.

★

Je regrette que notre hâte ne nous aie pas permis d'aller à Assouan, bien qu'Assouan ne soit qu'un paysage et qu'il exige du soleil. J'eusse aimé deviner le temple de Philaë sous les eaux qui le protègent et guérissent ses blessures de salpêtre. J'eusse aimé deviner le roc noir de sa base et l'île en forme d'oiseau qui couve. J'eusse aimé prier pour qu'on ne démolisse pas le temple et qu'on ne le transporte pas ailleurs.



Il semble que par un système dictatorial l'Égypte pharaonique soit parvenue à rejoindre et à mêler ensemble (à obtenir par feinte) le dévouement collectif des fourmis, des termites et des abeilles. Encore ne sait-on pas si, chez les insectes, une minorité vivant concentriquement n'exerce pas sa puissance sur une majorité de tendance naïve et centrifuge. Toujours est-il que l'aspect général des vestiges — réserve faite d'une apparence d'œuvre d'art — n'étonne pas davantage que l'architecture blonde des ruches, les forteresses grises des termites, les nécropoles et labyrinthes obscurs des fourmis. Une politique à base d'altruisme innom-

brable au service d'un égoïsme supérieur imposait peut-être des règles aussi étranges que la dégurgitation, que la caresse par les antennes, que le vol nuptial. Il est impossible de visiter Sakkara, Louxor, Karnak, la vallée des Rois, sans que vous saute aux yeux la similitude entre le mécanisme pharaonique et celui des insectes. On me prouverait que tel organe des esclaves produisait de l'or et, qu'à volonté on engendrait des géomètres et des astronomes, que cela ne me surprendrait pas. Tout ici déroute notre désordre d'individualistes, et, en face des effigies d'Aménophis IV on demeure perplexe, comme si quelques fourmis eussent décrété que la fourmilière allait changer de style, comme si quelque termite était devenu mégalomane.

★

N'y a-t-il point, dans l'unification même du type et des poses une volonté d'être un peuple d'insectes plutôt qu'un peuple d'individus où chacun s'efforce de singulariser sa personne. Et l'arsenal des princes ne figure-t-il point des ailes, des élytres et des trompes plus nécessaires que décoratifs. Somme toute, alors que la Grèce exprime un idéal sensuel grâce à l'emploi des chiffres, les chiffres, en Égypte, ne prévalaient-ils pas sur n'importe quel idéal et la nécessité ne régnait-elle pas en maîtresse. C'est pourquoi la Grèce nous parle et l'Égypte nous oppose un silence mortel. Car rien n'y semble libre, mais on devine mal quelle était la contrainte. Si elle était d'ordre social ou religieux. Si elle servait à tous ou ne favorisait que quelques-uns.

Dans l'ensemble le visiteur des villes mortes se trouve au centre d'un véritable monde collectif de cellules semblables à celles qui nous composent et dont la monstruosité consiste à travailler pour un cerveau.

Il est vrai que ce cerveau nourri par l'ensemble exécute ses entreprises au dehors du système et pour le détruire en quelque sorte, tandis que le cerveau pharaonique semble

exécuter les siennes à l'intérieur du système et pour le perfectionner.

★

Myrmécologues ou égyptologues?

★

Quand on dégage un de ces nids (nids d'arbre) on a l'impression de tenir dans sa main on ne sait quel objet d'art *compliqué, baroque, minutieux, hallucinant, dont seuls certains ossements préhistoriques perforés et ciselés par des millions d'années, peuvent donner une idée approximative.* (Vie des Fourmis, Maeterlinck). N'est-ce pas ce que dirait un géant, tenant en main un temple d'Égypte.

JEAN COCTEAU.

POÈMES

RENAISSANCE

Pour donner vie à la fleur d'un autre âge
Mais il suffit d'un soleil courageux.
Un rayon fier peut aller en voyage
Loin de ce temps et loin de tous les yeux.
Il ressuscite une fraîcheur ancienne
Que peu à peu, l'on sent devenir sienne.
Il vient de moi ce soleil intérieur
Illuminant les lointains de mon cœur,
Et c'est par lui que sans plus d'artifices
J'ai pu cueillir, ne me privant de rien,
Au fond des jours, Shérazade, Eurydice,
Et leur délice et leur chaste maintien.
Hélène aussi me fut une autre proie
Sans provoquer une guerre de Troie,
Et j'ai gravi plus d'un ciel pas à pas
En retenant Béatrice en mes bras...
Souffrez qu'ainsi chantant, l'on se console
Lorsque l'on est poète, et vieillissant,
Avec l'apport frémissant des paroles.
Et c'est l'oubli des brûlures du sang
Dans la chaleur de notre rêverie.
Roses d'antan, vous voilà refleuries
En ce matin, aux vôtres se mêlant !

FUGITIVE NAISSANCE

Où rien n'était qu'un peu de rose habituel
Mais toujours sur le bord du vertige qui ose,
S'agitant tout d'un coup sous l'immobile ciel
Un enfant se forma dans les ombres moroses.

Ses petits poings fermés sur un restant de nuit,
Les yeux clos pour mieux consentir à la lumière,
Nu sous les lances du soleil et sous ses pierres
Il n'a pour bouclier que le duvet des fruits.

Une longue lionne à la langue qui luit
Et s'approche, s'en vient lui lécher la paupière,
Son poil est radieux où des comètes fuient
Sans fin, sous le regard pour toujours se refaire.

L'enfant ouvre les yeux, hasarde leurs pinceaux
Sur ce corps frémissant de bête fabuleuse
Puis, rassemblant les rais des rétines peureuses,
S'esquive en un sommeil qui l'efface à nouveau.

Et la bête léchant ce vide qui respire
Se fige et tarde à disparaître en souvenir.

VISION

Votre visage, seul, à travers la froidure,
M'arrive après avoir fait voyage dans l'air,
Mais comment a-t-il fait pour franchir la nuit dure,
Sans le corps, traversant le glacial désert ?

Négligeante du siècle et de l'espace, armés
Toujours de pied en cap et qui tuent sans faiblesse,
Visage, vous venez, du givre dans vos tresses,
Et cet oubli du monde où vous me souriez,

Vous qui m'apparaissez sans espoir, sans caresses.
Que faire l'un de l'autre, ô courage, ô détresse !

Amour, toi qui nous suis des yeux et qui nous loges,
Tu fais de notre cœur un fruit chéri des dieux,
Ils aiment les assauts des couples anxieux,
Contemplant nos élans tronqués qu'ils interrogent.

La brûlure des sens les enivre de vin,
Leurs yeux brillent, ils font un tapage hautain
Et se frappant la cuisse à voir que nous transportent
Nos sombres cœurs fiévreux s'ouvrant comme une porte

Pour que puisse tomber sur le bord du chemin
Une tête roulant comme tête de morte.

LE VISAGE

Pour affronter le ciel il me faut un visage
Qui ne ressemble au mien que par le vif des yeux
Et pour gravir la nuit j'ai besoin de ce bleu,
Ce souvenir du jour et de ma mère sage
Blottie entre mes cils avec tant de pudeur
Que nul ne pense à elle en voyant leur couleur.
Elle sait être moi avec tant de patience
Qu'elle aime à se confondre avec mon ignorance
Et l'on ne songe pas que je ne suis pas seul
A vouloir m'élancer au puits sans fond du ciel.
Pardon de n'avoir su, ô douce ressemblance,
Imiter ta pudeur ni garder ton silence.

JULES SUPERVIELLE.

PARIS PAR BALZAC

Pourquoi vouloir mettre de l'ordre dans le prodigieux désordre de la création de Balzac? Balzac lui-même remaniait sans cesse la distribution de ses ouvrages, leur catalogue, leur classement dans l'ensemble de *La Comédie humaine* sous la pression de son génie en ébullition et de ses besoins d'argent, de ses vues philosophiques du moment, de ses transes de visionnaire, de sa tâche quotidienne et surhumaine d'homme de lettres criblé de dettes, traqué par les engagements pris chez les éditeurs, à la merci de ses créanciers, dévoré d'ambition, et la tête et le cœur pleins de rêves d'avenir, d'un amour très précis et de la richesse fabuleuse.

Il faut lire les œuvres de Balzac pêle-mêle comme il les a écrites au jour le jour et dans la fièvre, sinon leur pathétique risque de vous échapper car ce ne sont livres de documentation, considérations, dissertations, thèses, faits à coups de notes et de carnets (comme chez Zola), mais création continue, en aveugle, la lutte de l'écrivain avec la matière, de l'homme avec son destin, son désir, sa force, sa passion, son impuissance, sa mort, livres qui collent à la peau moite de leur auteur.

Et c'est ainsi que j'ai lu Balzac, en désordre, une dizaine de fois *La Comédie humaine* de bout en bout et à différentes époques de ma vie et des dizaines de fois certains romans qui me tombaient par hasard entre les mains dans les pays les plus différents du monde, des tomes dépareillés, car on trouve du Balzac sur toute la surface de la planète, traduit qu'il est, comme la Bible, en toutes les langues du globe.

De cette lecture désordonnée m'est resté le souvenir d'avoir pénétré le plus avant possible dans un monde mystérieusement familier dont je confondrai toujours les mille et un personnages, les aventures, les épisodes et je reste ébloui de ce grouillement d'êtres dans le brouillard, sous la pluie de Paris (Paris reste au cœur de l'œuvre de Balzac !), de cette diversité de têtes grimaçantes dans les tripots, dans les salons, dans les entresols, dans les mansardes de Paris, dans les nobles hôtels du faubourg, personnages qui ont tous un air de famille qui n'est pas dû à l'éclairage aux bougies ni à la mode de l'époque mais à l'usure des mêmes passions qui les agitent, des mêmes tics qui les tiraillent, des mêmes soucis — argent, amour, ambition — qui les fatiguent et sur la déchéance desquels Balzac s'étire, notant avec satisfaction un million de détails vrais qui lui permettent d'apparenter ces êtres d'une façon inattendue, de les classer en physiologiste, en psychologue, de les observer en médecin, en psychiatre, de dissocier cette société française en économiste, en banquier, de la répartir selon une nouvelle géographie sociale, de faire de chacun des membres de cette grande famille un type isolé, étranger, abstrait, quasi symbolique car tout est faux chez Balzac à force d'être plus vrai que vrai grâce à ce million de détails minutieusement assemblés, dont l'accumulation finit par faire synthèse, création qui vous désoriente et vous pousse plus avant encore dans ce monde ennemi que l'on ne reconnaît plus et qui vous possède : Ferragus, Vautrin, le Père Goriot, Birotteau, Nucingen, Louis Lambert, Bianchon, Rastignac, Lucien de Rubempré, etc, etc, autant de prototypes qui troubleront dans la vie un novice, enfant ou jeune homme, qui y fait ses débuts et qui ne pourra jamais oublier ces types-là, soit en se heurtant à eux, soit en voulant les imiter, sans rien dire des femmes, toutes ces héroïnes défigurées par l'amour romantique, ces *anges* qu'un Barbey d'Aurevilly, par exemple, n'eut qu'à courtiser en petit maître irrévérencieux pour les pousser vers l'absolu et en faire des *Diaboliques*.

Balzac n'est pas un précurseur. Il est le créateur du monde moderne. C'est pourquoi tout jeune auteur d'aujourd'hui doit passer par lui. Plus j'avance dans mes écritures, plus je me rends compte combien j'ai subi son empreinte.

Un garçon de quinze ans qui s'appelait Paul Bourget entra un jour dans un cabinet de lecture et y demanda le premier tome du *Père Goriot*. Il était une heure quand il commença de lire, il en était sept quand le jeune Paul se retrouva sur le trottoir, ayant achevé l'ouvrage entier. « *L'hallucination de cette lecture avait été si forte,* écrit Bourget, *que je trébuchais... L'intensité du rêve où m'avait plongé Balzac produisit en moi des effets analogues à ceux de l'alcool ou de l'opium. Je demeurais quelques minutes à réapprendre la réalité des choses autour de moi et ma pauvre réalité...* » Le hasard lui avait ouvert la porte, dit François Mauriac qui fait cette citation et raconte l'anecdote.

Moi, j'avais dix ans quand cette porte me fut ouverte qui donnait sur ce monde hallucinatoire, qui me troubla la cervelle ; ma chance fut de me trouver à quinze ans en Chine et de me complaire dans un monde qui ne m'était pas familier du tout et qui de jour en jour se faisait de plus en plus étrange au fur et à mesure que j'y pénétrais plus avant, mais qui n'était pas le monde d'un Auteur, ce qui me donnait l'illusion de ne pas en faire partie malgré mes avatars et la dèche que je battais et de m'y conduire d'une façon absurde et irresponsable comme la plupart des Européens transplantés en Chine, jusqu'au jour où je découvris la poésie chinoise, *La Fable,* ce qui me désarçonna et me fit culbuter dans le rêve comme un fumeur d'opium, la Chine étant la patrie des lettrés, et je me reconnus : un barbare. Comme début dans la vie, ce thème si cher à Balzac, ce n'était pas mal réussi, et c'est alors, en 1907, que je me mis à écrire. J'avais vingt ans. Et depuis, la porte qui donne sur l'irréel ou le surréel de la création littéraire, ce monde plus vrai que vrai, s'est peu à peu refermée sur moi, et à mon insu, et aujourd'hui, je suis prisonnier, et je bosse. C'est dur, c'est même tuant, car comme me le demande un lecteur

inconnu : *Comment pouvez-vous, Blaise Cendrars, avec des mots, en somme les mots de tout le monde, arriver à créer un monde qui dépasse tellement le monde des mots?...* A quoi j'ai répondu, en apprenti sorcier : *Lisez Balzac; c'est mon maître...*

Mais ce 1er septembre 1897, quand mon père, arrivant de Paris à Naples, débarqua un train de caisses immenses, qu'il ouvrit incontinent, j'avais dix ans. Ces caisses contenaient tout un ménage, des batteries de cuisine émaillées de bleu, de la vaisselle, des robes, des tapis arabes, des rideaux, du linge, une gigantesque lampe à suspension, des articles de Paris de haute fantaisie, des chapeaux et des plumes pour maman, des poupées et des joujoux pour ma sœur et mon frère, et la plus petite contenait les œuvres complètes de Balzac, que papa s'était payées, une édition de chez Calmann-Lévy, je crois, reliée toile gris-perle, le plat du cartonnage rehaussé d'un médaillon de Balzac lauré, chaque tome portant ce titre prestigieux : *La Comédie humaine*, et comme je me penchais sur cette dernière caisse, tendant déjà la main pour m'emparer au hasard d'un volume, mon père me saisit à la suisse par les oreilles, me soulevant jusqu'au plafond en me secouant, et s'écria : — Tu ne vas pas me chiper mon Balzac, sacripant ! Ce n'est pas pour toi...

Et me reposant sur le sol, il sortit de sa poche un petit volume à 60 centimes de la collection de chez Flammarion, *Les Filles du feu* de Gérard de Nerval, qu'il avait lu en chemin de fer et dont la tranche était déchiquetée, en dentelles car il avait coupé les pages avec son gros doigt :

— Tu vois que je ne t'ai pas oublié, mon petit. C'est le cadeau que je te fais pour ton anniversaire, dit-il. Mais que je ne t'y prenne pas à lire Balzac, sinon gare !...

Il était ainsi, mon père, impulsif et bon, violent et sentimental, tout en primesaut, rieur, blagueur, se moquant de vous et se mettant dans des colères folles, tempêtant pour faire croire à son autorité car comme beaucoup de gros hommes c'était au fond un tendre, un faible. Il s'est toujours fait filouter en affaires et, naturellement, aussitôt eût-il le dos

tourné j'accaparai « son » Balzac et je lus toute *La Comédie humaine* en cachette, pêle-mêle, le premier volume que j'avais piqué étant *Un Début dans la vie*, histoire qui m'amusa extraordinairement et me fit bien rire et me fit faire des tas de bêtises et des frasques quand je débutai à mon tour et pour de bon dans la vie, par exemple : ma fuite de la maison de mes parents et mon arrivée à Pékin que je considérais alors comme une bonne blague pour embêter les grandes personnes, les profs et épater mes petits copains. Pauvre maman !... Mais alors je ne pensais pas à elle ou à peine, et tout juste pour lui apprendre dans les lettres que je menais une vie de nabab, ce qui devait enfler son cœur d'angoisse, jusqu'à éclater...

Paris bat au cœur de l'œuvre de Balzac et envoie son sang artériel jusqu'au fin fond de la province.

Le Paris de Balzac !

En 1917, 18, 19, 20, quand je m'occupais des *Éditions de la Sirène* et mettais au point 221 volumes prêts à l'impression qui parurent ou ne parurent pas selon le bon et le mauvais génie de *La Sirène* (1), mon ambition était de publier un gros volume de Balzac, dont le titre inédit eut été *Paris par Balzac* et dont le succès me paraissait être assuré d'avance ; j'en parlais tous les jours à l'autre animateur de *La Sirène*, ce cher et vieil ami Paul Laffitte, remuant bohême de la finance, fin lettré, vif et intelligent comme une musaraigne et remarquablement entreprenant mais changeant comme un caméléon, Parisien jusqu'aux bouts des ongles quoique natif de Philadelphie, et qui, comme moi, était emballé par ce livre au titre sensationnel, et nous nous émerveillions qu'aucun éditeur n'y eût jamais songé.

Le Paris de Balzac ! On ne peut résister à son attraction. La conquête de Paris. Ce rêve !

Tous les jours, dans chaque train il y a des jeunes gens qui viennent conquérir Paris, et cela depuis Balzac, depuis cent

(1) *Cf. Pro Domo*. Ma préface à la réédition de *La Fin du Monde*, chez Pierre Seghers, éditeur. (1 vol., Paris, 1949).

ans, un courant ininterrompu, un courant de rêve et de puissance qui a draîné plus d'hommes et de bonnes volontés que de bateaux l'œuvre de Lesseps, à Suez, à Panama.

Malheureusement, j'avais déjà trop de travail sur les bras et n'avais pas le temps de faire moi-même cette compilation et de construire avec les matériaux extraits de *La Comédie humaine* ce monument : *Paris par Balzac*. Je voyais déjà la couverture. J'étais pressé. Je cherchais quelqu'un, pas un nègre, mais un jeune, un enthousiaste, une victime de Balzac, un inconnu frais débarqué à Paris, venu le conquérir et qui se fut passionné pour ce livre.

Un jour, un grand jeune homme timide et joufflu comme une fille, poussa en hésitant la porte de mon bureau et entra sur la pointe des pieds. C'était Raymond Radiguet. Il pouvait avoir seize, dix-sept ans et en paraissait à peine quinze, habillé qu'il était d'un veston couleur mastic à pieds-de-poule marron beaucoup trop vaste pour lui, dont il avait retroussé les manches qui lui tombaient plus bas que les mains et revêtu d'un pantalon de fonctionnaire, à raies, qui se tirebouchonnait sur des souliers éculés, dont le cuir était tout craquelé faute de cirage. Des mèches lui tombaient dans les yeux qui étaient fort beaux et effarouchés et il me tendit en rougissant une lettre de recommandation de Max Jacob.

— Bon, lui dis-je. Asseyez-vous. Vous faites des vers? Laissez moi là votre cahier, on le publiera en plaquette. Vous couchez sous les ponts?

— Non, dit-il courageusement, chez Max.

— Cher Max ! fis-je. Toujours prêt à partager sa chambre. Quand finira cette purée? Que fait-il?

— Il travaille.

— Et vous?

— Je me balade toute la journée dans les rues où je travaille à un roman et quand il pleut trop fort j'entre dans un bureau de postes l'écrire sur les formules télégraphiques que l'Administration met gracieusement à la disposition du Public.

Il souriait. Le cher garçon. Il était attendrissant.

— Et il est déjà bien avancé votre roman?

— Il est terminé ! Mais j'en ai encore pour deux ou trois mois à le parfaire. L'ennui c'est que je ne trouve pas de titre...

— Mauvais, ça...

— Je le sais bien et j'en ai honte. Provisoirement je l'ai appelé *Julie,* du nom de l'héroïne...

— Mauvais, mauvais...

— J'en suis désespéré, je ne trouve rien d'autre...

— Bien sûr, fis-je, c'est toujours comme ça. Un premier amour, pas? Quand vous en aurez 300 pages apportez-moi votre roman et on tâchera de vous trouver un titre si votre roman en vaut la peine. Dites-moi, vous aimez Balzac?

— Pfft !

— Il faut lire Balzac !

— Max m'en a passé deux ou trois.

— Cela ne m'étonne pas de Max. Et que lisez-vous de préférence?

— Les Classiques.

— Quoi, par exemple?

— *La Princesse de Clèves.*

— Mais c'est du Balzac d'avant la lettre ! L'amour, la cour, Paris, les nobles demeures, le Marais, le Faubourg, les châteaux en province, le faste, les costumes, les rubans couleurs de la dame, la partie de chasse, le pavillon dans les bois le portrait peint, les complexes des personnages, l'inhibition des sentiments, tout y est. C'est en effet le premier roman français. Mais, croyez-moi, lisez Balzac !

— Vous trouvez qu'il écrit bien?

— Peu importe. Il ne s'agit pas tant d'écriture dans un roman, que de création, de vie. Vous n'apprendrez jamais rien dans *La Princesse de Clèves,* où l'on ne parle jamais d'argent, ce puissant ressort psychologique et bien moderne mis en place par le seul Balzac. Croyez-moi, lisez Balzac !

Et puisque nous parlons argent, venez donc me revoir et apportez-moi votre manuscrit. J'en parlerai à l'ami Laffitte s'il est bon. Mais ne vous faites pas trop d'illusions. *La Sirène*

est à sec. Mais ici c'est un peu comme chez Max Jacob, on trouvera toujours un fond de tiroir à se partager et l'on vous donnera votre chance et de l'ouvrage, par exemple, si cela ne vous ennuie pas trop d'aller à la Nationale ou telle autre bibliothèque copier certaines pages de Balzac ou autres documents en vue d'un livre sur Paris. Ce serait pour vous l'occasion de lire Balzac. A bientôt cher ami, changez le titre de votre roman. *Julie*, cela ne vaut rien...

Radiguet ne tarda pas à m'apporter son roman, qui ne me frappa pas tant par ses qualités d'écriture que par l'extraordinaire maturité d'un si jeune auteur et son art de la composition. J'en parlai à Laffitte et il fut convenu entre nous de confier à Radiguet la composition du *Paris par... Monsieur de Balzac*. Monsieur, parce que le jeune Radiguet en était un et que dès qu'il se mit à s'habiller et à porter monocle, maintenant qu'il mangeait tous les jours et se virilisait et était gros d'avenir, *nolens, volens* et à mon grand étonnement, il ressemblait physiquement à Balzac adolescent ou tel que je m'imaginais que Balzac avait dû être à ses propres débuts dans la vie quand il se sépara de sa mère pour se mettre sous l'égide de Mme de Berny.

L'habitude avait été vite prise par Radiguet depuis qu'il potassait dans la journée son Balzac à la Nationale (je lui avais conseillé de commencer par *Ferragus*, le prototype du récit balzacien et le premier en date de ses grands livres, où, en outre, dès la première page Balzac esquisse le plan psychologique, anatomique, physique, mécanique, économique de ce Paris moderne qui tiendra tant de place dans son œuvre, ne cessant de grandir et de se développer comme un monstrueux polype ou tumeur, ville tentaculaire qui flétrit secrètement tous ses habitants et vide les personnages de leur substance et dont Balzac ne cessera jamais d'observer l'évolution hystérique en clinicien, contrairement au béat Victor Hugo), l'habitude avait été vite prise par Radiguet de venir bavarder deux, trois soirs par semaine dans mon bureau pour me faire part des réflexions que la lecture de Balzac lui sug-

gérait (manifestement il y prenait goût, se passionnait, découvrait un monde nouveau) et par moi l'habitude de le mener finir la soirée au *Bœuf sur le Toit*, boire, fumer et parler, parler, parler encore et toujours de Balzac et de Paris. Radiguet commençait à comprendre ce que je voulais. Je lui avais donné un copieux dossier contenant des notes de lecture, des références, un plan du cadastre de Paris daté de 1850, des cotes du fonds Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly et d'archives à consulter à l'Arsenal. Notre *Paris par Balzac* prenait tournure. Souvent, les derniers danseurs du *Bœuf* étaient partis, le jazz s'était tu et nous étions encore là, nous deux, dans un coin de la boîte de nuit en train d'édifier le Paris de Balzac sur la nappe avec des mégots... L'aube qui bleuissait les fenêtres rue Boissy-d'Anglas nous surprenait... Un chantier, mais le monument ne fut jamais construit...

La jeunesse est un sacerdoce... C'est Baudelaire qui note ça dans ses carnets. Et le pessimiste qu'il est s'empresse de corriger : *La jeunesse est un sacerdoce, mais c'est la jeunesse qui le dit!...* Un endroit comme *Le Bœuf sur le Toit* était l'illustration même de cette maxime. Les bars qui constellent le Paris moderne dans ses articulations comme les pointes de feu appliquées sur un genou ankylosé par un épanchement dû à une chute sur le parquet de danse, les bars qui déforment tous les visages dans la glace et les font fondre dans les lumières, sinusite faciale après une trop longue danse dans un courant d'air, fatigue en sueur, lassitude généralisée, coup de fouet des whiskies et des cocktails, épuisement, tapis, poussière, effluves, bruits, projecteurs, tuba bouché, saxophones glapissants, batterie en effervescence, les bars, d'où l'on vous envoie en Suisse, aux sports d'hiver ou dans un sana, les drogués, les bars d'aujourd'hui, qui ne sont pas tant des cabarets où la haute vient s'encanailler que les portes des paradis artificiels où la pègre internationale des danseurs mondains et les petites tapettes des faubourgs viennent dégotter du fric, de la distinction vestimentaire, une installation de cocotte, voire un titre de noblesse authentique, font

carrière. Ah ! si Balzac eût connu ça, *Le Bar?* le plus crapuleux fleuron de la société contemporaine, quels effets de caractères n'en eût-il pas tiré dans son Paris pour en couronner le drame, le désordre, le devenir, la révolution permanente, le brassage des classes sociales, le mouvement perpétuel, un livre humain de Balzac au lieu de cette basse chronique du *Bœuf sur le Toit* par un misérable raté qui se piquait de bien écrire, Maurice Sachs, où il n'y a rien, mais rien, pas même des mots, alors que l'on peut tout dire avec des mots, si l'on en a le génie. L'époque du *Bœuf* reste à être racontée. Qui le fera? Sûrement pas Cocteau qui, s'il a les mots et l'esprit des mots, n'aurait pas le génie de s'élever au-dessus d'une cause dont il serait à la fois juge et partie.

Le manuscrit de *Julie* resta douze, dix-huit mois à *La Sirène*, au fond d'un tiroir : je l'avais lu plusieurs fois et je ne trouvais toujours pas de titre ; d'ailleurs nous nous bagarrions durant ce temps-là, Laffitte avec des commanditaires de plus en plus puissants et combinards et, moi, avec les créatures de ces commanditaires qui voulaient des places, des titres et qui n'entendaient rien au métier. Je finis par nommer l'un d'eux secrétaire général des *Éditions de la Sirène* et pour qu'on me fichât la paix et me laissât travailler, je l'installai chez une modiste, dans le même immeuble, au troisième étage : il avait une plaque de cuivre sur sa porte et je lui envoyais tous les ennuyeux. Un beau jour, Radiguet vint nous redemander son manuscrit et il s'était fait accompagner par Cocteau pour plaider sa cause. Il avait une chance unique, Grasset voulait lancer son roman. Jean n'eut pas à plaider, n'avions-nous pas promis sa chance à Radiguet? Les deux sortirent donc de la boutique, Jean emportant le manuscrit de Radiguet sous le bras comme moi j'y étais entré deux, trois ans auparavant serrant sous mon bras coupé le lourd manuscrit du *Cap de Bonne Espérance* quand Jean n'avait pas d'éditeur, et six semaines plus tard Grasset lançait *Le Diable au corps*. Mais qui avait trouvé ce titre? Assurément ce n'était pas moi et autant que je sache Radiguet pas davan-

tage. J'ai longtemps cru que c'était Cocteau, car ce titre ne sent-il pas un peu le roussi? Mais peut-être est-ce Bernard Grasset, car il est bien dans sa manière publicitaire, n'est-ce pas?

Mais ce n'est pas pour parler du *Diable au corps* que j'ai raconté tout ce qui précède, mais pour parler de l'influence que Balzac peut exercer à son insu sur l'esprit d'un jeune auteur, et le posséder corps et âme à la longue ainsi que cela est manifeste dans le deuxième ouvrage de Radiguet, *Le Bal.*

Après le coup de chez Grasset, Radiguet ne se montrait plus aussi souvent à *La Sirène* et bientôt je le perdis complètement de vue. D'ailleurs, à peu de temps de là moi-même je partis à l'étranger, faire du cinéma en Italie, chasser en Afrique et au Brésil, écrire, voyager. Je ne faisais que de courtes apparitions à Paris. Et un jour, je rencontrai par hasard Radiguet au Rond-Point des Champs Élysées et nous nous prîmes comme deux frères par le bras pour tourner autour du jet d'eau aux colombes en cristal de roche sur le terre-plein, devant le *Figaro*. Nous bavardions à cœur ouvert comme autrefois. Les débris du *Paris par Balzac* gisaient entre nous, mais il n'en fut pas question. Radiguet était radieux. Il avait tout juste vingt ans. Il connaissait la gloire. Il était dans un état d'exaltation qui faisait vibrer sa voix, ce que j'attribuais à la drogue, à une espèce d'ivresse spirituelle, à un débordement de joie, de jeunesse et de bonheur plutôt qu'à la maladie qui le rongeait et à la mort qui devait l'emporter moins de trois mois plus tard.

— Blaise, me disait-il, vous aviez raison, Balzac est un grand homme, le plus grand de nos romanciers. Il est même unique. Je ne puis me détacher de lui. Je suis saisi au cœur par tout ce qu'il dit de la jeunesse. La jeunesse c'est le désordre et la vie. On dirait qu'il parle de nous. D'aujourd'hui. *Aveugle et clairvoyante, la jeunesse de ce temps-là n'a été la jeunesse d'aucune époque*... Nous entrons ainsi dans l'histoire et son Paris me possède. Savez-vous à quoi je travaille actuellement et tout grouille dans ma tête avec ce glissement continu des pneus sur le pavé de bois et ces mêmes appels de klaxons

autour de nous, comme du temps de Balzac le bruit des sabots et le roulement des équipages autour de lui, j'écris *Le Bal.* Cela ne vous dit rien?... Souvenez-vous... C'est dans *Ferragus*... C'est vous qui me l'aviez donné... *Le Bal du banquier*... Relisez la page... : *Cependant la musique retentissait dans les appartements, la lumière y était versée par mille bougies, c'était un bal de banquier, une de ces fêtes insolentes par lesquelles ce monde d'or mat essayait de narguer les salons d'or moulu où riait la bonne compagnie du faubourg Saint-Germain, sans prévoir qu'un jour la banque envahirait le Luxembourg et s'assiérait sur le trône. Les conspirations dansaient alors, aussi insouciantes des futures faillites du pouvoir que des futures faillites de la banque. Les salons dorés de M. le baron de Nucingen avaient cette animation particulière que le monde de Paris, joyeux en apparence du moins, donne aux fêtes de Paris. Là, les hommes de talent communiquent aux sots leur esprit, et les sots leur communiquent cet air heureux qui les caractérise. Par cet échange tout s'anime. Mais une fête de Paris ressemble toujours un peu à un feu d'artifice : esprit, coquetterie, plaisir, tout y brille et s'y éteint comme des fusées. Le lendemain, chacun a oublié son esprit, ses coquetteries et son plaisir*... Tout y est, mais vous aviez encore raison, Blaise, ce n'est pas un modèle d'écriture ; néanmoins, c'est le sujet de mon livre et cette fois-ci j'ai un titre qui ne doit rien à personne d'autre qu'à notre grand patron. J'appelle mon livre *Le Bal du comte d'Orgel.* Balzac aurait dû naître un demi-siècle plus tard. Nous lui devons tout. Il nous aurait tous fourrés dans sa poche... En fait de désespoir tout est vrai...

Et c'est ainsi que se transmet de génération en génération le flambeau allumé au génie de Balzac, le plus grand génie moderne.

Blaise Cendrars.

Saint-Segond, le 14 *juillet* 1949.

LE SCEPTIQUE MASQUÉ

LA MOTHE LE VAYER

La Mothe Le Vayer (1) est un de ces auteurs de l'âge classique qui furent célèbres et qui sont aujourd'hui oubliés ; qui représentèrent parfaitement leur époque et par conséquent ne lui ont pas survécu, parce qu'ils n'eurent pas une originalité assez tranchée ; qui furent plutôt les miroirs des préoccupations de leur temps que les annonciateurs de temps nouveaux. A vrai dire il serait inutile de s'occuper d'eux (sauf pour quelqu'un qui serait un pur mémorialiste) s'ils n'incarnaient pas quelquefois une attitude durable de l'esprit humain, si à propos d'eux l'on ne pouvait pas se poser des problèmes qui demeurent.

La Mothe Le Vayer lui-même n'est pas un homme qui puisse nous retenir longtemps. Il fut un personnage important ; qu'il ait été grand magistrat, de famille riche, conseiller de Richelieu, précepteur du duc d'Anjou et par intermittences du dauphin, écrivain renommé — ce n'est pas cela qui nous intéresse. — Si pourtant étant donné les idées que La Mothe Le Vayer n'a cessé de soutenir : cet homme si bien en cour, si considéré, ce familier du cardinal de Richelieu, cet éducateur de Louis XIV a propagé dans des ouvrages nombreux et pesants la philosophie sceptique. Durant le cours de sa longue vie il a vu livrer au supplice successive-

(1) 1583-1672. — Cf. René PINTARD, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII*e *siècle* (Boivin, 1943) et Antoine ADAM, *Histoire de la littérature française au XVII*e *siècle* (Domat, 1948).

ment Vanini, Théophile de Viau y a échappé de peu, Jean Fontanier, Claude Le Petit, etc... Les sceptiques et athées ont été combattus vigoureusement ; le P. Mersenne publie *L'Impiété des déistes* et *La Vérité des sciences contre les sceptiques;* Saint-Cyran et Arnauld brillent de tout leur éclat et la réaction janséniste est dans toute sa force ; malgré tout un courant sceptique et libertin issu du XVIe siècle se maintient avec Gassendi, Huet, Gabriel Naudé ; Molière subit l'influence de Gassendi et peut-être aussi de La Mothe Le Vayer dont on retrouvera à sa mort un ouvrage dans sa bibliothèque (1) ; mais ce courant est souterrain. L'orientation du siècle est différente. Montaigne meurt lorsque La Mothe Le Vayer a neuf ans et Pascal quand il en a soixante-dix-neuf. De l'un à l'autre le courant sceptique s'est infléchi et le doute qui servait à nourrir l'indifférence s'est mis à alimenter la passion.

La Mothe Le Vayer n'a jamais vu ce qu'il pouvait y avoir de hautain dans la réserve de Montaigne, de sublime dans l'abandon de Pascal. De ce point de vue il forme une excellente transition entre les libre-penseurs (ou libertins) de la Renaissance et les grands négateurs du XVIIIe siècle. Il a la gaieté des uns et l'esprit corrosif des autres. Ses livres sont bien lourds. Aux contemporains habitués aux in-folios ils devaient paraître légers parce que dissolvants : une Somme sceptique pèse plus légèrement qu'une autre.

★

Déjà on en avait connu une avec l'*Examen de la vanité de l'enseignement des nations et de la vérité de l'instruction chrétienne* par Pic de La Mirandole dont les parties principales traitent du désaccord entre les hommes, puis du désac-

(1) Ernest Tisserand dans une étude très personnelle en préface à la réédition de *Deux dialogues d'Orasius Tubéro* suggère que la première inspiration du *Misanthrope* se trouve dans la *Prose chagrine*.

cord entre les philosophes. Cette Somme elle-même n'est pas originale ; elle ne fait que répéter celle du grand sceptique grec, Sextus Empiricus, qui dans une compilation grandiose avait énuméré tous les arguments de ses prédécesseurs depuis Pyrrhon et fait une fois de plus le procès de la raison humaine. Bien entendu, c'est Aristote qui est mis en cause dans l'ouvrage comme le principal champion de cette raison. Pic de La Mirandole conclut comme les Grecs qu'il faut « suspendre son jugement » mais seulement en ce qui concerne les choses humaines. Et voilà la nouveauté radicale du scepticisme moderne par rapport à l'antique. Il existe une religion ou qu'il faut ménager ou à laquelle on adhère. Cette religion n'a pas de commune mesure avec les religions du monde païen finissant ; elle est exclusive de toute autre, bien qu'elle se confine dans le domaine spirituel et qu'elle rende à César son dû. On a le droit de douter de tout sauf d'elle. Aussi la tâche est-elle ardue de concilier le doute et la foi. — François Sanchez dans son *Quod nihil scitur* reste sur le terrain de l'expérience, et là, dit-il, on ne peut avoir de connaissance que par expérimentation ; il laisse de côté le domaine de la croyance. Prenant une position plus nette, Corneille Agrippa soutient dans son traité *De l'incertitude et de la vanité des sciences* que si les savants et les philosophes se disputent inutilement, la religion n'en ressort qu'avec plus de vérité ; cette religion sera le protestantisme.

Henri Estienne qui en 1562 traduira en latin les *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus justifie dans une longue préface sa traduction en assurant qu'il ne veut pas seulement faire œuvre d'érudition mais encore guérir les philosophes de son siècle de « cette maladie de l'impiété qu'ils ont contracté avec les dogmatiques ». Et un peu plus tard Gentian Hervet traduisant le *Contre les savants* du même Sextus dédie son livre au cardinal de Lorraine (lui était catholique) :

« Ce livre montre qu'aucun art, qu'aucune science humaine ne peut résister aux assauts des arguments qu'on peut leur opposer, et que seule est certaine la révélation qui nous a été

faite par Dieu. Sextus donne beaucoup d'arguments contre les païens et les hérétiques de notre temps « qui mesurent avec des raisons tirées de la Nature des choses qui sont au-dessus de la Nature » et « qui ne comprennent pas parce qu'ils ne croient pas ».

En somme Hervet prétend faire servir le scepticisme à la gloire du catholicisme, tout comme Pic de La Mirandole, alors que Corneille Agrippa le tire vers le calvinisme.

Il est curieux que La Mothe Le Vayer avec beaucoup d'autres sceptiques de son âge ne cherche pas à réfuter les arguments du christianisme ; bien loin de là, il en énumère jusqu'à trente-trois en faveur de l'immortalité de l'âme, il conclut que la raison à elle seule peut nous en assurer ; mais qu'il est bien préférable de se confier pour cela à la foi. Et il développe ensuite tellement cette dernière partie que la première en est comme obnubilée. Mais on sent fort bien que pour ses contemporains eux-mêmes les arguments proprements rationnels tirés d'Aristote et autres grands philosophes de l'antiquité étaient devenus inopérants. Chose singulière que cette inefficacité des *preuves*, que cette caducité des *démonstrations*. Sur ce que nous croyons ou ne croyons pas l'école ne peut pour ainsi dire rien et le milieu social peut tout. Aujourd'hui un enfant du peuple doutera aussi naturellement de l'existence de Dieu qu'un fils de la bourgeoisie sera porté à y croire ; il y a deux siècles un artisan était aussi facilement croyant qu'un grand seigneur l'était peu. C'est peu flatteur pour la « raison humaine ».

Mais le problème particulier que pose le cas de La Mothe Le Vayer est celui-ci : peut-on être chrétien en demeurant sceptique? — Non, dira-t-on, puisque le sceptique suspend son jugement sur toute chose tandis que le chrétien affirme une croyance assurée. La foi chrétienne ne comporte-t-elle pas des dogmes bien définis qu'il faut admettre sous peine d'être mis hors de l'Église? Qui dit sceptique dit *a fortiori* incroyant. Mais si l'on sépare comme l'ont fait les hommes

de la Renaissance le domaine des choses naturelles de celui des choses surnaturelles? Le symbole de Nicée prétend-il nous apprendre les sciences profanes? Nous force-t-il à prendre parti sur les antipodes, le mouvement de la terre, ou même sur la possibilité pour l'esprit humain d'atteindre sur ses seules forces à la vérité? Le fidèle n'a-t-il pas alors carte blanche?

En fait le christianisme n'a pas accepté cette position. Il s'est allié dans le cours des siècles avec des philosophies dogmatiques, il a même recherché cette alliance. Ce fut avec la philosophie de Platon sous l'influence de saint Augustin, à partir du XIIIe siècle avec celle d'Aristote sous l'influence de saint Thomas. Les luttes furent vives entre les partisans de l'une ou de l'autre, mais le principe demeura le même ; la religion peut et doit se compléter d'une philosophie ; quand il s'agit du platonisme, la fusion peut être intime ; car la raison est déjà imprégnée de foi et les vérités naturelles orientées vers les surnaturelles ; quand il s'agit d'Aristote la séparation est nette : le philosophe ancien n'est précurseur du Christ que *in rebus naturalibus;* la raison a son domaine bien à elle, et le païen peut arriver à la connaissance de Dieu par la lumière propre à l'esprit humain. Le discrédit d'Aristote au XVIIe siècle ne change rien au principe ; la philosophie de Descartes apparaît seulement comme plus compatible avec le christianisme que celle d'un païen, fût-il un esprit sublime ou encyclopédique. C'est ce que répète à satiété Malebranche, et sa réflexion a l'air de prime abord dictée par le bon sens.

Enfin on sait que les lettres grecques et romaines, loin d'être proscrites, ont été encouragées par les chrétiens, que la morale stoïcienne a eu la plus grande influence aux siècles classiques sur de vrais croyants. Bien d'autres rapprochements furent faits au XIXe siècle, jusqu'au nouveau succès d'Aristote dans les séminaires.

Ces vicissitudes tendraient à faire croire que le christianisme n'est pas solidaire d'une philosophie puisqu'il s'accommode de si diverses. Il y a quelques années un débat s'est

ouvert sur la question : y a-t-il une philosophie chrétienne? Nous n'avons pas à revenir là-dessus. De bons esprits ont soutenu que non, se fondant sur l'histoire ; d'autres que si, car la foi n'est pas compatible avec n'importe quelle solution rationnelle ; d'autres encore ont soutenu que même si le terrain demeurait libre pour la philosophie, le christianisme lui avait ouvert des horizons que les païens ne pouvaient avoir. Le scepticisme est-il une de ces doctrines que l'on puisse concilier avec le christianisme? Non, a répondu catégoriquement le Concile du Vatican en 1870 ; la raison humaine peut par ses seules forces parvenir jusqu'à des vérités comme celle de l'existence de Dieu.

C'est un fait notable que l'Église catholique — car avec La Mothe Le Vayer nous n'avons pas à nous occuper d'une autre — ait constamment (1) réprouvé le doute sceptique, même si celui-ci devait en fin de compte tourner à sa glorification. Il est difficile de récuser la foi de Pascal : elle est sujette à caution du seul fait qu'elle ait pour préliminaire une mise en question radicale des moyens de connaissance humains. Mieux vaut peut-être encore aux yeux de l'Église le rationalisme que l'illuminisme. Il n'y a pas de danger qu'un homme comme La Mothe Le Vayer tombe dans le second après avoir évité le premier. S'il se rapproche en apparence de Pascal c'est pour mieux s'en éloigner ensuite.

Nos sens et notre raison, écrit-il dans ses *Soliloques sceptiques* (2) s'entr'abusent à qui mieux mieux : « En voulez-vous une plus forte preuve que de considérer comme ce qui est juste et approuvé en France, est réputé mauvais et improuvé, je ne dirai pas à la Chine ni au Japon mais à nos plus proches voisins? Étrange et ridicule morale, que les Alpes et les Pyrénées diversifient, ou un filet d'eau, tel que celui qui nous sépare de l'Angleterre, et celui qui divise l'Es-

(1) *Constamment* est peut-être exagéré : les Jésuites au XVIII[e] siècle ont utilisé Sextus Empiricus. Mais c'est question de tactique plus que de doctrine.

(2) A Paris 1670.

pagne d'une province d'Afrique qui lui est opposée. » (Troisième soliloque.) Et encore : « Le plus important précepte de la science est de savoir qu'il y a des choses qui ne méritent pas d'être sues. » (Premier soliloque.) A noter que la première édition des *Pensées* de Pascal est de la même année (1670).

Un autre ouvrage *De la vertu des payens* (1) contient un chapitre sur « Pyrrhon et la secte sceptique » significatif. Que pouvons-nous penser des sceptiques, nous qui sommes chrétiens? se demande l'auteur. La Mothe Le Vayer sacrifie Pyrrhon et ses disciples qui « n'ont rien cru de la nature divine qu'avec suspension d'esprit ». Aucun de ceux-là n'a pu éviter le chemin de l'enfer. Pourtant ce n'étaient pas des ignorants, certes, ou leur ignorance était « une ignorance raisonnable et discourue, qui ne s'acquiert que par le moyen de la science, et qu'on peut nommer une docte ignorance, aussi bien que celle dont le cardinal de Cusa a fait trois livres et une apologie ». Mais une fois qu'on a fait « une rigoureuse circoncision » de cette impiété, le scepticisme apparaît comme très favorable au christianisme. Tous les Pères ont fulminé contre les philosophes dogmatiques. Saint Paul a écrit aux Corinthiens qu'il faut être fou et ignorant selon le monde pour être sage et savant selon Dieu. Saint Denys n'enseigne rien plus expressément que la faiblesse de notre intelligence. « Il est à peu près de votre esprit comme d'un champ qui a besoin d'être défriché et qu'on en arrache les mauvaises plantes, auparavant que d'y jeter la graine dont on désire retirer du profit. » Voilà en quoi peut être bonne « l'Époché ». La philosophie sceptique est une excellente introduction au christianisme et peut tenir lieu de préparation évangélique. « Elle n'a plus de doutes où il est question de la religion. Toutes ses défiances meurent au pied des autels... Voilà ce qui m'a donné des pensées si favorables pour une philosophie que je ne crois pas plus criminelle que les autres, pourvu qu'on lui fasse rendre les respects qu'elles doivent toujours

(1) A Paris 1641.

à notre sainte théologie et que, comme une servante seulement, elle soit appelée avec les autres au service de cette divine maîtresse. Si je me suis trompé au jugement que je viens de faire, je suis prêt de changer d'avis. L'incertitude sceptique m'excusera si je n'ai rien dit de certain sur ce sujet. Et en tous cas mon erreur ne croîtra pas le nombre des hérésies puisqu'elles ne sera jamais convaincue d'opiniâtreté... »

On voit bien par là que La Mothe Le Vayer et tous ceux qui lui ressemblent portent un masque... « Toutes les défiances de la philosophie sceptique, écrit-il, meurent aux pieds des autels. » Soit, mais c'est une mort de complaisance. Elle n'a aucun rapport avec celle de Pascal et de Tertullien. La Mothe Le Vayer demeure un sceptique ; il n'est pas un fidéiste.

Les mystères du christianisme sont cependant si étranges que par une vue « uchronique » de l'histoire l'on pourrait concevoir un développement du christianisme pareil à celui des religions de mystères éleusiniens ou mithriaques, dans lesquelles l'homme uniquement préoccupé de son salut ne daigne même pas jeter un coup d'œil à son sort terrestre. Jésus lui-même se présente-t-il comme un sage, veut-il instituer une sagesse? Non. Mais il est dans la nature des choses qu'un salut qui s'éloigne (1) donne une naissance à une sagesse, toute viagère. L'Évangile a naturellement besoin d'une théologie ; l'homme a besoin de connaître ce qu'il croit. Le mystère ne peut être compris, cela va de soi ; mais il peut être circonscrit, et le domaine qui l'entoure, défini. On rend à la foi ce qui est à la foi, et à la raison ce qui est à la raison. Cette distribution n'en demeure pas moins théorique ; pratiquement, la foi apporte à la raison, et de plus en plus, des solutions que la raison n'a qu'à approfondir ; pratiquement aussi, et dans la vie quotidienne, les commandements de l'Église se surajoutent aux lois de l'État sans forcément s'harmoniser avec elles.

(1) Qui s'éloigne pour l'ensemble de l'humanité : le jugement dernier.

Un Chinois lettré dit un jour au fameux missionnaire jésuite, le P. Huc, qu'il ne comprenait pas comment un chrétien pouvait tenir les yeux fixés à la fois sur la terre et sur le ciel ; c'est comme si, pensait-il, on voulait tenir un pied sur la terre ferme et un autre sur un bateau à la dérive ; comment concilier l'éternel et le transitoire ? Le christianisme pourtant veut réussir ce tour de force : il ne récusera jamais un *humanisme,* il l'appellera même, comme un contrepoids indispensable à ce que les Espagnols ont appelé « la folie de la croix ».

Mais des hommes comme La Mothe Le Vayer n'ont ni la folie de la croix ni la folie du doute. Ils doutent assez pour se passer de croire, ils ne doutent pas assez pour pousser leur doute jusqu'à ses ultimes conséquences.



Le doute de La Mothe Le Vayer et de ses contemporains n'a rien de dramatique : c'est celui du libre-penseur (appelé jadis libertin). Il n'a même pas la profondeur du doute des Pyrrhoniens de l'antiquité ; il fait simplement partie du bagage de l'honnête homme, vivant à la Cour, aimant ses aises et ne doutant pas de la nécessité du luxe. C'est sur cet humus léger d'épicurisme mondain qu'a grandi et fleuri l'esprit français de l'Ancien Régime. La Mothe Le Vayer représente une *culture.*

Ce sont des hommes très cultivés que tous ces hommes qui sont nés au XVIe siècle. Ils ont lu tout ce qu'on peut lire de leur temps, à l'exclusion des auteurs du Moyen Age qui pour eux représentent la barbarie. La Mothe Le Vayer a dépouillé des bibliothèques entières : il ne le dissimule pas assez à notre gré d'ailleurs. Les citations se multiplient et s'enchevêtrent à chaque page. La Mothe Le Vayer se justifie vis-à-vis des gens qui n'aimaient pas cette sorte de compilation : « C'est un fait étrange qu'ils respectent si peu l'autorité de tant d'excellents auteurs... Du moins ne sauraient-ils nier qu'il ne vaille mieux dire après d'autres de bonnes choses

qu'écrire des sottises de son cru. » Il est étrange que pour établir une doctrine qui ruine l'autorité il faille faire appel à tant d'autorités... La Mothe Le Vayer croit qu'il reste néanmoins très original ; comment cela? En élargissant le cercle de ses citations. Il ne se contente pas seulement de les prendre, comme ses prédécesseurs, dans l'histoire ancienne et l'histoire sainte mais dans l'histoire moderne et l'histoire profane ; les découvertes du nouveau monde ne lui sont pas étrangères : « Je prends de même la licence de faire venir parfois l'italien ou l'espagnol au secours du grec ou du latin. » Reconnaissons que le résultat d'une pareille méthode est moins impatientant lorsque La Mothe Le Vayer ne fait pas le philosophe et qu'il traite de sujets plus familiers. Ses *Petits traités en forme de lettres* ne manquent pas d'élégance. On lit avec assez de plaisir ces « lettres écrites à diverses personnes studieuses » sur la prudence, sur la pudeur, sur les chevaux, sur l'amour, la beauté, l'espérance, l'utilité et l'inutilité des voyages, etc... Elles sont courtes et bien tournées ; elles montrent de l'esprit d'observation. Notre auteur réussit mieux dans l'analyse que dans le système. On l'avait appelé le *Plutarque français* en songeant au Plutarque des *Œuvres morales;* il ressemble plutôt à Aulu-Gelle dans ses compilations et, quand il prend la parole à son compte, à Lucien (avec plus de prudence). M. René Pintard résume ainsi la pensée de La Mothe Le Vayer : « Douter des dogmes religieux, sans croire opportun ni possible de se révolter contre eux ; prendre plaisir à les combattre, sans souhaiter les abattre ; s'amuser d'eux avec une élite, sans prétendre en détromper la foule. » Et sur la partie finale de l'œuvre il ajoute ce jugement auquel nous ne pouvons que souscrire : « Pour n'avoir pas voulu ameuter les persécuteurs, La Mothe Le Vayer a écarté les disciples. » Mais certaine pensée n'exclut-elle pas les disciples? Et laissons l'homme de côté, il nous intéresse peu à côté du problème qu'il pose.

JEAN GRENIER.

SOUVENIRS D'AIGLY

Je trouvai un matin Jean René Malvant, couché sous les pommiers d'un coteau dans la banlieue de Reims. Il feuilletait des magazines de cinéma, et ne prit d'abord pas garde à ma présence. Quand nous eûmes épuisé les formules d'étonnement que doivent prononcer des camarades qui se rencontrent à de longs intervalles, il me montra sur ses journaux différentes photographies de Jeanne Hermant, une actrice estimée et qui par surcroît avait épousé un jeune savant, dont les journaux d'Europe et d'Amérique parlaient avec intérêt.

Il me fit remarquer qu'elle portait toujours le même bracelet. C'était une ferraille ciselée de nids d'abeille, sans doute par un joailler du second Empire.

Malvant passe ses jours à observer des choses sans importance, auxquelles personne ne songe. Jetant ses journaux dans l'herbe, il me confia soudain des réflexions sur un autre sujet.

— On méprise généralement, me dit-il, les pêcheurs, tandis que la chasse est considérée comme un sport noble. Voilà un point de vue tout à fait faux. La pêche à la ligne révèle bien des secrets, car il n'existe pas deux hommes qui s'y exercent de la même façon. Chacun pratique ce jeu selon sa conception de l'univers, et selon les malheurs dont il a payé l'avantage de voir la lumière. Des êtres passionnés errent le long des fleuves du matin au soir, et d'autres se resserrent dans les anses où le poisson ne mord pas. Il y a des simples qui se spécialisent dans la recherche des ablettes. Au haut des ponts on voit des gens se donner beaucoup de mal pour accrocher des

chevesnes au bout de dix mètres de ficelle. Il y a le pêcheur de carpes...

Je prêtai peu d'attention aux bavardages de Jean-René Malvant, mais j'étais certain, si absurde que cela parût, qu'entre ses réflexions sur la pêche et le bracelet de Jeanne Hermant il existait un rapport étroit. Et je cherchais un moyen d'amener Malvant à me faire part de ses souvenirs. Sans grand espoir, car il s'entête à garder le silence au sujet de quelques intrigues qu'il est le seul à connaître complètement.

Il refusa donc de me dire ce qu'il savait, et ce fut seulement l'année suivante que je pénétrai le secret de l'histoire, m'étant lié d'amitié avec le pêcheur de carpes.

J'eus l'occasion de faire la connaissance de M. Humbaut, le percepteur d'Aigly, un jour de marché sur la place du bourg. Je lui fus présenté par un ami commun. Ce fonctionnaire me donna d'emblée sa confiance, et il s'occupa de louer pour mon usage une maison où je vins passer mes vacances.

Humbaut avait sur beaucoup de choses les conceptions enfantines que peuvent garder tous ceux qui ont eu l'orgueil de vivre dans la plus révoltante monotonie. Le visage de cet homme de quarante-cinq ans était baigné de candeur. Je remarquai que des tics crispaient ses doigts. Il avait de longues mains dont les muscles se déformaient curieusement. Dans ses yeux je ne surprenais jamais une lueur qui révélât quelque émotion.

Je l'accompagnai un jour à la pêche.

Il y a peu de carpes dans la portion de l'Aisne qui baigne la campagne d'Aigly. Elles se cantonnent dans le limon d'une anse, où personne avant M. Humbaut n'était venu tendre des lignes. Celui-ci tenta sa chance il y a quelques années, après s'être documenté dans un livre, car il ignorait tout de la pêche. Il sut exercer sa patience et attendre un mois entier avant de voir osciller le bouchon de sa ligne. Puis, au cours des saisons, il captura des carpes d'un poids énorme, qui furent mentionnées régulièrement dans les chroniques de la presse locale.

— Il est possible, me dit-il ce matin où je l'accompagnai, que mon espoir soit trompé pendant plusieurs heures ou plusieurs jours. Mais je sais qu'il est nécessaire qu'un instant vienne, où je tirerai un illustre poisson de cette eau sous laquelle il semble qu'il n'y a rien.

Le lieu, même en plein été, avait un aspect de mort. Les saules de la berge poussaient si serrés qu'aucune verdure ne pouvait se développer sur le sol ni dans les rameaux. Un feuillage léger flottait à une dizaine de mètres au-dessus de nous. Des prairies fraîches riaient à la ronde. A notre place on n'en devinait absolument rien.

Nous sommes restés là du lever du soleil jusqu'à la nuit, sans qu'aucune transformation se fît sur l'eau ou dans le ciel. Vers midi un peu de terre desséchée tomba de la rive opposée.

Lorsque l'ombre du soir se fut annoncée, je me décidai à poser à tout hasard une question :

— Pouvez-vous, dis-je au percepteur, me renseigner sur la carrière de Jeanne Hermant?

J'ai bien observé Humbaut. Il ne bougea pas de l'épaisseur d'un crin. Ses prunelles restaient dans le rêve de la province. Il n'y eut pas un tressaillement le long des muscles bizarres de ses mains, et je fus persuadé que j'avais tenté de relier des faits qui n'avaient entre eux aucun rapport.

Humbaut répéta le nom de Jeanne Hermant, puis il haussa doucement les épaules, comme s'il cherchait à comprendre ce qui m'avait amené à prononcer une phrase pour lui dénuée de sens.

Une heure plus tard nous partions par le chemin du canal. Après l'écluse nous avons traversé des lieux fleuris d'où nous apercevions obscurément sur une large étendue les champs qui rayonnaient autour de nous. Humbaut s'arrêta et me dit soudain :

— Je vous ferai le récit que vous désirez entendre.

Je transcris ce récit à peu près comme je l'ai entendu, ce soir-là.

*

J'avais trente ans lorsque je fus nommé percepteur à Aigly. Ma famille habitait Longuyon, et pendant longtemps j'ai évité de me lier avec qui que ce fût.

A cette époque ni la chasse ni la pêche ni la lecture ne m'intéressaient. Après mon travail, pendant la belle saison, je gagnais la campagne par les ruelles, et j'attendais la nuit, assis sur un talus.

Je comprenais que je resterais un homme ordinaire, et ce sentiment m'était d'une extrême douceur. Je n'avais jamais rien espéré de plus que le sort qui m'était échu. Je ne devais pas jouer de rôle en ce monde. Aucune obligation pour moi de penser à l'avenir qui n'existait pas. Les fleurs des faubourgs me pénétraient de leur éclat. Je ne sais quel bonheur riait le long des labours dominés par les étoiles grises.

Dans la solitude spéciale de ces champs qu'aucune clôture ne partage je me confiais à des occupations puériles. Je regardais souvent mon visage dans une petite glace de poche. Une laideur commune me marquait sans me définir. Mes regards me semblaient à peu près aussi inutiles que certaines fleurs abandonnées sur des tertres. Et pourtant ils étaient des regards humains, c'est-à-dire l'indice d'une vie dont la valeur passe pour être parfois si grande qu'elle peut prétendre à l'immortalité.

Je n'attribuais aucune importance à une méditation, que je considérais seulement comme un exercice propre à me distraire. Dans cette glace j'apercevais aussi des paysages limpides, de petites plantes, et, au milieu des céréales, des bois de sapins familiers avec leurs allées d'herbe.

J'attendais une occasion de me marier.

Cette occasion se présenta en dehors de tous les rêves, dans des conditions exceptionnelles. Mon frère me fit faire la connaissance d'une jeune fille très riche de Longuyon. Je fus reçu

plusieurs fois dans sa famille pendant mes vacances. Tout le monde m'envia.

Néanmoins ce mariage de raison m'inquiétait. Je ne voulus pas m'engager de façon définitive et je me terrai à Aigly. Mon frère m'adressa une lettre de remontrances qui resta sans réponse.

Plus tard je me pris à souhaiter qu'il vînt me relancer, et m'obliger à conclure l'union inespérée. Enfin les journaux m'apprirent les fiançailles de cette jeune fille avec un négociant qui possédait (m'affirma le buraliste) de vastes propriétés aux confins de la basse Lorraine.

Je restai seul dans la petite maison que j'habite encore aujourd'hui, devant laquelle il y a deux massifs découpés sur le gravier d'une cour.

L'année qui suivit j'entrepris une collection d'insectes. Mais à toutes choses je préférais me promener les bras ballants toujours le long du même tronçon de route. J'y ai vu d'étranges lumières sur des labours secs et sur des thyms. Deux fois j'ai rencontré une femme au visage effacé, accompagnée de sa fille. C'était la veuve d'un agent voyer, et qui tenait dans Aigly un rang honorable. La jeune fille avait quinze ans. Sa beauté me sembla remarquable.

Je n'avais d'abord prêté aucune attention à elle. Puis j'ai cherché à me trouver sur son passage dans les ruelles et sur le pont de la rivière. Fort de l'impossibilité absolue que mon âge, ma laideur et mon âme incertaine conféraient à cet amour, j'ai adoré cette fille. Pendant mes promenades l'angoisse et l'ardeur qu'il y a dans les poussières des routes m'étouffaient. Ce n'est pas moi qui vous décrirai ma passion. Je puis simplement vous certifier que je ne cessais de croire en toute sincérité que son beau corps devait m'apparaître un jour.

Quel jour? Dans quel prodigieux paysage?

C'est un grand bonheur que d'avoir mesuré sa petitesse. Un faible a peu d'existence, mais il existe néanmoins. Il a sa lumière à lui et son monde.

Dans ce monde étroit je tentai de me débattre.

Je suivis la méthode commune, et j'ai recherché une discipline qui doublerait ma valeur et me procurerait au moins une chance sur mille de réussir.

Je consacrai d'abord une partie de mes nuits à me durcir les muscles. J'allais dans la campagne et je m'exerçais à courir. Puis j'achetai des livres afin d'augmenter ma culture. Je fis de nombreux voyages à Reims et à Paris, où je fréquentai les concerts. Mais je m'éreintais en vain pour comprendre la musique et m'en émouvoir. Je fus convaincu que je devais renoncer à une notable quantité d'intelligence.

Cela me fit calculer plus justement le poids de ma vie. Il m'était nécessaire de me situer au niveau de certains voyous, dont la seule ressource est de tricher en toutes choses. Mon amour subsistait néanmoins intact et grand.

C'est alors que je conçus un plan, dont je ne me suis jamais écarté, agissant avec l'automatisme d'un joueur qui mise aveuglément selon la règle qu'il croit susceptible de lui livrer la fortune. Je m'appliquai à devenir une notabilité dans Aigly.

La société d'archéologie de la Sous-Préfecture me reçut dans son sein, lorsqu'au bout d'un an de travail je connus par cœur presque tous les articles d'un dictionnaire d'antiquités gallo-romaines. Deux rapports sur les débris trouvés au fond d'un marais, un article dans le *Soir Vouzinois* furent pour moi le début d'une notoriété locale. Enfin je fis imprimer une monographie sur un village voisin. Le hasard voulut qu'un journaliste de Paris me gratifiât d'un article, dont l'écho se répercuta dans les feuilles de ma province. Le docteur d'Aigly, conseiller général, m'ouvrit sa maison.

J'étais seul à connaître le but que je poursuivais, et je ne croyais en rien ni en ce but ni en ma science bien entendu. Je suivais mon chemin, ayant noté que, grâce au premier résultat que j'avais obtenu, mes chances de connaître le corps splendide se relevaient à dix contre mille. J'avais encore trois années devant moi.

Il me fallut apprendre à chasser, à jouer aux cartes, à boire

sec, afin de me maintenir dans la société qui m'avait accueilli.

Aucun gibier ne fut jamais atteint par les coups de feu que j'ai tirés dans les plaines d'automne ou d'hiver. Cette maladresse me conduisit à la célébrité. On m'invita de toutes parts à des battues parce que j'acceptais avec impassibilité d'occuper les postes où le sanglier ne passe jamais. De médiocres chasseurs me donnaient des conseils. Ceux qui commettaient de lourdes fautes trouvaient en moi un confident prêt à tout justifier. Quant aux parties de cartes je m'en tirai honorablement, car je jouais avec une vision froide des combinaisons possibles. Je me révélai capable de boire énormément.

Je devins donc l'invité nécessaire de toutes les réunions auxquelles participaient les personnages de l'arrondissement. Dans Aigly la considération qui m'entourait s'affermit, devint même indestructible. Je ne me souciais pas de savoir si l'archéologie, la chasse ou les banquets en étaient la cause.

Aussi souvent que je le pouvais désormais je retournais sur la route déserte. Je m'étendais dans l'herbe poussiéreuse, loin de tous regards, et, entre mes paupières, mes yeux analysaient les champs qui s'étendent au loin. Bien des choses me paraissaient mystérieuses, et il m'est impossible de dire pourquoi certains détails m'attachaient irrésistiblement : parmi ceux qui hantent mon souvenir il y a un cerisier fleuri de gris dans l'horizon, et une colline crayeuse contre le ciel bleu.

Dans l'intervalle de deux années je ne me suis pas trouvé plus de dix fois en présence de celle que j'aimais.

J'entrai en relations avec Mme veuve Hermant, exactement le jour dont j'avais inscrit la date sur mon carnet. J'acceptai une invitation chez l'huissier, qui appartenait à la couche sociale immédiatement inférieure à celle que je fréquentais. J'y rencontrai Mme Hermant et sa fille, et j'ai pu donner à Mme Hermant des indications utiles concernant la gestion de ses propriétés, et un mois plus tard je m'autorisais du titre d'ami pour lui conseiller de vendre une ferme de médiocre rapport. Dans la suite je me rendis chez elle une fois

par semaine pour prendre le thé. Ce jour-là je n'y rencontrais personne. J'apportais des livres, des renseignements administratifs. Jeanne jouait du piano. Le soleil d'été traversait les roses du jardin avant d'éclairer les dentelles blanches. C'était pitoyable et magnifique.

Aucun mot ne fut jamais prononcé pour évoquer la possibilité d'un mariage. J'étais considéré comme un ami. Rien de plus. Je savais que Mme Hermant méditait sur la différence d'âge qui m'éloignait de sa fille. Celle-ci avait dix-neuf ans, moi trente-quatre. Ce n'était pas considérable, avait dit la femme de l'huissier, et j'apportais un établissement solide dans la meilleure société d'Aigly, ainsi qu'une fortune estimable qui me venait d'une tante récemment décédée.

Pour Mme Hermant ces calculs n'avaient pas de réalité. Ils étaient de ces rêveries qui brillent au fond des bourgs, et elle ne prétendait pas les réaliser. Elle demeurait timide et étonnée devant la beauté de sa fille.

Je n'avais aucun espoir d'être aimé. Je déclarai cependant mon amour un jour que Jeanne et moi nous étions restés seuls pendant quelques minutes. Je parlai sans hésitation. La jeune fille fut surprise. Sa poitrine se souleva. Puis ses yeux exprimèrent la révolte. J'ai évoqué dans une vision violente et soudaine la colline de craie, semée jusqu'au ciel d'ombelles sauvages.

Jeanne n'eut pas à me répondre. Sa mère nous rejoignit à cet instant.

Mon attitude ne changea jamais pendant les visites que je leur rendis plus tard. Je m'attachais à la ligne de mon plan, et je ne me préoccupais pas de gagner par quelque procédé sentimental le cœur de cette poitrine vivante qui devait m'appartenir, si mes dix chances sur mille triomphaient. La jeune fille, pendant les semaines qui suivirent mon aveu, marqua une méfiance dont je sentais le frémissement dès que je lui adressais la parole. Puis elle sembla étonnée de ma réserve, qui n'était pas en moi de la timidité, mais l'obligation d'obéir à une règle de jeu qu'elle ignorait.

Un soir, revenant d'une de ces entrevues, j'allai m'accouder au pont du canal, près de l'écluse, au milieu des coteaux légers. La conclusion logique de mon aventure était peut-être une mort sous cette eau très calme, où disparaîtraient pour moi les lumières étagées dans les Ardennes. Mais il m'était impossible d'envisager cet événement, parce que je ne comprenais pas le suicide. Je ne me flattais d'aucune espérance, et je pressentais l'avenir comme une liberté sans limites dans l'ennui éclatant de mes campagnes d'Aigly.

L'hiver s'annonça. Ce fut bientôt le temps de faire jouer le ressort essentiel du drame.

J'avais un ami : Urbain Vignaud. Après avoir préparé le Conservatoire il était revenu au bourg natal pour obéir à la volonté de son père vieillissant. Il avait repris le commerce de confections, orgueil d'une maison née dans la poussière et considérée à cette époque comme la plus active de la contrée.

Grâce à ses études musicales Urbain avait gagné le privilège de diriger l'orchestre d'Aigly. Il ne devait le faire qu'à l'occasion des fêtes, ce devoir incombant au sous-chef dans la banalité des dimanches ordinaires. Bien qu'il préférât la fréquentation des ouvriers de la briqueterie, les meilleures familles cherchaient à l'attirer dans leur sein.

Je ne puis déterminer à quoi je devais sa confiance. Nous n'avions rien de commun.

Pour lui faire part de mes projets je l'entraînai un soir sur la route de Saint-Pierre. Il ne discuta rien. Il accepta d'agir comme je le souhaitais. Notre promenade se prolongea jusqu'à la nuit, et nous cueillîmes sur les talus deux belles brassées des marguerites de novembre.

Pendant l'hiver, Urbain fit sa cour à Jeanne Hermant. Aucun serment d'amour, aucun amour. Il plut néanmoins à Jeanne qui l'agréa, et les fiançailles furent prévues pour le mois de juin. Mes visites à Mme Hermant s'étaient faites naturellement plus rares, sans que j'eusse jamais marqué la moindre inquiétude. La scène décisive se joua un dimanche

de mai. J'ignorais moi-même ce qui devait se passer exactement.

A l'heure du concert la foule avait envahi la place. Les familles principales occupaient déjà la rangée circulaire des fauteuils de rotin. Les musiciens ayant pris leurs dispositions on attendit Urbain, le chef d'orchestre.

Il fallut l'attendre plus d'une demi-heure. Des murmures s'élevaient. Des silences se faisaient pendant lesquels on entendait l'harmonium du manège sur le champ de foire lointain et les grillons des prairies.

Enfin une nouvelle invisible naquit sur un point de l'assistance et la parcourut en l'espace de quelques secondes. Les gens se détournèrent afin de regarder vers la rue de la Couture qui était alors tout à fait déserte.

Au fond de la perspective des maisons s'élevaient des penchants vêtus de verdure et le décor nu d'une route montant la colline. C'est sur cette route que venaient justement de paraître deux hommes qui chantaient. Tous deux absolument ivres. L'un était un vagabond en guenilles, l'autre Urbain Vignaud.

La foule resta muette devant un scandale que personne ne songea à étouffer en prenant une décision rapide. Après avoir hurlé leurs refrains aux maisons de la rue, les deux ivrognes arrivèrent sur la place. Urbain d'une voix formidable entonna une nouvelle chanson.

J'avais prévu avec lui qu'il devait quelque jour se conduire de façon à être banni pour un temps des milieux honorables, mais je n'avais pas songé à un tel éclat. Urbain avait bu exagérément, et ne possédait plus aucun contrôle de lui-même. Je craignais que cette comédie allât trop loin. Des officiels s'avancèrent bravement pour persuader à Urbain d'aller se coucher. Celui-ci prétendit dans un langage ordurier que personne ne l'empêcherait de diriger l'orchestre le jour de la fête d'Aigly.

Enfin un de ses camarades de la briqueterie, un ouvrier aux épaules énormes, le saisit par le bras, et l'apaisa, ayant

eu le bon sens de lui proposer d'aller boire avec lui à la taverne prochaine. Presque aussitôt le sous-chef fit exécuter l'ouverture qui noya provisoirement les commentaires.

Au café de l'Hôtel de Ville, le soir même, le père Vignaud défendit son fils avec emphase :

— L'existence, messieurs, disait-il, doit être brûlée, tout notre argent bu, donné, semé au soleil comme les foins...

En vérité la maison Vignaud jouissait d'un immense crédit, et sa ruine était en vain prédite depuis cinquante ans.

La conduite d'Urbain fut cependant flétrie par ceux qui ont droit au respect de tous. On le mit à l'index et une indignation sincère s'infiltra pendant un certain temps dans les moyennes régions de la société. Le résultat essentiel était acquis. Mme Hermant exigea au cours d'une scène pathétique que Jeanne rompît avec son fiancé.

Les deux femmes passèrent de nombreux jours dans la solitude, craignant la pitié et les allusions amères. Alors qu'Aigly, comme le monde entier, est plein de cœurs généreux, que n'ont-elles secoué toutes ces sottises?

Bientôt Mme Hermant m'écrivit pour me demander quelques conseils sur la déclaration de ses revenus. Je lui rendis visite. Elle ne me fit aucune confidence. Jeanne demeura enfermée dans sa chambre.

Lorsque un mois se fut écoulé, je fis inviter l'une et l'autre à une soirée chez le maire d'Aigly. Elles ne m'y rencontrèrent pas, mais elles apprirent qu'elles devaient cet honneur à l'estime qu'on avait pour moi.

Dès lors on les reçut dans les meilleures maisons. Un peu plus tard, lorsque je m'y trouvais avec elles, on me plaçait naturellement auprès de Jeanne. Des rumeurs s'éveillèrent. Notre mariage devint une nécessité sociale, dès que d'illustres commères s'en furent mêlées.

Jeanne venait d'être placée dans une situation inférieure. Sa condition très modeste n'était pas relevée au regard des mœurs par le mérite d'une beauté dont le charme pouvait être jugé pervers. Elle avait eu le tort de désavouer la conduite

de son fiancé, de montrer qu'elle ne l'aimait pas. Elle s'était mise à la merci de l'opinion qui ne saurait voir en elle qu'une ambitieuse ou une fille insignifiante.

L'appui que je lui prêtais était seul susceptible de lui rendre sa valeur. Jeanne fut persuadée que, si elle me repoussait, aucun parti ne s'offrirait jamais pour elle dans l'arrondissement. C'était bien possible. Mme Hermant s'embrouillait dans ses craintes, écoutait tous les propos, exaspérait sa fille.

Il faut avoir vécu au moins un quart de siècle à Aigly pour saisir le rythme de ces choses. Je sentis la progression lente de l'opinion, si lente qu'elle nous parut, lorsqu'elle s'imposa, l'expression d'une sagesse éternelle.

Un soir je compris que Jeanne consentirait à m'entendre. Elle s'intéressa maladroitement à la cravate que je portais, me confia une histoire de son enfance comme si son passé m'appartenait. Je passai la nuit à marcher dans les prairies, l'âme possédée par une inoubliable espérance.

Le lendemain j'obtenais de Jeanne une promesse. L'été et l'hiver s'écoulèrent et enfin le jour de notre mariage éclaira les trottoirs d'Aigly, la rivière, les chemins abandonnés où j'avais calculé les chances de ma misère.

Mais j'étais toujours hanté par un doute qui faisait trembler mon corps entier. Il n'y avait pas d'amour entre elle et moi. J'étais certain qu'elle s'enfuirait la veille de la cérémonie, ou le lendemain, ayant enfin compris l'erreur d'une telle union. Mon sang se révoltait. J'étais prêt à commettre toutes les sottises.

Je me ressaisis, ayant songé qu'une fois établi avec Jeanne dans ma maison, je devais pour obéir à mon plan réaliser d'autres projets.

Comme je vous l'ai dit, le jour du mariage se leva. Je fus plongé dans le rêve. Si incroyable que cela soit je dois avouer que ma pensée restait absente, loin de la fête, et nullement occupée du visage merveilleux. J'évoquais des paysages étrangers, particulièrement des labours perdus dans les soleils. Je regardais mes mains dont les muscles sont déformés, et

cette blessure dans la paume, reçue pendant la guerre.

Nous sommes partis pour Utrecht, puis nous avons voyagé à travers toute la Hollande.

Jeanne ne pouvait être une camarade. Mais elle s'appliqua d'une façon charmante à combler mon bonheur par de simples présents qu'elle allait parfois le matin acheter pour moi dans les boutiques. Tous les bibelots du fumeur me furent offerts par elle. Elle réglait nos excursions selon les goûts qu'elle devinait en moi, et elle multiplia les promenades inutiles le long des routes. Elle savait peu exiger pour elle-même, ayant compris que je ne la gênerais par aucun chagrin, si elle voulait me quitter un jour, puisque j'avais la force de vivre seul. En même temps elle était certaine que la mort ne signifiait plus rien pour moi.

L'attitude de Jeanne comportait une part d'artifice, qui n'enlevait rien à sa bienveillance enfantine, souverainement apaisante. Ce charme inespéré dépassa pour moi l'étonnement de voir et de toucher son corps. Pas un homme sur dix mille n'a pénétré ses yeux d'une beauté aussi vraie.

J'avais appris à immobiliser les traits de mon visage afin de cacher ma passion le plus souvent possible. Un jour cependant des sanglots si violents soulevèrent ma poitrine que je mordis mes lèvres profondément. J'expliquai cette double entaille par le récit d'une chute stupide sur un trottoir d'Amsterdam. Jeanne me soigna avec une grâce attentive. Elle devina la cause de la blessure.

Peu importe. Il me restait à favoriser la fortune de celle qui par miracle était devenue ma femme.

Quand nous sommes revenus à Aigly, j'ai veillé à ce que l'installation nouvelle de la maison se fît le plus rapidement possible. Puis j'ai voulu que Jeanne possédât cette énergie parfaite de l'esprit et du corps, à laquelle moi-même je ne pouvais prétendre. Elle pratiqua des sports, étudia des langues étrangères qu'elle saisit avec une étonnante vivacité.

Presque tous les jours nous parcourions ensemble dix kilomètres de plaine. L'espace d'une année la transforma. Autre-

fois elle avait la beauté. Elle devint une femme aux yeux éclatants, forte comme un hâleur. Mais je ne puis la juger exactement.

Malgré les occupations multiples que j'avais inventées notre vie s'organisait comme si rien ne devait la modifier jamais. Des habitudes et des formes de pensée nous enveloppaient dans le calme d'Aigly. Il semblait que Jeanne n'imaginât plus rien au-delà de sa condition.

Entre nous l'amour véritable n'était pas né puisqu'il ne pouvait naître. Nous étions seulement inspirés par ce sentiment vague qui unit dans le monde des milliers de couples. Je me demande s'il n'y avait pas entre nos deux cœurs quelque exceptionnelle lumière étrangère à l'amour et à la camaraderie.

Enfin, un soir, j'exposai à Jeanne mon dessein, comme j'avais décidé de le faire cinq ans plus tôt.

Nous avions marché le long du canal et suivi ces ruelles entre les jardins. Nous nous étions arrêtés devant un petit chemin de gravier dont la perspective encadre la maisonnette de la gare. Le vent d'été secouait des rosiers.

Voici quelle était mon idée : Jeanne possédait en propre les revenus que je tenais de ma famille. Je lui avais transmis ces biens. Elle pouvait donc chercher en toute indépendance une vie digne de sa beauté et de sa force. J'employais ces termes un peu emphatiques, parce que j'étais malhabile, et parce que je ne savais pas bien au juste ce que je désirais que Jeanne devînt.

Je lui indiquai vaguement que je la mettrais en relations avec des amis d'autrefois, qui avaient fait leur chemin dans le monde et qui la présenteraient à des cercles d'intellectuels et d'artistes. Ou bien elle emploierait d'abord son temps à voyager, parcourant l'Europe, l'Orient...

Dès que j'eus parlé je sentis qu'une joie profonde l'envahissait. Cette joie, elle ne chercha pas à la dissimuler. Elle m'entraîna au passage à niveau, où nous avons vu passer le rapide de Reims. Les wagons firent tressaillir les feuilles crevées des

plantes sur un tas de décombres. Le vent, plein de l'odeur des essieux, coucha les graminées du talus.

Puis Jeanne m'exposa ses scrupules, comme un enfant qui supplie que l'ordre des choses, depuis toujours établi, ne ternisse pas son bonheur. Je lui fis part du plan que j'avais conçu jadis, et je lui dis par quels moyens j'étais parvenu à l'épouser, afin qu'il ne fût pas question de générosité dans toute cette affaire. Elle admit que, du moment que je lui gagnais sa liberté, nous étions quittes.

En revenant à la maison elle me confia sa pensée comme elle ne l'aurait fait à personne au monde. Elle avait le désir puéril de tenter sa chance dans le théâtre, je lui affirmai avec une foi aveugle qu'elle réussirait. Nous étions aussi stupides que des enfants, mais, Dieu merci, mille fois plus cyniques et plus entêtés, dès qu'il s'agissait d'atteindre notre but.

Jeanne m'avoua qu'elle avait, lors de nos fiançailles, envisagé ma fortune comme un premier point d'appui pour réaliser son rêve.

Nous reprîmes le chemin du canal, cherchant à préciser la conduite qu'elle devrait tenir. Nous nous sommes assis sur le pont de l'écluse. Je voyais son visage découpé sur un pilier de ciment. Y a-t-il de plus beaux yeux que les siens dans la nature?

Une semaine plus tard nous partions ensemble pour Reims afin de faire quelques achats. Nous avons flâné pendant la plus grande partie de la journée, circulé dans un parc d'attractions, erré le long des avenues. Nous avons aussi assisté à une vente aux enchères dont le crieur nous amusa. C'est à cette vente que j'ai acheté pour Jeanne le bracelet ciselé de nids d'abeille, un bijou sans valeur. Mais je ne devais pas lui offrir un présent magnifique.

Lorsque le jour du départ définitif arriva, Mme Hermant ne fut pas prévenue. Elle aurait plus tard la possibilité de rejoindre sa fille. Les bagages furent embarqués discrètement grâce à l'aide que nous prêta une femme de la briqueterie. Pour les gens qui nous rencontrèrent sur le chemin de la gare

Jeanne prétendit qu'elle se rendait à Rethel et qu'elle reviendrait dans la soirée.

Nous étions à peine sur le quai depuis deux minutes que le train surgit parmi les rosiers du faubourg. Nous avons échangé peu de paroles. Elle me fit remarquer que la journée s'annonçait tout à fait belle. C'était aussi mon sentiment.

Des gens demeurés sur le quai se demandèrent pourquoi elle agita si longtemps pour moi son écharpe. Dans nos plaines interminables les trains s'aperçoivent de très loin. J'ai retrouvé l'écharpe le lendemain, accrochée à des épines.

Après le départ de Jeanne je suis allé par le chemin de hâlage jusqu'à Rilly. Il y eut le divorce, et deux ans plus tard j'appris qu'elle était remariée avec un jeune naturaliste qui poursuivait des recherches en Afrique. Tout cela est-il juste?



Humbaut n'a jamais reçu une seule lettre de Jeanne. Mais quel lien extrêmement tenace subsiste entre ces deux êtres qui ne se reverront pas?

Les images d'Aigly, bien qu'elles soient toutes récentes, s'éloignent déjà dans ma mémoire. Je garde le souvenir des regards lumineux de Humbaut, celui de la gare écrasée par le soleil d'été, où il m'accompagna le matin de mon départ.

ANDRÉ DHÔTEL.

Mrs. CHRISTOPHER

(Suite) (1)

DEUXIÈME PARTIE

SOHO

I

Quand Mrs. Christopher eut quitté la maison de Highgate, les trois autres restèrent debout, en silence. Une atmosphère lourde et menaçante envahissait peu à peu la chambre, comme si la violence y avait attiré des légions de forces mauvaises, venues du vide, et qui maintenant se groupaient dans les étages supérieurs et sur l'escalier obscur, en attendant de pénétrer dans la chambre aussitôt les lumières éteintes.

— Et maintenant, à qui le tour, dit Giles, avec une jovialité forcée. Un par un ! Je suis le dernier.

Edmund regarda Veronica d'un air interrogateur : Voulez-vous partir maintenant? demanda-t-il poliment.

— Je vous avoue que je suis superstitieuse, répondit-elle, et j'aimerais mieux ne pas être la seconde à partir. Je n'aime pas les chiffres pairs. J'ai dans l'idée que le chiffre trois me portera chance.

— Vous n'avez pas eu assez de chance pour ce soir? demanda Giles.

Il se tourna vers Edmund d'un air empressé.

— Alors, allez-y ! Il faut filer. Quelqu'un peut venir. Le téléphone peut sonner. Sait-on jamais?

— Adieu ! fit Edmund de la porte. Je ne crois pas que nous nous reverrons. Mais nous avons passé ensemble une soirée

(1) Voir *La Table Ronde*, nº 20-21.

peu banale. On ne doit pas souvent faire des expériences aussi instantanément satisfaisantes...

— Parle trop, celui-là ! ce doit être un prêcheur enragé, observa Giles à Veronica, tandis qu'Edmund refermait silencieusement la porte derrière lui.

Il aurait pu prendre l'autobus, mais afin de savourer sa nouvelle et délicieuse liberté, Edmund préféra faire à pied le long trajet jusqu'à la station de Hampstead. De là, il pourrait prendre un métro direct jusque chez lui.

La lumière lunaire, calme et immaculée, le remplit de plaisir, et il leva les yeux pour saluer la lune qui brillait dans le sombre placard de la nuit comme un objet de porcelaine blanche.

« Quel éclat mystique ! » s'exclama-t-il, doucement...

Et sa pensée voyagea jusqu'aux lointaines plages mouillées, sur lesquelles ces rayons de lune scintilleraient comme du sucre filé. Les coquillages joncheraient le sable comme des feuilles d'argent, et de petits lacs d'eau de mer miroiteraient comme des boucliers abandonnés par des héros... Et dans les profondeurs des grottes, le vent chanterait toute la nuit. Puis à l'aube, les sons et les mouvements s'élanceraient vers le ciel blanchissant...

L'esprit d'Edmund prit la couleur tranquille d'un nocturne apaisant et sans fin.

Tout d'un coup il revint à lui, à la réalité brutale. « On dirait que je sors d'un théâtre, marmonna-t-il. Même maintenant, tout semble irréel ! Cette femme avait si peu l'air d'une meurtrière qu'on pense avoir rêvé. Pourtant elle l'a bel et bien tué ! Qui l'aurait cru, à la voir si douce et modeste... Il devait la saigner à blanc, pour qu'elle en arrive à cette extrémité. Mais du diable si j'imagine ce qu'une femme pareille avait bien pu faire pour justifier un chantage... Ah ! plus on vit, plus la vie paraît étrange ! Il n'y a que les enfants qui ne s'étonnent de rien. Enfin, cette Mrs. Christopher, quelle qu'elle soit, et quoi qu'elle ait fait, nous a sauvés. Que Dieu soit avec elle et la garde du bourreau, voilà ce que je souhaite ! »

Il se mit à examiner sa situation personnelle. Il aurait davantage d'argent désormais, puisqu'il n'aurait plus à payer Sine. Il pouvait faire de nouveaux plans... Mais à quoi bon? « Je me demande, songea-t-il, et son visage prit une expression amusée, s'il y a un avenir pour un pauvre vieux diable de rêveur comme moi... »

A vrai dire, il n'était pas vieux, quarante-quatre ans au

prochain anniversaire. Mais il manquait de tout ce qui constitue « un Avenir ».

Il avait préparé l'enseignement. Et ces études lui avaient montré que la sagesse s'apprend mais ne s'enseigne pas. Tous ses supérieurs l'avaient trouvé trop radical dans ses paroles et dans sa conduite, pour exercer une « bonne influence » sur les enfants. Il avait quitté une école après l'autre. soit qu'il fût chassé par un directeur en furie, soit qu'il partît de son propre gré.

Il avait apporté l'anarchie dans les classes et la consternation dans les salons. Il avait perpétuellement outragé les épouses des professeurs, en discutant à leurs réceptions de choses vulgaires, comme les pauvres, les prostituées, les prisons...

Qu'était-il arrivé à Marrow, la dernière école qui l'avait employé, pour son malheur ! Un soir d'avril, le principal l'avait invité à dîner. Il y avait des hôtes de marque, en particulier un membre du Conseil d'administration de l'école. Le dessert de gala se composait de fraises de la serre du principal, avec du champagne. Tandis que les autres invités admiraient, avec des murmures, ce régal hors de saison, qu'avait fait Edmund? Oui, qu'avait-il fait? Un sourire mauvais sur son visage allongé, il avait ouvert tout grands ses yeux ronds et fixes, s'était levé, avait saisi son verre de champagne, et le bras tendu, s'était écrié d'une voix stridente : « A la santé des chômeurs ! » avant d'avaler son vin d'un seul coup.

Il était évidemment indésirable dans une école imbue de traditions... Il n'avait pas, disait-on, « un bon esprit. » De son côté, il avait vu que le terrible défaut de beaucoup de maîtres, c'est qu'ils cessent d'apprendre, dès qu'ils commencent à enseigner.

Aussi Edmund avait abandonné l'enseignement, tout ensemble par goût et à la demande de tous les directeurs qu'il avait approchés.

Depuis il avait fait un peu de tout. Comme il avait plus d'une fois exprimé indiscrètement sa compassion pour les opprimés et leur vie dure et sordide, et qu'il avait, à voix haute et sans ménagements, critiqué l'immoralité qui règne dans le commerce, il avait perdu cinq ou six postes de secrétaire. Sa haine de l'oppression des pauvres l'avait même conduit à corriger quelques exploiteurs. Actuellement, il avait un emploi de bureau à trois livres par semaine, chez un mar-

chand de bois assez honnête. C'était dur, avec ce salaire, de payer le maître-chanteur tout en continuant à vivre... Il ne pouvait pas se rappeler quand il avait pu acheter un costume ou même un livre pour la dernière fois. Mais tout irait mieux maintenant !

Dans son allégresse il empoigna sa canne, et en arrivant à Jack Straw's Castle il entra dans l'auberge et commanda un double whisky. Il resta debout au comptoir pour boire. Il était grand et maigre avec des yeux aux paupières immobiles. A cause de sa coiffure, une frange sur le front qui accentuait encore, semblait-il, la longueur lugubre de son visage doux, la plupart des gens le regardaient deux fois. Ils se demandaient si son aspect était un signe de dandysme ou de démence...

Tout en buvant, Edmund revoyait sa vie. « Une vie comme la mienne paraît si inutile... Quand on arrive à mon âge sans avoir rien accompli de ce qu'on rêvait, on se sent d'une futilité presque indécente. On naît, on étudie en vue d'une certaine profession, on découvre que cette profession ne vous plaît pas, et on n'a plus aucun recours. On se marie, on a un fils. Femme et fils sont enlevés dans un accident d'auto, d'un seul coup... Oui, voilà ce qui se passe : on loue une voiture pour aller passer une journée à la campagne. Mais on s'aperçoit plus tard que c'était à seule fin de tuer la femme et l'enfant que cette voiture avait été louée... Un accident près d'un cottage, avec une inscription sur une ardoise : « A vendre : fleurs coupées et prunes. » Et voilà ce qu'on se rappelle le mieux : « Fleurs coupées et prunes... »

» Pourquoi ne suis-je pas mort avec eux? Nul ne le sait, sauf vous, Seigneur, qui ne nous dites rien. Qui sommes-nous pour que nos questions aient une réponse?... C'est comme si rien n'avait existé. Tout est devenu rien. On dirait que nous ne sommes jamais capables de recommencer notre vie sur une base solide, avec la notion de ce qu'il faut accueillir et rejeter. De temps en temps, nous avons l'intuition des choses élevées, mais à quoi bon, si nous ne les incorporons pas à notre vie...

» Eh ! oui ! à quelques-uns la lumière n'apparaît qu'une fois. Et nous ne pouvons continuer à vivre que parce que nous nous souvenons de temps en temps que tout ce qui nous arrive est pour notre bien. Oui, je crois cela, j'accepte... mais je ne suis pas toujours capable de vivre à la hauteur de cette croyance. Parfois je fais sauter les chaînes... et c'est ainsi que

Sine m'a attrapé. Cette petite liaison avec Mrs. Q..., et Sine menaçant de tout dire au mari... Oh ! d'ailleurs, elle ne m'aimait pas. Il n'y avait que son mari qui comptait pour elle. Je n'avais pas envie de briser ce foyer plutôt paisible... Mrs. Q... ne faisait que s'amuser avec moi. Peut-être ne faisais-je que m'amuser avec elle? De toutes façons, les amusements se payent ; donc je payais Sine.

» Mais maintenant, j'ai une occasion de refaire ma vie, grâce à cette Mrs. Christopher Je devrais m'en servir tout de même, et ne pas croupir dans mes habitudes actuelles. Je me demande s'il est bon d'avoir une chance de reconstruction et de recommencement... Nous ne la méritons, pas et ce qu'il y a de sûr, c'est que nous ne savons pas la mettre à profit. »

Une femme assise dans un coin du café lui fit de l'œil. Il aimait les femmes rencontrées par hasard et alla la retrouver sans perdre une minute. Il lui paya un whisky, et après quelques coquetteries, elle lui déclara qu'elle ne refuserait pas de passer une nuit entière en sa compagnie.

Edmund répondit qu'il était très honoré. La seule raison qui l'empêchait de le prouver c'est qu'il avait une femme et quatre petits enfants qui l'attendaient à la maison.

— Quoi ! à cette heure de la nuit? Les enfants devraient être au lit !

— Pas les miens. Ils ne veulent pas se coucher sans embrasser leur pauvre vieux papa.

Il revit son petit garçon mort qui ne voulait jamais aller se coucher sans cette dernière caresse, et le souvenir de ce bonheur depuis longtemps perdu, toujours chéri, le fit sourire amèrement...

— Oh ! il ne faut pas que je porte le trouble dans une famille heureuse ! plaisanta la femme.

— Non, il ne faut pas, fit Edmund, en la regardant de dessous sa drôle de petite frange. Vous détruiriez plus que vous ne croyez... Une femme aussi séduisante que vous n'a pas besoin de bouleverser les foyers unis pour avoir ses baisers du soir...

— Vrai? ricana-t-elle. Mais tous les hommes bien sont mariés.

— Pas l'homme qui vous est destiné, dit-il.

Il lui paya un autre verre et s'en alla. En descendant vers le métro, il se demanda quelle serait la meilleure façon de passer une bonne soirée. Il prit un ticket pour Leicester Square, la station la plus proche de chez lui, à Soho.

Il descendit en ascenseur et contempla les affiches de théâtre encadrées sur les murs. Il avait l'esprit rempli de pensées agréables, de projets de distraction.

En fin de compte, il décida d'aller voir Alma Wosp, et de passer une heure ou deux dans sa chambre de pécheresse ! Il en avait eu l'intention depuis le début. En ce moment tout ce qu'il faisait tournait plus ou moins autour d'Alma. Quelle atroce injustice qu'une pareille femme l'obsède à son âge...

Ce soir, le meurtre qui lui avait rendu sa liberté avait rejeté Alma au second plan. Mais à l'auberge, près de cette femme hardie, la pensée de la vie déréglée d'Alma lui avait fait battre le cœur tout d'un coup, comme un air de musique. Mais la femme de l'auberge ne faisait pas le trottoir comme Alma. Cette femme hardie à laquelle il avait payé un whisky pouvait se permettre de choisir... Elle n'avait pas besoin de marchander sous les arcades et les portes cochères, la nuit tombée. Elle parlait avec l'accent qu'on acquiert dans les Institutions pour jeunes filles du monde... Au lit, elle lui aurait probablement déroulé un arbre généalogique remontant jusqu'au Conquérant, et plus loin... Elle ne lui aurait pas demandé d'argent pour les services rendus. C'est même elle, sans doute, qui aurait offert de le payer...

Oh ! comme elles sont vides de tout sentiment sincère, ces femmes faciles qui veulent tenir leur rang dans la société ! Quelle horreur que des femmes fines et respectables deviennent des créatures desséchées, hystériques, bêtement gaies, en qui l'esprit d'intrigue et de compromission et l'envie de devenir plus riches et plus connues ont effacé toute trace d'innocence... Pour ne rien dire des « femmes bien élevées » pareilles à des machines sans âmes, ou des « Élues de Dieu », orgueilleuses et méchantes...

La médiocrité de la plupart des femmes l'épouvantait, et c'était en grande partie ce qui le faisait s'intéresser à Alma. Car elle menait une vie intensément différente, que ses hasards, ses humiliations, ses hardiesses désespérées, suivies de réactions immédiates, rendaient plus mystérieuse et plus vraie que l'existence légale et sans risque des autres. Ainsi on s'isole... Et on se prend pour une fille des rues d'un intérêt qui ressemble presque à... Cahoté dans le train brillant qui filait à toute allure Edmund fixa la réclame de dentifrice et permit à son esprit d'accepter le fait que ses sentiments pour Alma ressemblaient à de l'amour...

Oui ! et lavez-vous les dents avec trois fois par jour. Il allongea ses jambes dans l'espace libre de la voiture, et prit un air de résignation à sa propre folie.

« Et à mon âge, en plus de cela ! » se reprocha-t-il.

Vue de l'enfance, la quarantaine brille comme un vieux rocher noir, lavé par des mers sombres et mystérieuses. Mais quand on grandit, quand on arrive à quarante ans, on est tout consterné de découvrir que l'âge n'exclut pas la possibilité de faire et de refaire des bêtises. L'âge n'a jamais été une garantie d'immunité ou de sécurité ! Il y a toujours une petite route frivole qui vous tente pour vous conduire aussi loin que possible de la vie réelle, de la vie divine. Mais on croit toujours, et c'est ce qui est amusant, que ce cul-de-sac mène à Dieu... On gaspille sa vie en futilités, tout en aspirant à la perfection. Rien au monde, peut-être, ne cause autant de douleur à l'homme sensible que cela.

Et maintenant, lui, qui se flattait toujours de sa chasteté sans tache (c'est le chemin qui mène au Seigneur, disait-il), lui pour qui la lumière était dans ce texte : « Garde-toi propre, sois comme un fruit, gagne ta vie », il se trouvait désemparé, dans un tohu-bohu de sentiments contradictoires pour une prostituée, un pauvre petit paquet de chair vaine et souillée. Peu d'hommes auraient assez de nerf, littéralement, pour endurer la situation comme il le faisait. Car c'était une question de nerf ! Il offrait gratuitement à la vue du public un cas aigu de ramollissement des nerfs...

C'était une bonne blague, un point c'est tout !

S'il avait voulu se ranger, il aurait pu faire un bon mariage. Il plaisait, avec son air à la fois naïf et protecteur. Un mélange qui fascine les femmes généralement.

En outre, il avait l'air plus cultivé qu'il ne l'était ; car, du simple bourrage de crâne imposé aux candidats de l'enseignement, il résulte des connaissances superficielles qui permettent à leurs possesseurs de discourir sans fin et de répondre avec l'esprit d'à-propos des machines à sous.

Mais il n'y avait pas dans tout cela pour un liard de vraie culture ou de vraie sagesse. Malgré tout, ces belles apparences auraient pu l'aider à décrocher une femme convenable et douce. Mais non ! Il fallait qu'il tombe désespérément sous le charme d'une petite prostituée... Et maintenant que c'était fait, il était d'autant plus profondément attaché à cette fille indésirable qu'il lui en avait plus coûté de l'aimer. Il avait dû accepter tellement plus de choses, exercer tellement plus de

patience et d'imagination, dépenser de tels trésors de tendresse, qu'il ne pouvait plus se libérer de l'extraordinaire passion qui lui était venue... Et voilà...

Il se sentait si loin de son Moi méditatif et plutôt réservé d'autrefois, qu'il avait très peur de se trouver un de ces jours dans la désagréable obligation de regarder en face le délabrement et la ruine de ses idéaux.

Le train entra à toute vitesse dans la station de Leicester Square. Edmund sortit du métro et se trouva à l'endroit de Charing Cross Road qu'il préférait.

Il marcha lentement pour avoir le loisir de réfléchir à ce qui se passe après la fermeture, dans les librairies, quand les gens sont rentrés chez eux. Toutes les inspirations qui ont présidé à la création de ces milliers de volumes, doivent s'animer de leur vie propre et bouillonner dans le silence et l'obscurité. Parfois la lumière d'un réverbère doit intensifier cette atmosphère de transe. Chaque librairie de Charing Cross Road renferme en ce moment de si formidables puissances concentrées dans un espace de quelques mètres carrés, que cette énergie suffirait à soulever Londres, si on savait la canaliser et s'en servir.

Edmund leva les yeux, et aperçut la lune immobile regardant avec tant de curiosité par-dessus les toits élevés qu'il eut envie de lui faire un pied de nez et de lui crier : « Toi, mêle-toi de tes affaires ! »

II

Edmund traversa Cambridge Circus, et se retrouva sous les lumières violentes de Soho. Il alla de boutique en boutique, acheter le souper qu'il voulait apporter à Alma : Un poulet froid, plusieurs sortes de salades, des petits pains, du beurre, du fromage, un panier de raisin, une boîte de chocolats, et deux bouteilles de vin, car Alma adorait le vin. Il lui acheta aussi un bouquet de violettes.

Avec ces paquets, il se dirigea chez elle. Elle habitait au dernier étage, chez la Mère Cremorne, qui louait à des filles, dans une étrange petite ruelle toujours embrumée. Dans la ruelle il y avait quatre grandes maisons anciennes, une blanchisserie française, quelques petits bureaux délabrés, et un entrepôt long et bas, de membres artificiels.

Tout au fond de la ruelle on apercevait Soho Square, et ses grands arbres majestueux avec leur magique rumeur de la campagne...

A la faible lumière de la lampe fixée au mur par un crochet de fer, Edmund vit que la porte cochère de la maison de la Mère Cremorne était entr'ouverte. Avec ses paquets, il grimpa lourdement le long escalier sombre. Sous chaque fenêtre de palier la lueur de la lune faisait une fleur jaune et duvetée, et sous les portes de quelques chambres, s'écoulaient de longues traînées de lumière dorée. Derrière une des portes on chantait — on chantait une chanson obscène avec ferveur et sentiment, comme un hymne plein de douceur. Au niveau d'une autre porte, Edmund entendit des voix irlandaises mêler leurs menaces et leurs affirmations :

— C'était l'ange Victor qui était si copain avec Saint-Patrick !

— Et qu'est-ce que tu en sais toi, avec ton gros museau, espèce de vaurien ?

— Et toi, sale menteur.

— Tu veux mon poing sur la gueule?

— Le prêtre te punira, tu verras !

Edmund continua à monter péniblement. A bout de souffle il s'exclama : « En vérité, ce n'est pas logique de mettre la chambre d'une fille de joie si haut ! Le temps d'arriver au dernier étage, les ardeurs de ces messieurs doivent être presque évaporées en sueur... »

Il frappa à la porte d'Alma. Ne recevant pas de réponse, il souleva le loquet et entra. Il avait l'intention de disposer le repas sur la table et de tout préparer pour le retour d'Alma. Il espérait qu'elle ne reviendrait pas avec un client. En ce cas, il dirait au type de partir et il ferait un cadeau à Alma avec l'argent de Sine qu'il avait dans ses poches. C'était rare qu'il eût de l'argent pour faire des cadeaux !

Il alluma la lumière et soupira en voyant la chambre. L'ordre et la propreté n'entraient pas dans les plans chaotiques d'Alma. Sur la table il y avait une cuvette en émail, pleine d'eau savonneuse, dans laquelle trempaient plusieurs paires de bas, quelques mouchoirs et deux assiettes. Près de la cuvette, sur une page de journal, les restes d'un repas d'œufs au bacon. La coiffeuse, toute démolie, était jonchée de pots de rouge et de pots de crème sans couvercles, de petites collines de poudre renversée et de mégots. Il y avait aussi un peigne sale, un flacon de parfum, et une édition

brochée de *Vénus et Adonis*, de Léopold von Sacher Masoch.

Un chapeau poussiéreux, orné de roses blanches et noires toutes fanées, était accroché au dos d'une chaise. Edmund lui fit un petit signe de tête triste. Ce vieux chapeau semblait un symbole de tout ce qui était devenu morne et fatigué dans la vie d'Alma ; de tout ce qui avait été pur et joyeux avant d'être changé en quelque chose de ravagé, de défraîchi...

« Dieu, quelle vie elle mène ! songea-t-il. Quelle vie corrompue et désordonnée, quelle vie sale et triste ! »

Il prit la bouilloire et la remplit au robinet du palier. Puis, il la mit sur le réchaud à gaz, et suspendit les vêtements éparpillés d'Alma, derrière le rideau fixé à une ficelle dans un coin de la pièce.

Quand l'eau fut bouillante, il fit la vaisselle et disposa ce qu'il avait acheté sur la table. Puis il s'assit, et se laissa aller à écouter les bruits nocturnes de Londres, qui montaient jusqu'aux toits de Soho. Les cornes des taxis, les huées des gosses de la rue, le bruit sourd et pressé de la circulation, les brusques appels de marchands-des-quatre-saisons attardés, le carillon de cloches lointaines, le petit souffle sec du vent sur le toit, les bribes de musique venant des appareils de T. S. F.

Alma avait voulu mettre une note de gaieté en alignant des poupées de foire, en robes pailletées, sur la couverture rose-laiteux du divan. Mais c'était une gaieté factice. Sur le mur, au-dessus des poupées souriantes, un rappel à l'ordre en pyrogravure : « Cette maison n'est pas un cendrier. »

Edmund se gratta la tête et bâilla bruyamment. Il se demanda combien d'hommes associeraient ce texte au souvenir de l'achat d'une demi-heure environ du temps et des services d'Alma...

Ainsi plongé dans ce qu'il appelait la poésie des bas-fonds, il se demanda soudain ce que Mrs. Christopher penserait à le voir assis là, attendant comme dans un rêve qu'une prostituée revienne de son trottoir pour souper avec lui.

A quoi la solitude et la recherche de quelque chose de toujours doux et neuf, l'avait mené ! Tout le bonheur de ses jours dépendait de la présence d'une petite prostituée... Il était trop seul. Tout le mal venait de là.

« Mais comment sais-tu, se demanda-t-il, si ta solitude ne t'a pas été délibérément accordée pour te sauver des distractions du monde et te donner la liberté nécessaire à la

contemplation, afin que ces heures et ces années de retraite produisent une merveilleuse ascension spirituelle ou une œuvre de durable valeur?... Mais pourquoi Dieu m'offrirait-il cette chance? Des honneurs si difficiles à mériter ne sont pas pour moi! Laissons la solitude à ceux qui peuvent en profiter!

Et puis, il se lamentait beaucoup sur la bassesse de ses émotions. Mais qu'y avait-il de mal à ses sentiments pour Alma, je vous le demande? Pas une seule fois il n'avait essayé de la traiter comme elle s'y attendait. Y avait-il pensé? Il ne le savait pas. Quand il se posait cette question, tout devenait toujours confus dans sa tête, son esprit se vidait, et il ne pouvait jamais dire ce que réellement il voulait d'elle.

Il savait qu'il désirait la voir abandonner cette vie de prostituée pour prendre un travail convenable. Il aurait aimé l'emmener de Soho, la placer dans un milieu élégant et sûr. Il se jurait à lui-même qu'il voulait sauver son âme. Mais malgré toutes ses protestations superficielles et bruyantes d'un motif élevé, il savait bien qu'au fond il voulait quelque chose d'elle. Il ne lui suffisait pas de donner, et d'accepter Alma pour ce qu'elle était. Il désirait prendre : faire des changements. La sortir de son milieu. L'établir définitivement, pour qu'il soit délivré du tourment de ne pas savoir ce qu'elle disait, ce qu'elle faisait à toute heure, en compagnie d'autres hommes et d'autres femmes aussi dissolues qu'elle, dans cette mansarde de chez la Mère Cremorne, avec les poupées assises en rond et la saleté qui régnait ; dans cette mansarde hantée par une sorte de fantôme de son cœur à lui, inapaisé, inassouvi.

A ce moment précis, Alma entra. Et son arrivée changea les méditations d'Edmund en un trouble joyeux.

— Ah, c'est vous! dit-elle d'une voix neutre.

Au début, elle avait l'intention de devenir franchement désagréable. Ça n'avait pas bien marché ce soir. Elle avait essayé d'attraper du gibier de province, un homme effacé, entre deux âges, qui avait laissé entendre qu'il avait de l'argent et des désirs secrets. Il lui avait payé à boire généreusement. Mais au dernier moment, son courage l'avait abandonné. Il avait pris la fuite en bredouillant, très rouge. Après cette déception, elle rentrait chez elle pour trouver qui? Edmund! Oui, Edmund! se baladant dans sa chambre et tout prêt à lui parler de Dieu ou de quelque chose d'aussi embêtant!

Elle en avait plus qu'assez d'Edmund! Elle l'avait connu à la prison où elle purgeait une petite peine pour avoir exercé son métier. Il avait fait trois conférences pour les prisonniers

sur le plaisir de lire. Et après ses causeries, elle l'avait bombardé de questions plus qu'aucune autre prisonnière. Plus tard elle l'avait retrouvé par hasard dans les rues de Soho, et avait appris sans grand enthousiasme, qu'ils étaient voisins... Maintenant elle était arrivée à la conclusion qu'il était bizarre et empoisonnant ; et qu'elle ne l'aimait pas beaucoup ; et elle était sur le point de lui dire de déguerpir, quand elle aperçut les bonnes choses sur la table. Cette vue la rasséréna sur-le-champ ! Elle se mit à rire tout haut et croisa les mains sur sa petite poitrine plate :

— Oh ! s'exclama-t-elle, oubliant la dépression et l'anxiété qui l'avaient accompagnée jusque chez elle. C'est fête ce soir ! Vous avez trouvé un trésor, ou quoi?

— Seulement une livre ou deux. Tu n'as pas besoin d'en faire un plat, tu sais !

Mais elle fit le tour de la table en entr'ouvrant tous les paquets, et en criant :

— Du poulet ! Regardez-moi ça ! Du raisin, du chocolat, du pinard !

Elle enfouit son nez dans les violettes qu'Edmund avait arrangées pour elle dans un verre d'eau.

— Ce qu'elles sont belles ! fit-elle avec respect. Rudement belles ! Elles sentent juste comme de la bonne brillantine chère !

Elle reposa le verre, et, de plaisir, fit quelques pas de danse en tournoyant. Elle tenait sa petite robe mince d'une main, et lançait l'autre bras en l'air avec la nonchalance triomphante d'une danseuse étoile.

Elle était toujours prête à s'enthousiasmer d'un seul coup, et cela se voyait rien qu'à la regarder. On avait l'impression qu'elle pouvait se faufiler comme une anguille à travers n'importe quelle situation. Elle était maigre et fluette comme une petite fille. Pour renforcer cet effet, elle portait une robe courte, à col blanc ; et au lieu de faire de l'équilibre sur d'extravagants talons hauts comme les autres filles, elle portait des souliers à talons plats avec une patte boutonnée. Naturellement ce n'était qu'une mise en scène vicieuse. Malgré tout, après cette première impression qu'il avait eu d'elle dans la salle de classe, Edmund recevait toujours un choc quand elle tournait son visage complètement vers lui, et qu'il voyait comment des hommes accommodants, pour qui elle n'avait eu ni respect ni tendresse, avaient donné à son petit museau cette expression de méfiance et de dureté.

C'était une figure qui éveillait l'intérêt par ses contrastes brutaux. Le haut du visage était large, avec un front lisse et bas, et des yeux largement écartés, un peu bridés et d'un bleu froid et brillant de saphir.

Mais son visage s'amincissait brusquement à partir des yeux : le nez retroussé, et la bouche, étaient tout petits, et enfoncés dans le menton pointu ; ce qui donnait au bas du visage un air bestial en contradiction violente avec les yeux candides. Le tout recouvert d'une peau fine comme du papier, et qui donnait l'impression de pouvoir se déchirer avec une facilité alarmante. Alma avait environ vingt-cinq ans.

Ses larges sourires ravis révélaient de vilaines dents, petites et brunes comme des graines. Comme d'habitude, elle avait mal mis son rouge-à-joue, ce qui lui donnait un air théâtral et contribuait à l'expression de dureté canaille de son visage. Mais ses cheveux raides, légers et fins, qui lui tombaient aux épaules, étaient coiffés simplement, comme ceux d'une enfant, et une petite barrette en celluloïd les empêchait de lui tomber sur les yeux.

— Allez-y, ordonna-t-elle à Edmund, à sa façon vulgaire et nerveuse, coupez-le, cet oiseau ! Ce que j'ai faim ! J'ai rien mangé depuis mon déjeuner ! Et vous avez lavé la vaisselle ! Ça c'est chouette ! Vous êtes drôle vous, alors ! Vous savez, je n'arrive pas à vous comprendre !

— Que veux-tu dire? demanda Edmund, tout en découpant le poulet de son mieux avec un petit couteau et une fourchette.

— Je donnerais gros pour savoir quel jeu vous jouez !

— C'est drôle comme les femmes croient toujours qu'un homme joue au moment où il est le plus sérieux, dit Edmund en remplissant l'assiette d'Alma. Mais peut-être veux-tu dire un jeu sérieux?

Immédiatement elle s'emporta :

— N'essayez pas de m'avoir ! Vous êtes trop malin, vous ! J'ai déjà rencontré des types dans votre genre et il n'y a pas pire ! C'est vrai ! D'ailleurs tous les hommes ne pensent qu'à s'amuser. Leur vie, c'est le plaisir !

— Moi, tout mon temps est employé à gagner assez d'argent pour vivre, constata Edmund, la bouche pleine de poulet. Mais permets-moi de te dire que si les hommes jouent, les femmes portent un masque. Alors c'est le carnaval universel, tu vois ! Mange !

— Ne faites pas de beaux discours, alors. Moi, je sais pas causer. Les paroles, j'en ai entendues toute ma vie, et ça ne

veut rien dire ; rien du tout ! N'importe qui peut causer. Ce qui compte, c'est ce qu'on fait.

— Oh ! je n'ai jamais fait grand chose... Je l'ai « échappé belle » en plusieurs occasions, que ma vanité se plaît à nommer « expériences »... Mais ne t'en fais pas pour cela. Mon petit, j'aimerais t'emmener à la campagne, dimanche.

— Pas de danger, répondit précipitamment Alma. Elle avala et continua : Seigneur, non merci, vraiment ! Je n'aime pas la campagne ! C'est trop ouvert, trop large. Il y a trop d'air ! C'est énervant !

Ses yeux s'élargirent de rancune.

— Prenez les arbres par exemple ! Je ne vois pas l'utilité des arbres ! Ils poussent partout ; ils ne sentent pas bon, et on tombe toujours sur leurs sacrées racines, ou on se cogne dedans, ou alors, les branches vous font tomber votre chapeau ! Les arbres et la campagne, vous pouvez les garder !

— Mon Dieu ! Pas besoin de t'épuiser à parler ainsi ! dit Edmund tranquillement. Il la regardait. Ses idées, il le savait bien, n'avaient rien à voir avec la raison. Il fallait donc les respecter encore plus que des arguments basés sur la logique. Car, si comique ou si limité que le monde paraisse aux esprits superficiels, la raison n'est pas ce qu'il y a de plus puissant, au contraire...

— Mais j'aimerais tout de même sortir avec toi dimanche. Que voudrais-tu faire? continua-t-il.

— Je ne sais pas, je ne peux pas dire.

Elle jeta son couteau et sa fourchette sur la table. Elle n'avait pas envie de sortir avec lui du tout. Et elle avait peur d'être obligée d'accepter par reconnaissance. Elle détestait les conflits ; et elle avait tendance à se réfugier dans l'hystérie plus facilement encore que les créatures de son sexe et de son métier...

Edmund vit le danger.

— Ça ne fait rien, si tu es prise, dit-il avec douceur.

Elle mentit avec assurance :

— Oui, je suis prise.

— Eh bien, continue à manger !

Il remplit son verre de vin. Elle reprit son couteau et sa fourchette, et recommença à se battre avec une cuisse de poulet. Après une minute, sérieusement embarrassée, elle s'écria :

— Je peux manger ça avec les doigts?

— Fais tout ce que tu veux, lui dit Edmund.

— Oui ! — Elle se mit à rire. — Vous êtes un bon type. Si vous avez six penny, vous en donnez quatre au voisin ! Désolée pour dimanche, mais un monsieur pourrait m'emmener passer la journée quelque part et il faut que je sois libre, pas vrai? Le client a toujours raison dans mon métier, vous le savez bien, lui dit-elle gaiement, dans l'espoir de faire disparaître l'expression pénible et perdue des yeux fixes d'Edmund...

La plupart du temps, Alma faisait bonne figure. Elle était aimable, à la façon machinale et détachée d'un fonctionnaire. Sur cette gentillesse naturelle, ses moments de rapacité, d'inconstance, de cruauté, faisaient un contraste d'autant plus atroce et qui rendait Edmund très malheureux. C'était en la douceur d'Alma, qu'il avait foi. La forme pathétiquement enfantine de son petit corps excitaient en lui un désir violent de la protéger, et une ardente compassion. Mais ces sentiments, Alma pouvait les détruire en une seconde par une certaine inflexion geignarde de sa voix, ou par une expression de calcul sur son visage vicieux et triste.

Elle faisait du bruit en mâchant, comme les enfants, et Edmund sentit sa tendresse pour elle l'envahir irrésistiblement.

Elle avala son vin, et tendit son verre pour en avoir encore. Elle avait déjà trop bu en arrivant. Maintenant, elle était tout à fait soûle. Elle dit sincèrement :

Je voudrais bien savoir où vous voulez en venir.

— Nulle part, mon petit. Il la regarda calmement.

— Ah ! Vous ! fit-elle les yeux fixés sur lui.

Elle fronça les sourcils :

— Vous me donnez la chair de poule quelquefois, poursuivit-elle sans aménité, à rester là, les yeux fixes, comme je ne sais pas quoi? Vous pourriez mijoter quelque chose? Peut-être bien que vous êtes un détraqué ! En voilà une drôle de coiffure ; pourquoi est-ce que vous avez une frange comme une petite fille? Vous ressemblez à une photo dans un vieux journal, un type qui tuait les jeunes femmes. Est-ce que je sais, moi? Vous pourriez être un autre Jack l'Éventreur !

Elle élevait la voix. Elle s'était terrorisée toute seule. Edmund écoutait avec stupeur ce qu'elle disait. Qu'y avait-il de commun entre lui et cette instable et malheureuse petite, injustement mise en marge de la société?

Elle faisait son commerce... Mais on ne pourrait jamais rien

tirer d'elle, car elle ne comprenait rien en dehors de la chair et de l'argent.

— C'est ça, un autre Jack l'Éventreur, répéta-t-elle, presque prise de panique.

— Ne fais pas l'imbécile ! lui dit-il.

A ces mots familiers, Alma revint à elle. C'était le genre de choses qu'elle comprenait.

Elle se mit à parler avec volubilité :

— J'espère que je ne vous ai pas offensé. Ça n'était pas mon intention, vrai ! J'ai la trouille quelquefois, voilà tout ! Et Jack l'Éventreur, il devait être un monsieur dans votre genre, avec un nez long comme une flèche de cathédrale, un monsieur tranquille et qui regardait les gens fixement dans ses promenades... Je suis même sûre qu'il disait toujours un petit mot sur Jésus, comme vous, en éventrant les filles...

» C'est drôle comme les prostituées donnent envie aux hommes de parler de religion ! Jésus-Marie ! Ce que les hommes se sentent purs en face de nous autres ! Par contraste, je suppose ; parce qu'ils n'ont pêché qu'une seule petite fois avec nous, tandis que nous, nous sommes dans le péché tout le temps. Et pourtant s'il n'y avait pas les hommes, nous ne serions pas ce que nous sommes ! C'est ça la bonne blague, hein? Mais je ne sais pas qui elle fait rire...

— Oh, personne ! Chacun a sa petite part de souci en ce monde, et on n'a pas beaucoup de temps pour rire... Et puis tu sais, Jack l'Éventreur attaquait des femmes bien plus vieilles que toi. Elles avaient toutes la quarantaine. Alors tu n'as rien à craindre de son successeur éventuel ! Dis donc?

— Quoi encore?

— Pourquoi ne me laisses-tu pas essayer de te trouver un travail convenable, loin de tout ceci, eh?

— Quel genre de travail, demanda-t-elle en le regardant soupçonneusement, d'un air d'anticipation dégoûtée...

— Oh, je ne sais pas, serveuse peut-être? Ou vendeuse dans une boutique bien.

Alma écoutait ces propositions avec une extrême répugnance. Ce que tous ces gars qui veulent vous reformer ne semblent jamais comprendre, c'est combien ce qu'ils appellent un travail « convenable » est embêtant, terriblement, horriblement embêtant ! Toutes les rencontres anonymes de sa vie ne manquaient pas d'un certain sens de l'aventure ! C'était excitant ! Cette vie de hasard ressemblait peut-être à une pauvre vieille robe, lui avait dit un de ses clients, mais ces communions

visuelles, verbales et physiques avec de parfaits étrangers, c'étaient les paillettes qui faisaient briller la vieille robe et qui cachaient la mélancolique vérité, à savoir que le tissus tombait en lambeaux...

— Je ne vous remercierai pas pour des places pareilles, répondit-elle d'un ton de fervente opposition, et elle alluma une cigarette. Si vous voulez que je marche droit, alors arrangez-vous pour que je ne travaille pas du tout et que je puisse rester assise à la maison toute la journée, bien à mon aise, à faire des petits plans pour sauver ma pauvre âme !

— Bon ! Ne t'emporte pas contre moi ! Il n'est pas possible que ton genre de vie te plaise ! Allons ! Je suis sûre que tout vaut mieux que d'attendre Dieu sait qui, dans les rues, par tous les temps...

— Eh bien non ! dit-elle d'un air maussade.

Elle contracta les yeux pour se protéger de la fumée de sa cigarette. Tout d'un coup elle se mit en rage :

— Et puis, nom de Dieu, qu'est-ce que ça peut vous faire, de toutes façons? Occupez-vous de vos oignons. J'ai besoin de me payer à boire, et des petites choses... Dans ces places que vous dites, les filles ne sont pas assez payées pour pouvoir s'acheter ce qu'elles veulent... ça ne rapporte pas, je le sais. Au diable ces boulots-là ! Vous croyez donc que je n'ai jamais fait de plans pour essayer de me tirer de cette vie de chien? Vous croyez que ça me plaît?

» Le seul endroit où je me sente libre c'est les W. C. !

» Là, je suis quelqu'un. Je sens même que j'ai des droits civiques, tout au moins le droit d'utiliser les égoûts publics. Je me suis creusée la tête pour sortir d'ici, je vous prie de le croire ! Mais il n'y a pas d'avenir ailleurs, vous me comprenez? Les vendeuses dans les magasins, elles sont si mal payées qu'elles sont obligées de faire des « extras », en douce, pour pouvoir manger à leur faim. Ne me parlez plus d'un travail « convenable », jusqu'à ce que les salaires soient « convenables » ! Je suis peut-être tombée bien bas, mais je ne suis pas complètement folle !

— Avale ton vin, et tais toi, dit Edmund. Tu réponds bien, seulement tu triches ! Tu ne veux pas travailler du tout, voilà l'histoire ! Alors ne nous casse pas la tête avec tes jérémiades... Toi et les W. C. ! C'est le seul endroit où la plupart d'entre nous se sentent de l'importance, penses-y bien !

— Je ne pense jamais, répondit Alma. Où croyez-vous que je serais si je pensais !...

— Tu ne ferais pas le trottoir, en tous cas, répondit-il, avec colère.

— Je vois que vous êtes mal luné, fit Alma sentencieusement.

— Eh, bien, n'y fais pas attention, ça ne te sera pas difficile ! D'ailleurs je m'en vais !

Il sauta sur ses pieds et prit sa canne.

— Il est tard et il faut que je dorme !

Il mit deux livres sur la table :

— Ça peut servir !

Il l'entendit qui le rappelait, mais il descendit l'escalier et prit, comme dit Keats, (et Edmund se souvint de ce vers avec ironie !) « le chemin du retour vers son Moi coutumier ». Minuit sonnait à l'église Sainte-Anne.

Il avait un petit appartement à Feng Street, Soho, dans une maison du XVIIIe siècle. Il vivait là, parmi des petites boutiques ocrées, où l'on vendait des préservatifs, des bonbons égyptiens, du vin, de la viande propre à la consommation, des brochures sur les méthodes anti-conceptionnelles, de l'alimentation, et des journaux étrangers. Il y avait aussi des resraurants chinois, des boucheries kashirs, des bars à l'européenne, des clubs, des crémeries, des maisons privées avec des tailleurs ou des ébénistes qui travaillaient devant leurs fenêtres ouvertes...

La rue dégageait une excitante et forte odeur continentale, composée principalement de tabac algérien, d'égoûts sales, de cuisine et de fruits pourris. Ce quartier était animé, pittoresque, plein d'une vie joyeuse et grossière. Le soir, les lumières de néon multicolore faisaient fleurir une sorte d'étrange jardin suspendu.

En rentrant chez lui, sous les lampes des réverbères qui ressemblaient à d'étincelantes prunes vertes dans des cloches de verre, Edmund se rappela que par ces rues, Thomas de Quincey avait cherché Ann, et William Hazlitt avait erré, consumé d'amour pour la fille d'un hôtelier, pour cette souillon, cette pimbêche de Sarah Walker...

Mais Hazlitt savait ce qu'il voulait. Ce qu'il voulait c'était l'amour de cette fille, comme femme ou comme maîtresse. De Quincey savait ce qu'il voulait : une consolatrice. Mais lui, Edmund, il ne savait vraiment pas ce qu'il voulait d'Alma, ni comment elle pouvait apaiser la fièvre et le tourment qui le rongeaient si fidèlement, et faisaient naître en lui tant d'états d'âme diaboliques, étranges et beaux... « Je suis comme

William James, songea-t-il. Il a bien fallu que je renonce à la logique. »

En rentrant chez lui, il s'aperçut qu'il n'avait pas rangé son phono la veille ; et il fit jouer le disque qui se trouvait dessus, la valse du film *Carnet de bal*. Il n'aurait pu dire pouquoi, mais le sombre petit refrain tourbillonnant lui allait au cœur. Et il le fit jouer trois fois en entier, en écoutant avec attention. Puis il alla se laver les dents. Il examina son visage dans la glace avec sévérité, et même avec une sorte d'horreur.

« Si cela continue, je vais devenir dépravé, » dit-il à voix basse et soucieuse. « Est-ce de l'amour? Quand je me rappelle ce que j'éprouvais pour ma chère femme Clara, je me permets d'en douter... Mais c'est « quelque chose »! Quoi? Est-ce du masochisme? Qu'est-ce que je suis en train de faire? Par où souffle le vent? Ce que je désire, c'est pouvoir contrôler chacune de ses minutes, jour et nuit... Le mariage, je suppose. Mais c'est impossible. Non pas parce qu'Alma est une prostituée. On a déjà vu des prostituées faire d'excellentes épouses. Mais parce qu'elle n'est pas de nature à supporter un lien. Et puis nous n'avons absolument aucun point commun ! Ce sont ses yeux, voilà tout ! Quand je regarde son visage, ses yeux, je suis fasciné, scandaleusement, inexplicablement. Et tout ce qui a constitué ma vie jusqu'à présent s'en va en fumée. « Oh ! yeux, étoiles mortelles, auteurs de mes maux ! » Il faut que je sois fou ! Il y a certaines obsessions auxquelles on n'a pas le droit de céder. On se rend compte quand on dépasse les bornes. Je les ai passées. Ah, quel idiot je fais ! Pour s'endurcir, je ne connais pas de moyen plus rapide que d'être lacéré, bafoué sans fin. Endurcissons-nous donc, on se casse d'autant plus vite. Et alors tout est fini, et on n'en parle plus. Oh, Dieu, ayez pitié de moi, pauvre fou que je suis !... »

III

Quelques jours après, il vit dans les journaux l'annonce d'une récompense de cinq cents livres pour des renseignements aidant à l'arrestation du meurtrier de Highgate.

Au début, il ne lui vint pas à l'esprit qu'il pourrait avoir quelque chose à gagner. Il ne pensa qu'à Mrs. Christopher

et se réjouit de savoir qu'elle avait jusque-là réussi à échapper à la police.

Mais au milieu de la matinée, pendant qu'il revisait ses colonnes de chiffres, assis sur son tabouret, il réalisa subitement qu'il pourrait aller chercher ces cinq cents livres et... et... Il lui sembla qu'il avait le feu aux entrailles, tout d'un coup. Il faillit crier tant le choc était violent.

— Ça va bien, Macvey? lui demanda le chef de bureau, interrompant ses pensées confuses.

— Oui, pourquoi demandez-vous cela?

— Vous avez l'air tout drôle. Vous êtes devenu d'une couleur si bizarre tout d'un coup, j'ai cru que vous étiez malade.

Edmund essaya de retourner à ses chiffres. Il serait renvoyé s'il était aussi négligent. Et puis après? Il n'avait plus besoin de taper sur des poches vides, puisqu'il pouvait gagner cinq cents livres en cinq minutes. Il frémit. C'était comme si tout ce qu'il y avait en lui de propre l'attendait au tournant... Il alla jusqu'à se voir dans le rôle d'un mouchard. Il frappait à la porte d'un bureau. Il entrait. « Bonjour, tout le monde! Je viens vendre une femme qui s'appelle Christopher. Christopher, c'est ça. C'est le nom, mon vieux. Christ, Christopher... Je viens vendre le Christ pour trente pièces d'argent... Non, je me trompe. Je viens vendre Christopher pour cinq cents livres... »

Le vent qui passait sur le toit faisait autant de bruit qu'un régiment. « Gare aux tempêtes, songea Edmund, gare aux tempêtes! »

Il écouta le vacarme autour de lui, le vent tourbillonnant, le fracas du bois dans la cour, le cri perçant des scies dans la scierie, et il eut l'impression d'être ballotté dans une bouteille au fond d'une mer orageuse...

Plusieurs fois il s'aperçut qu'il regardait fixement son travail, sans rien voir. Les chiffres étaient vides, la plume dans sa main inutile. « Les patrons vont m'envoyer promener, se dit-il, et qui les blâmerait? »

Le soir en rentrant chez lui, il trouva un mot d'Alma dans sa boîte. Elle ne lui avait jamais écrit auparavant. Elle n'écrivait de lettre que lorsqu'elle ne pouvait pas faire autrement, car elle trouvait cela bête et dangereux, ce qui, dans son milieu, était juste. Que diable lui était-il donc arrivé pour qu'elle écrive maintenant? Elle n'avait pas fait de phrases inutiles : « C'est sérieux. Pouvez-vous venir? — Alma Wosp. »

Alma Wosp ! Quel nom stupide ! Son père était Hollandais, paraît-il. Hollandais ! Le Hollandais du *Vaisseau fantôme*... Il s'était volatilisé en abandonnant Alma, et sa mère, quelle qu'elle soit !

Il restait encore à Edmund cinq livres sur les dix qu'il avait emportées chez Sine le soir du meurtre. Il les mit dans sa poche. De toutes façons, l'argent ne serait sûrement pas inutile.

Il se rendit sans plus attendre chez la Mère Cremorne. La petite ruelle était sombre comme d'habitude. Mais à l'étage supérieur, la chambre d'Alma, quand il arriva, était toute inondée de la lumière légère, calme et tiède du soleil couchant. Il vit Alma sur le divan, anxieusement penchée sur une de ses jambes, qui était entourée de bandages. Sur le plancher, à côté d'elle, il y avait une bouteille de mauvais cherry.

— Bonjour, dit-elle en bâillant. Vous êtes chic d'être venu. Je suis dans un de ces pétrins !

— Qu'est-ce qui est arrivé, demanda-t-il avec un signe de tête en direction de la jambe nue et bandée.

— Vous pouvez le demander, dit-elle, d'un ton morose, car son univers était dans un chaos plus grand encore que d'habitude. Je suis à moitié morte. Mais asseyez-vous donc, au lieu de rester là, planté comme un piquet. Ça m'est arrivé hier soir. Il faut toujours qu'il y ait quelque chose. J'étais avec un client, il se faisait tard. Il avait un peu trop bu, et il marchait en zigzag. Voilà qu'il tombe ! Ça m'aurait été égal ; seulement je lui donnais le bras, alors je suis tombée avec lui. Et c'est pas tout ! Je suis tombée sur une boîte de conserve rouillée, le couvercle soulevé, ça m'est rentré dans la jambe... J'ai un empoisonnement du sang. Et qu'est-ce qui va m'arriver? Je peux pas aller chercher les hommes dehors, et c'est pas eux qui vont venir ici. Je fais pas de réclame dans l'immeuble, c'est défendu, et j'ai pas de réguliers. J'ai jamais voulu en avoir, toute la nuit, une fois par semaine. Les réguliers, c'est assommant. Alors je suis bien embêtée... J'ai que huit shillings, et il faut que j'aille à l'hôpital tous les jours en taxi, parce que je peux pas marcher avec cette jambe. Bon sang, qu'est-ce que je vais faire?

— Pauvre vieille, je suis désolée, mais ne t'en fais pas. Nous allons arranger ça.

— Et qui, « nous »? Vous et Dieu le Père peut-être? Et qu'est-ce qui va m'arriver, d'ici que vous « arrangiez ça »?

— Tout ira bien, tu verras, dit-il.

Il tremblait de plaisir et d'émotion, car Alma dans sa détresse s'était tournée vers lui. Cet accident la mettait sous sa garde pour l'instant ; et il se servirait de l'occasion d'une manière ou d'une autre pour changer sa vie, et pour amener la petite abandonnée à s'appuyer sur lui.

Il regarda la chambre. Le même fouillis régnait joyeusement sous la lumière jaune canari. Pour commencer, il allait mettre de l'ordre. Il devait se rendre agréable. Ne pas énerver Alma. Se rappeler que son milieu était aussi sélect, aussi spécialisé que celui d'un duc, d'un sportif ou d'un balayeur, avec ses règles compliquées de savoir-vivre, ses tabous absolus, ses formes de mauvaises manières sur lesquelles ceux qui avaient reçu une éducation supérieure ou différente, pouvaient se casser le nez. Il fallait être prudent ! Edmund se débarrassa de son pardessus.

— Ils t'ont permis de boire? demanda-t-il en indiquant la bouteille.

— Qui? Les gens de l'hôpital? Ils ne m'ont rien dit.

— Je ne crois pas que tu devrais boire avec un empoisonnement du sang, surtout cette camelote-là.

— Oh ! il faut bien que je boive. Je peux pas me passer de mes petits rafraîchissements !

— En ce cas, je vais aller te chercher une bouteille de bourgogne. Ne bois plus de cette saleté !

— Je préférerais une bouteille de gin, suggéra Alma anxieusement.

— Elle préférerait une bouteille de gin ! Edmund s'adressait au plafond, à voix haute : Qu'est-ce qui lui fait croire que l'alcool et l'empoisonnement du sang vont ensemble? Aurait-elle envie de mourir?

— Mais non, grand idiot ! Vous avez raison. Je me souviens que c'est le gin qui a achevé ma pauvre grand-mère ! Pauvre poulet, elle avait un cancer à la figure. Et on lui avait défendu de boire. Mais elle pouvait pas s'en empêcher, vous comprenez... Et un matin, à l'heure de l'ouverture, elle a envoyé un gosse chercher pour deux shillings de gin au café. Et quand elle a eu son gin, elle l'a avalé d'un seul coup, sans prendre le temps de souffler. Et ça l'a rendu folle de souffrance. Elle s'est mise à courir dans la rue. Le gin et le froid ensemble (on était en novembre), ça lui a pour ainsi dire ouvert la figure ; et le sang s'est mis à couler. Et elle a continué à courir en rugissant et en hurlant à travers les

rues, jusqu'à ce qu'elle tombe morte. Je suis sûre que ça l'a embêtée de se rendre compte qu'elle allait crever... Elle qui voulait tant mourir dignement, à l'hôpital...

Alma soupira bruyamment...

— Non, je crois que je ne prendrai pas de gin.

— Ça vaudrait mieux, ma chère, fit Edmund, qui lavait la vaisselle avec vigueur, en entrechoquant les assiettes.

Alma l'examina :

— Vous êtes chic, déclara-t-elle. Vous avez du cœur. Personne ne serait venu m'aider comme vous faites.

— Ce n'est rien. N'importe qui aurait fait la même chose.

— Oui, tu parles ! J'ai pas un seul ami, moi ! Cette saleté de Mère Cremorne m'a vu revenir de l'hôpital ce matin. Je montais l'escalier en me traînant. Elle me crie : « Vous êtes dans de beaux draps maintenant ! mais vous ferez bien de me payer mon loyer à temps. » Vous imaginez ça? Me scier avec son loyer quand elle me voit avec ma pauvre jambe malade ! C'est pas encourageant ! C'est pas humain. Bon Dieu ! ce que les gens sont moches !

— Il ne faut pas juger tout le monde comme cela.

— On y est bien forcé, dans mon milieu.

— Qu'est-ce que tu aimerais manger pour dîner?

— Ah ! Voilà une bonne parole. Voyons, qu'est-ce que vous diriez d'un gros paquet de friture.

— Oh, on peut faire mieux que ça. Tu n'aimerais pas un bifteck, ou du poulet? Je te ferais monter un vrai repas d'un restaurant.

— Oh, là là ! on est riche ! Mais non, reprit-elle, toute contrite, je ne veux pas que vous vidiez vos poches pour un repas. Il faut que vous viviez,. tout comme moi. Allez acheter de la friture. C'est très bon, j'adore ça, vrai ! Prenez le bol qui est sur l'étagère, pour y mettre les frites.

Les cloches carillonnèrent d'un clocher lointain, Alma jeta le livre par terre et écouta. Elle leva vers Edmund ses yeux brillant d'innocent plaisir :

— Oh, s'exclama-t-elle. D'entendre les cloches, ça me fait tout drôle, je ne sais pas pourquoi.

— Bénis sont ceux qui peuvent entendre les cloches, dit-il.

— Ah, vous, répliqua-t-elle, vous avez toujours le mot aimable. Pourquoi êtes-vous si prévenant?

— Je suis ton invité, tu sais.

— Mon invité ! Je n'ai pas d'invités. Je n'ai que des hommes ici, protesta-t-elle avec un mépris furieux.

Il s'était rhabillé pour sortir acheter le dîner. Les mains dans les poches, il regardait la petite fille des rues avec amusement et pitié. Elle aurait toujours le dernier mot. Les expériences sordides et stériles de sa vie, l'impression qu'on avait en la regardant qu'un malheur horrible l'attendait, la paraient de l'étrange et ineffable privilège de la souffrance. On la jugeait alors avec plus de douceur, et on reconnaissait sur elle, la victime, les signes d'un futur triomphe réel et durable.

IV

Les fenêtres du salon d'Edmund donnaient sur Feng Street une rue pleine d'animation et de lumière. Sous les fenêtre, on entendait les voix aiguës des enfants, les klaxons des camions, des voix étrangères qui s'élevaient pleines de rage et de désespoir, les déclics des caisses enregistreuses, les braillements des buveurs dans les tavernes et les bistrots, les commérages des bonnes femmes, et les chuchotements des groupes serrés qui achevaient leurs transactions louches dans les coins de rues...

Mais sa chambre à coucher donnait sur un puit de silence. Juste devant sa fenêtre, s'élevait très haut, un grand bâtiment occupé par des bureaux, et le mur était bâti en briques blanches de ce côté-là, pour ne rien laisser perdre de la lumière dans cet espace étroit.

Edmund souhaita que les briques fussent d'une autre couleur. Le blanc le faisait penser à des marguerites, à de l'écume, à des ours blancs, et autres choses agréables auxquelles il aurait préféré ne pas penser en regardant par la fenêtre, tout électrifié qu'il était par la tentation d'aller trahir Mrs. Christopher pour cinq cents livres. Quel rapport entre les marguerites et l'argent de la trahison? Aucun. Les tuiles auraient dû être noires et boueuses, ou d'un rouge violent. Non pas de ce blanc tendre et caressant qui semblait lui faire des reproches....

— Vous savez, dit-il tout haut aux tuiles blanches qui brillaient vers lui, si persuasives, elle nous a donné la permission d'aller la dénoncer. C'est elle-même qui nous a donné son nom et son adresse, dans ce but.

— Très juste, répondirent les tuiles blanches. Tu devais

la dénoncer *si* les soupçons tombaient sur toi. Cours-tu le risque d'être arrêté pour le meurtre de Highgate?

— *Non,* dit Edmund.

— Alors?

— Mais je pourrais très bien être arrêté. C'est toujours possible, protesta-t-il, gêné.

— Tout est toujours possible.

— Mais voyons, commença Edmund.

— Non. Écoute donc, répondirent les tuiles. Oublie pourquoi Mrs. Christopher t'a donné son nom et son adresse. Oublie tout sauf ce que tu lui a dit. Tu lui as dit que quoiqu'il arrive, tu ne la trahirais jamais, tu n'aiderais jamais à la faire prendre.

— Vous parlez comme si je n'avais pas le droit d'aller renseigner la police sur elle. Après tout il s'agit d'un meurtre C'est mon devoir de citoyen de...

— Ton devoir ! Hypocrite ! As-tu jamais su ce que c'était que ton devoir?

— Peut-être que non !... Je ne vaux pas grand-chose... Mais vous n'êtes pas très encourageantes. Je veux cet argent pour aider Alma, pour l'élever... Mrs. Christopher serait la première à m'approuver, j'en suis sûr.

— Mrs. Christopher n'a rien à voir là-dedans, quoiqu'il s'agisse d'elle... Son crime c'est son affaire. Cette trahison, c'est la tienne. Si tu la trahis, tu te parjures, et c'est la dégradation complète.

— Assez ! dit Edmund. Foutez-moi la paix !

Trois jours s'écoulèrent. Trois jours traversés d'éclairs de lucidité et de sensations aiguës et troublantes, à l'hôpital, dans le parc, ou chez Alma.

A ce régime d'heures fantaisistes, de sorties, de loisirs, de bons repas procurés par Edmund, Alma s'épanouissait. Comme elle n'avait pas besoin de raccoler les hommes, elle ne se barbouillait plus les joues de rouge, et l'absence de fard rendait à son visage un peu de la pureté perdue. Ses yeux semblaient briller d'une nouvelle et mystérieuse beauté ; ce qui donnait à la peau tout autour une sorte de reflet opalin de leur belle lumière ; et le repos et l'interruption de son commerce d'amour, répandaient sur son visage une expression de tranquillité. C'est seulement quand il lui prenait envie de faire la folle, que ce qu'elle était ressortait violemment. Elle avait de petites pattes d'oies sous les yeux, le port de tête arrogant, et un sourire gai superbe et artificiel.

Le quatrième jour, au matin, comme sa jambe était hors de danger, Alma fut renvoyée de l'hôpital. On lui montra comment faire ses bandages, et le chirurgien-chef lui dit en guise d'adieu : « Et faites-vous arracher toutes ces dents le plus vite possible, si vous voulez faire de vieux os... »

— Lui et ses vieux os... ricana-t-elle, terrifiée.

— Mais c'est très sérieux, dit Edmund. De mauvaises dents peuvent causer de graves ennuis. On peut même en mourir.

— Vous, ne commencez pas ! dit Alma. Que d'histoires pour des dents ! Je n'ai jamais vu ça !

— Dommage ! Mieux vaut prévenir que guérir !

— Qui se lève tôt se couche tôt. Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Ce que tu perds d'une main tu le gagnes de l'autre. J'en sais encore beaucoup comme ça, lança-t-elle brutalement.

— Ne fais pas l'enfant !

— Et vous ne faites pas le pion !

— Je m'excuse. Allons déjeuner. »

Ce soir-là dans sa chambre, Alma annonça : « Allons, maintenant que ma jambe est presque guérie, il va falloir que je me remette à travailler. Demain, au boulot, comme d'habitude ! »

Edmund s'attendait à ces paroles. Et pourtant elles lui firent très mal. Il regardait par la fenêtre le beau ciel du soir où des traînées roses passaient lentement sur un fond lisse d'étendues vert d'eau. Il savait que le moment était venu de prendre une décision, et il essaya de déguiser l'évidente culpabilité de ses intentions : il se représenta sa trahison comme une action qui enverrait la vieille Mrs. Christopher à la mort pour qu'une vie meilleure soit donnée à une jeune femme. Rien de mal à cela. Et même, il fallait une certaine audace dans l'esprit pour envisager une évaluation des âmes, et pour faire le difficile choix.

Il se retourna et dit à Alma : « Suppose que je puisse te donner un peu d'argent ; assez pour vivre jusqu'à ce que nous te trouvions une carrière qui te plaise vraiment, est-ce que tu abandonnerais ce genre de vie ?

— Pardon, s'excusa-t-elle. J'écoutais la musique. Qu'est-ce que vous avez dit ?

Dans une rue voisine, un orgue de barbarie dévidait en hoquetant des bribes nostalgiques d'un vieil air populaire : *Melancholy Baby*. Alma écoutait avec la plus grande attention :

— C'est joli hein? dit-elle. J'ai toujours aimé la bonne musique. Qu'est-ce que vous disiez, mon chou.

— Si je te donnais assez pour vivre un an ou deux, est-ce que tu prendrais un appartement à Victoria, « près du Roi et d'la Reine ». Est-ce que tu te débarasserais de tes clients?

— Pour sûr ! J'en ai marre de ce métier. On ne sait jamais ce qu'on ramène chez soi... Un fou peut-être... Comment savoir si un homme a bien toute sa tête avant d'être seule avec lui? Ici le rideau se lève et on voit tout ! Mais j'ai la frousse quelquefois... Et maintenant voilà que j'ai mes dents qui vont me créer des ennuis...

— Il faudra que tu te fasses soigner les dents, Alma, si je te donne cet argent.

— Non ! Ce que c'est chic ! Je me ferai soigner quand j'habiterai près du Roi et d'la Reine. Pour sûr, tout peut s'arranger, quand on a assez de billets à la banque ! Mais vous, vous n'êtes pas assez riche pour m'entretenir. Quelle blague ! Regardez-vous avec votre col rapé et vos chaussures qui ont besoin d'être ressemelées...

— Tu t'oublies. Je suis ainsi par choix et non par nécessité.

— Je croirais plutôt à la nécessité, fit-elle effrontément.

— Tu as cru à la nécessité de beaucoup trop de choses, et il faut que ça cesse, répondit-il brutalement. Et d'abord, ne retourne pas faire le trottoir.

— Je n'en ai pas envie, dit Alma. Surtout après le bon repos que vous m'avez donné. J'ai vécu comme un être humain, pour changer, et c'est bien agréable ! Mais assez de belles phrases. Vous m'embêtez. Les gens ne distribuent pas leur argent comme ça. D'abord parce qu'ils n'en ont pas, ensuite parce que s'ils en ont ils veulent s'en servir. Vous et vos discours... Quelquefois je me dis que la seule personne au monde qui ne soit pas toquée, c'est la pauvre Alma. Je suis une grue, mais je suis saine d'esprit. Et pourquoi? Parce que je ne pense jamais. Vous comprenez? Sauf quand j'ai une jambe amochée... et aussi parce que j'ai la mémoire courte. Avec ces deux qualités-là on peut tout faire et peut-être arriver à quelque chose.

— Intéressant. Je suis sûr que tu as raison de te croire la seule personne saine d'esprit qui soit au monde. Moi, je sais bien que je suis fou. Je viendrai te voir demain, disons demain soir? Ne sors pas avant mon arrivée, ne vas pas chercher de clients. C'est promis?

— Et avec quoi je vais vivre jusqu'à demain soir? avec des promesses?

— Tu auras assez avec ça jusqu'à ce que je revienne. Il lui donna un billet de dix shillings, tout ce qui lui restait.

Elle rit et mit l'argent dans son porte-monnaie :

— J'ai jamais vu quelqu'un comme vous, dit-elle.

— Moi non plus, répliqua-t-il.

Il rentra chez lui. En arrivant il fit le tour de l'appartement et tira les rideaux après avoir salué l'étoile du soir pareille à une scintillante araignée dans le ciel.

Il alla s'accouder à la cheminée. Sa décision était prise. Mais il cherchait encore à se justifier : Ce n'est pas pour moi que Mrs. Christopher a tué, déclarait-il à voix haute, heureux que les indiscrètes tuiles blanches fussent cachées par les rideaux et l'obscurité — car depuis quelques jours, elles semblaient abriter sa conscience trop agitée, avec laquelle il ne pouvait plus faire bon ménage. — Ce n'est pas pour me rendre service qu'elle a tué Sine. Elle pensait à elle d'abord. C'est elle-même qu'elle protégeait. Elle le voulait hors d'état de nuire, de parler. Moi, je payais comme les autres. Elle en a eu assez de payer, elle l'a tué. Nous en avons tous grandement bénéficié, mais là n'est pas la question. C'est un hasard que nous en ayons profité. Elle n'en est pas moins une meurtrière, soyons juste, cette femme est une criminelle. C'est probablement son habitude de régler ses affaires à coups de revolver. Les gens doux comme elle cachent leur jeu. Trop beau pour être vrai, un visage comme le sien. Elle devrait être enfermée. L'annonce dit cinq cents livres pour des renseignements..Ce n'est pas comme si je la traînais à la police par les cheveux. On ne la prendra probablement pas d'ailleurs. Elle a eu assez de temps pour les mettre. Je parie qu'elle est en Amérique, ou sur le Continent, en ce moment. Trop rusée pour se faire prendre ! Et cet argent, c'est le salut pour Alma. Je ne peux pas la laisser retourner à la rue ! Ce n'est pas pour moi. C'est pour Alma. Il n'y a rien de mal à faire son devoir envers la loi, et à utiliser les... bénéfices des services rendus en aidant une malheureuse âme à faire son salut... J'ai raison de le faire. Je le ferai.

Le raisonnement sonnait juste, mais Edmund ne se sentait pas plus à l'aise pour cela. Il y avait un point faible quelque part. Il aurait voulu savoir ce que c'était pour en finir et que tout soit réglé. Il contemplait une grande reproduction encadrée des *Noces* de Brueghel. Ce tableau était une joie

pour l'œil avec ses gais noceurs du XVIe siècle, son harmonie de ligne, sur le côté sa vue d'une longue avenue bordée d'arbres qui faisait penser à Constitution Hill au tournant de Buckingham Palace (la maison « du Roi et d'la Reine »), et ses arbres d'une beauté sans pareille, à croire que les arbres du XVIe étaient différents de ceux du XXe siècle... En plus de cela, il y avait tant d'années qu'Edmund avait cette reproduction, il l'avait contemplée si souvent pendant ses plus profondes rêveries, qu'elle contenait tout son être. Elle était pareille à ces mélodies qui évoquent toute une période oubliée en remontant, tremblante, du temps passé... En la regardant, Edmund revoyait souvent des moments de sa vie, parmi ces arbres du XVIe et ces pieds chaussés de sabots qui sautillaient joyeusement. C'est ce qui arriva maintenant. Un peu d'une joie oubliée, enfermée dans le tableau, jaillit vers lui ; et il se sentit revivre...

Qu'est-ce que cela veut dire, s'étonna-t-il. Comment un tel bonheur peut-il m'arriver, au moment où je décide de vendre Mrs. Christopher? Et il s'émerveilla et se désespéra de ce que nul n'est jamais entièrement ceci ou cela. Nous sommes entraînés par des impondérables, par des centaines d'impulsions et d'états d'âme... Il en était lui-même la preuve : n'était-il pas plein d'intentions méprisables, et pourtant capable de ressentir la joie la plus exquise aux souvenirs enfermés dans ce tableau : il revoyait un canal sinueux aux rives couvertes de reines-des-prés blanches comme de l'écume ; et d'un côté, de hauts rochers escarpés le long desquels coulait une cascade rapide dont les eaux rejoignaient le canal sous un pont humide et moussu. Il s'était penché pour prendre l'eau glacée dans ses mains et la boire tout haletant ; et l'eau était descendue dans sa gorge comme une épée qui frappe blesse et purifie.

Il tourna et retourna dans son esprit ce petit souvenir lumineux et finit par en tirer un réconfort et une explication avantageuse pour lui-même. Ce souvenir heureux lui avait été accordé en récompense, car il n'avait pas fui le dur combat avec sa conscience. Il n'avait pas reculé. Il avait utilisé au maximum le don magnifique que nous avons tous reçu avec l'Incarnation. La faculté de reconnaître par nous-mêmes et définitivement le bien et le mal, et d'en déduire sans hésitation la route à prendre.

En vérité c'est une lourde responsabilité. Mais les êtres courageux ne se dérobent pas. Ils vont au fond de chaque

problème. Et pourtant ce : « Connais-toi toi-même » n'est pas une petite affaire, c'est un travail de longue haleine, et même à la dernière heure de la vie on s'aperçoit qu'après tant d'étude on ne sait encore rien.

Edmund avait l'impression qu'il pouvait maintenant se flatter de « savoir » un petit peu. Il s'exalta à la pensée qu'il allait délibérément commettre une trahison, pour sauver une autre âme d'une trahison plus grande encore. En vérité, il y avait là quelque chose d'audacieux, et qui faisait assez songer aux croisades...

Edmund se sentait un être d'exception. Réussir à ériger sa propre bassesse en principe de moralité, et même de la plus haute moralité, n'est pas à la portée de tout le monde...

Il n'arriva à Scotland Yard que le lendemain après-midi. Le matin il passa au bureau chercher son allocation de maladie et informer l'employé qu'il reprendrait son travail le lundi suivant. Après quoi il alla boire quelques verres, pour se remonter. Cela dura jusqu'à l'heure du déjeuner. Comme il ne pouvait pas aller à Scotland Yard à l'heure du déjeuner, il essaya de manger dans un café où on servait des casse-croûtes à midi.

Puis il se fit conduire à Scotland Yard en taxi, ce qui n'était pas dans ses moyens, mais lui donnait de l'assurance : « Quand on va chercher l'argent de la trahison, autant faire les choses royalement, » se dit-il.

A Scotland Yard, on l'introduisit tout de suite dans la pièce où Hugh Christopher l'attendait, assis, les coudes sur le bureau, et fumant une cigarette d'un air nonchalant.

Edmund s'avança vers le bureau. Hugh ne l'invita pas à s'asseoir.

— C'est à propos du meurtre de Highgate, annonça Edmund.

Par la fenêtre, il pouvait voir la Tamise briller au soleil. Des nuages pareils à des petites baleines blanches, soufflaient à travers le ciel. Les paroles d'Edmund furent accompagnées d'un affreux grognement de dérision. Celui d'une vieille péniche appelée *Frénésie*, qui se balançait lourdement au fil de l'eau. Hugh Christopher souleva un coude du bureau et dit en grimaçant brusquement :

— Vous venez donner des renseignements, alors? Et que savez-vous?

— Je sais, dit Edmund, que je ne dis rien si on ne m'assure pas que mon rôle dans cette affaire sera tenu secret.

— Je crois pouvoir protéger votre furtive vertu, répondit Hugh avec mépris. Racontez.

Edmund, debout, fit le récit du meurtre, sous le regard impénétrable du fils de Mrs. Christopher.

— Incroyable, s'exclama Hugh, quand ce fut fini.

— Vous ne me croyez pas?

— Oh, que si ! Je vais vous payer dans un instant. Vos renseignements concordent avec ce que nous savons déjà.

— Qu'est-ce qui est si incroyable, alors ? demanda Edmund.

— Écoutez, fit Hugh, en fermant à demi les yeux, ne me parlez pas sur ce ton là ! Votre sale rapport est plutôt bien payé. Alors soyez poli ; et ayez la bonté de m'accorder qu'il est extraordinaire que vous veniez me donner des renseignements qui vont nous permettre de mener en jugement cette Mrs. Christopher, après l'incontestable service qu'elle vous a rendus à *tous* en supprimant ce beau monsieur. Des Judas viennent ici tous les jours ; ils ont généralement pour motifs la vengeance, la haine, la cupidité, des choses de ce genre. Mais je dois dire que vous êtes le tout premier à venir trahir votre bienfaiteur.

Et en lui-même, Hugh écumait de rage. « Qui aurait cru cela de ce type-là, avec sa tête de chouette et son air doux... »

Il ouvrit un tiroir du bureau et jeta une liasse de cinq cents livres au mouchard :

— Voilà, dit-il, pour l'enfant sage... Vous nous avez indiqué le bon criminel. Nous ne pouvons pas laisser des citoyens régler leurs comptes à coups de revolver. C'était probablement une horrible vieille déchaînée et dangereuse, que cette Mrs. Christopher?

— Elle n'était pas méchante du tout, marmonna Edmund. J'ai rarement vu une femme plus respectable. Un peu excentrique, peut-être ; c'est bien tout le mal que je peux dire d'elle.

— Mais pas tout le mal que vous pouvez lui faire, hein?

— Vous n'avez pas le droit de me faire des réflexions, protesta Edmund.

— Non? dit Hugh. Seulement je pars à la fin du mois et je n'ai plus besoin d'être poli, surtout envers vous. Je n'ai plus besoin d'être tolérant, raisonnable ni aimable. Quand une tête me plaît pas, je le dis ; et quand j'ai envie de dire à un mouchard que je le méprise, je ne me retiens pas. Et tout ce que vous pouvez faire c'est de filer avec votre argent. Vous l'avez. Dehors !

— On n'encourage pas les citoyens à faire leur devoir, dit Edmund en se détournant.

— Oh, mais si, voyons ! protesta Hugh d'une voix indignée. Nous n'aurions jamais de renseignements si nous ne donnions pas d'encouragements sous forme de récompenses. Si nous ne vous avions pas offert cinq cents livres pour votre peine, vous n'auriez jamais songé à venir ici avec votre histoire sur Mrs. Christopher. Sans la récompense, vous vous seriez cru un monstre de venir la dénoncer, après le service — pas très orthodoxe, il faut l'avouer — qu'elle vous a rendu. Mais avec cinq cents livres, c'est le devoir qui l'exige. Pas vrai? rugit-il.

— Je sais ce que vous pensez, dit Edmund et vous avez raison. Mais j'avais besoin de l'argent.

— Oui, dit Hugh, l'argent fait parler. Sortez !

Edmund s'en alla si désemparé, si honteux qu'il se rendit à un petit club pas très reluisant dont il était membre, et se soûla. Le club servait à boire à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Un autre membre du club qui essayait, comme Edmund, de noyer ses humiliations privées, lui tint compagnie, et ils s'efforcèrent de regagner dans le vin leur prestige perdu. Edmund rompit un silence plein de gravité pour annoncer :

— Si ça n'avait pas été pour Alma, je ne l'aurais jamais fait. Je n'aurais pas pu.

Son compagnon, un type au visage court, qui louchait au point qu'Edmund attrapait le vertige à essayer de rencontrer son regard, renchérit d'une voix épaisse et solennelle, (sans savoir de quoi il s'agissait !) :

— C'est ça. C'est de la faute d'Alma !

— Non, corrigea dignement Edmund, pas de la faute d'Alma, mais à cause d'Alma. Si ça n'avait pas été pour elle...

Il se pencha vers l'autre avec l'air sombre d'un conspirateur :

— Je pourrais vous dire des choses qui vous rendraient anarchiste en une demi-heure !

— Quelles choses?

— Sur la police ! Sur Scotland Yard ! Vous comprenez, dit Edmund d'une voix qu'il voulait impressionnante.

— Vous ne pourriez rien me dire à moi, jura son compagnon. Je sais !

— Quoi? fit vivement Edmund, déçu de n'avoir pas fait sensation. Vous savez quoi?

— Je sais ce que je sais, déclara pompeusement son compagnon. Je ne veux pas en dire davantage.

— Moi non plus, répondit Edmund, vexé. Tout ce que je dis, c'est que c'est...

— La faute d'Alma? proposa l'autre.

— Non, pas la faute d'Alma, dit Edmund d'un ton répro-bateur, mais s'il n'y avait pas eu Alma...

Ils firent une moue pour montrer que c'était infâme. Ils ne parlaient plus. Les mots n'étaient plus assez forts pour exprimer leurs pensées, et d'ailleurs ils ne savaient plus quoi dire... Leurs paupières lourdes tombèrent sur leurs yeux que l'abus d'alcool avait rendus tout gonflés, comme des yeux de porcs, et ils s'endormirent d'un bruyant sommeil.

A sept heures environ, Edmund se réveilla. Il mit un peu de temps à revenir à lui. Son gai compagnon était parti ; donc rien à attendre de ce côté-là... Mais peu à peu Edmund regroupa les éléments de la journée ; et il commanda un whisky pour se donner la force de tout supporter. Il essaya de souper au club et but encore quelques verres pour adoucir sa honte et son dégoût. Puis il se rendit en taxi à Soho.

Il était un tout petit plus de neuf heures quand il arriva. De la cour de la maison d'Alma, comme du fond d'un abîme, il pouvait voir un lambeau de ciel bleu sombre, et des étoiles luisantes comme des parcelles de coquilles d'œufs.

Alma l'attendait :

— Le Diable vous emporte ! Je croyais que vous n'arriveriez jamais ! Je n'vous attendais plus. Même que je sortais, fit-elle boudeuse.

— Mais tu avais promis ! dit-il.

— Je ne me souviens pas, répondit-elle. Je vous ai dit que j'ai la mémoire courte.

Il la regarda d'un air morose. C'était donc pour cette mégère, cette petite... qu'il avait subi l'humiliation de cette après-midi... Mais pas de vulgarité ! Il tira une bouteille de cherry de sa poche.

— Buvons, proposa-t-il.

— Bien sûr. — Elle alla chercher les verres dans son fouillis. A l'idée de boire, elle était déjà de meilleure humeur. Je m'excuse de vous avoir remballé. C'est les soucis qui me mettent hors de moi.

Elle l'examina joyeusement :

— Vous avez fait la noce ! Elle eut un petit rire ravi.

— Je ne vous ai jamais vu soûl. Vous êtes beau !

— Oui, un vrai cochon. Excuse-moi, marmonna-t-il.

— Oh, j'aime bien voir un monsieur un peu soûl. Ça prouve qu'il est humain. Ceux qui ne font jamais rien de mal ne sont pas humain. Être humain, ça veut dire qu'on se trompe quelquefois, pas vrai?

— C'est drôle comme tes paroles me réconfortent, dit Edmund, et il s'arrêta de boire pour la remercier d'un sourire hésitant.

— Pas possible? On ne m'avait jamais dit ça avant ; pas comme vous du moins.

Elle vida son verre et le tendit à Edmoud pour qu'il le remplisse de nouveau.

— Quoi de neuf?

— Pas grand chose, répondit-il. — Il pencha la bouteille. — J'ai un cadeau pour toi.

— C'est gentil ! Qu'est-ce que c'est, cette fois-ci?

— Cinq cents livres.

Alma soupira :

— Ah, pour l'amour du ciel !... Vous racontez des contes de fées depuis le matin jusqu'au soir. C'est un don ! Mais vous ne revenez jamais sur terre?

Edmund tira de sa poche la grosse liasse de billets et la lui tendit.

— Voilà. Tout ce que je te demande, c'est que tu partes d'ici, et que tu ailles habiter... « près du Roi et d'la Reine. » Il y a assez là-dedans pour t'acheter quelques meubles, et te payer un an de loyer. Avec ce qui restera, tu pourras vivre jusqu'à ce que le ciel t'envoie une occupation respectable et pas déplaisante. Tu pourras aussi faire soigner tes dents. C'est vraiment très important pour ta santé. Allons, prends, c'est à toi.

Alma avait reculé devant la main tendue et ses largesses.

— Je ne peux pas, bredouilla-t-elle. J'ai jamais vu... Ah, je me sens tout drôle. C'est pas vrai, dites?

— Mais si, dit Edmund patiemment. Viens, prends l'argent, il est à toi.

— Pourquoi me le donnez-vous, demanda-t-elle sans le regarder.

— Je te l'ai déjà dit, ma pauvre chérie. Pour que tu t'en ailles, et que tu sois délivrée de tes clients.

Elle s'assit sur son divan, parmi les poupées.

— Mais vous ne faites pas ça pour rien? Vous voulez sûrement quelque chose?

Elle le regarda en face. Et il vit dans les yeux de la petite

prostituée tant de méfiance et de tristesse que pour la première fois il se sentit heureux de lui avoir procuré l'argent.

— Mon petit, dit-il, je ne veux rien. Il ne faut pas t'imaginer que tous ceux qui donnent veulent quelque chose en échange.

— Je ne peux pas y croire, voilà tout, dit Alma, désarmée. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille? Vous... Vous devez être fou, éclata-t-elle.

— Oui, mais prends ton cadeau.

Il s'approcha d'elle et laissa tomber les billets sur ses genoux.

— Vous voulez que je parte d'ici et que je vive respectablement? demanda-t-elle.

— C'est cela, répondit-il.

— Pour sûr, j'en ai marre de cette vie, dit-elle ; mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est, pourquoi vous faites tout ça pour moi. Cinq cents billets d'un seul coup ! Bon Dieu !

— Je suis ton ami. Je te l'ai toujours dit. Les amis s'entr'aident.

— Pas autant que ça. Ça me fait peur, je ne sais pas comment expliquer... Je vais me mettre à pleurer, si vous continuez... Alors tout ce que vous me racontiez sur Jésus et Marie-Madeleine, vous y croyiez vraiment...

— Ne parles pas de Jésus, dit-il, mal à l'aise.

Jésus trahi le faisait penser à Mrs. Christopher trahie. Jésus-Christ, Mrs. Christopher, deux théorèmes différents, pour en arriver au même point... En ce moment même, on l'arrêtait peut-être... On l'emmenait dans la grosse voiture de la police. On commençait à préparer sa pendaison... Oui ! et c'est lui qui avait tout fait ! Il se sentit malade de dégoût...

Alma disait :

— Mais je veux parler de lui justement. C'est digne de Lui, ce que vous avez fait !

Il ne put supporter l'ironie de ces paroles.

— Eh bien, je m'en vais, dit-il, en se dirigeant vers la porte. Mais elle le rappela :

— Ne me laissez pas, supplia-t-elle.

Il revint lentement et resta debout devant elle.

— Vous ne comprenez pas. Essayez de vous mettre à ma place? La bonté, j'y suis pas habituée ; ça me fait peur. Je suis toute remuée. Vous voulez que je vous dise, eh bien, j'ai jamais été si près de me suicider. Si une bonté comme la vôtre existe, alors c'est que j'ai eu tort, affreusement tort,

de vivre comme j'ai vécu. Avant, je croyais toujours avoir raison. Je me disais que ce que je faisais n'avait pas d'importance, puisque les autres étaient tous aussi mauvais que moi dans leur genre... Mais maintenant... Ah, ne partez pas, je vous en prie... Ne me laissez pas toute seule tout de suite. Laissez-moi parler un peu de ça, et ça me soulagera...

Il regarda ses yeux, larges et lumineux, comme s'ils venaient de contempler de lointains et merveilleux espaces pleins d'étoiles... Elle n'a pas le droit d'avoir des yeux pareils, protesta Edmund, en lui-même.

— Là, asseyez-vous, dit-elle. Et quand il fut près d'elle elle avoua toute tremblante d'émotion :

— J'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous, je le jure ! Bien sûr, il arrivait souvent que mes clients me fassent des sermons, et me disent de mener une vie meilleure. Mais je vous l'ai déjà dit, ça me faisait bien rire ; il y en a à qui ça donne de si beaux sentiments, de coucher avec une prostituée ! Ça doit être le remords qui les prend tout de suite après, je suppose. Il faut bien qu'ils se réhabilitent à leurs propres yeux, après avoir été avec une fille comme moi ! Alors en me payant, ils disent : « Change de vie, poulette, ou tu iras en enfer, c'est sûr ! » Quelquefois ils se préoccupent tant de ma petite âme qu'ils en oublient de me payer. Elle se mit à rire. Mais vous, c'est différent ! Vous n'êtes pas comme les autres. Je ne peux pas vous dire comme c'est beau ! Vous ne m'avez jamais rien demandé. Vous n'avez fait que m'aider tout le temps, avec ma jambe malade, et tout... et maintenant, vous me donnez cet argent pour que je devienne respectable ! On dirait... on dirait... que vous m'aimez, fit-elle, en le regardant fixement, avec des yeux brillants et émerveillés.

— L'amour ! s'exclama Edmund. Je me demande si nous avons la moindre idée de ce que c'est... On donne le nom d'amour à tout aujourd'hui. Mais sait-on ce que signifie le véritable amour?

— Vous, vous le savez, déclara Alma.

Soudain elle se pencha, et posa un baiser sur la main d'Edmund ; un baiser bref et timide, car elle n'avait pas l'habitude de rendre un tel hommage.

Sur le pauvre Edmund éperdu et à moitié soûl, ce geste timide et chaste agit comme de l'électricité. Il perdit complètement la tête. Tous ses sentiments refoulés débordèrent, et prirent possession de lui. Ses défenses prudentes furent balayées. Il saisit dans ses bras le petit corps d'Alma et l'étrei-

gnit. « Chère petite enfant, chère petite enfant, » s'écria-t-il hors de lui, et il se mit à embrasser Alma comme seuls ses clients le faisaient...

Après le premier choc de chagrin et d'indignation, elle le laissa faire. Elle comprit qu'elle aurait mauvaise grâce à refuser... C'était après tout quelque chose de terriblement naturel, dans sa vie... Elle était là pour « ça »! Et elle avait été bien payée! Cinq cents livres, pas un penny de moins... Elle le laissa aller jusqu'au bout de son désir et l'assouvir. « Après », il voulut s'excuser, bouleversé de honte et de douleur. Mais elle dit :

— Non, ça ne fait rien, ça ne fait rien... Je comprends ; je sais bien que vous n'en aviez pas l'intention ; vous alliez partir et c'est moi qui vous ai rappelé ; ça ne fait rien, je sais que vous aviez un peu trop bu ; mais oui, je sais, je sais ; ne vous en faites donc pas pour ça... Un temps. Puis elle ajouta — et jamais de sa vie elle n'avait parlé si tristement : Je vous ai donné un petit baiser sur la main, et je suppose que vous avez cru... Ah, oui, oui... Taisez-vous... Seuls les gens très intelligents peuvent comprendre que quelquefois un baiser n'a pas besoin d'être rendu. Mais oui, tout va bien... Mais oui, je mènerai une vie respectable à partir de maintenant. Vous aurez été mon dernier client.

Il répéta : « Ton dernier client !

Ses yeux s'arrêtèrent sur le joyeux paneau du mur, décoré avec les personnages des nursery-rhymes. Pour une raison ou pour une autre, cette vue acheva de le convaincre qu'il était à peine humain...

Il dit au revoir à Alma, misérablement, et descendit l'escalier sombre comme un aveugle. En descendant il réalisa pour la première fois qu'elle ne l'avait jamais appelé par son nom. Jamais elle n'avait dit « Mr. Macvey » ou « Edmund ». Et pourquoi? Parce qu'elle n'était pas habituée à considérer les hommes comme des personnes ou même comme des noms. C'était bien la dernière chose que les hommes avaient envie de lui donner, leur nom ! Alors elle les considérait comme de la chair anonyme, et lui aussi...

Il n'était pas encore capable de réaliser pleinement la véritable cause du désastre de la journée. Et il se réfugia dans l'idée précaire et folle que tout aurait été différent si, dans son esprit, elle l'avait appelé « Edmund Macvey ».

Il émergea dans la sinistre cour silencieuse. Sous l'unique lampe il y avait un chien solitaire et secoué par la fièvre. Ed-

mund sortit de la cour en titubant ; et il lui sembla que le pauvre chien malade le suivait d'un regard cynique et réprobateur...

Après son départ, Alma, étendue sur son lit, fixa le plafond. Son esprit était comme un tatouage de sentiments divers : chagrin, ahurissement, indignation, vains désirs...

« Imbécile, imbécile ! Voilà ce qu'il voulait depuis le début. Seulement il ne voulait pas l'avouer... Il y en a qui mettent un temps fou à dire ce qu'ils ont dans la tête, (ou ailleurs, plutôt !)... et ils appellent ça leur âme ! Il n'y en a pas un seul qui soit différent ou meilleur que les autres. Ils veulent tous la même chose... Et lui, il était pareil à ceux qui m'arrêtaient dans la rue à une demie-couronne la demie-heure... Mais « ça », ça n'aurait pas été assez bon pour lui ! Oh, non ! pensez-vous ! Il lui fallait des fleurs, comme dans un conte de fées... Lui et ses contes de fées ! Tous ses discours sur l'amour et la vie respectable, c'était pour en arriver là ! et il a fallu qu'il paye un tel prix que ça dépasse le payement pour devenir un don... et tout ça sous prétexte de mon salut !... Les hommes, pouah ! Pour ce qu'il voulait, il n'avait pas besoin de me donner cinq cents livres... Je l'aurais servi pour rien si j'avais su... Lui et ses conseils de chercher Dieu la nuit sous les portes cochères... Tout à mettre dans le même panier, ses trucs religieux, ses discours, son éducation, sa drôle de petite frange... Ceux qui ont de l'éducation sont pires que les autres... A ce que je vois, l'éducation ça les rend capables de tout sauf de regarder les choses en face. Eh ! bien, je suis... contente qu'il soit comme le reste après tout. Pendant une minute ce soir, il avait presque réussi à me sauver mon âme ! Il en causait à longueur de journée ! Un moment il m'a fait croire qu'il y avait au monde un homme propre. Mais je suis... je suis contente que ça ne soit pas vrai ! Oui, contente ! Sinon, je l'aurais aimé. Et l'amour, eh bien, ç'aurait été trop, rudement trop...

» Allons, c'est bien une preuve qu'il ne faut compter qu'avec soi-même. Tu ne trouveras nulle part quelqu'un à admirer ma pauvre fille ; parce que les autres ne valent pas plus cher que toi... il n'y en a pas un seul ! »

Elle se mit à pleurer tout d'un coup. Depuis des années elle vivait au bord des larmes, et maintenant elle s'abandonna. Mais on aurait dit que la bonne formule était perdue, et ces pénibles larmes n'apaisèrent pas la tristesse et le trouble de son cœur déçu.

Les jours s'étiraient péniblement pour Edmund. Le souvenir de sa bassesse le poursuivait. Ses trahisons envers Mrs. Christopher et Alma lui étaient si pénibles qu'il se jugeait l'être le plus absurde et le plus dépravé qui existât.

« Je dois être un médiocre, songeait-il, pour me tourmenter de cette façon. Une nature vraiment puissante et libre oublierait les fautes commises, et ne s'épuiserait pas à les expier si durement. Mais moi je n'arrive pas à me débarrasser de mes remords... »

Parmi tant de sujets de tristesse, il ne savait pas très bien lequel devait l'occuper davantage ; et il laissait son malheur le submerger d'un seul coup, l'anesthésier ; de sorte que seul quelques sursauts de honte, quelques frissons de désespoir, se faisaient parfois sentir. Oh !... d'avoir à revenir sur le passé... d'avoir à jeter dans les flammes dévorantes de la honte, de la trahison, de la frustration, un cœur supplicié.

Une seule chose pouvait le consoler : il avait touché le fond. Dans sa plénitude, l'horreur atteignait l'extase. Impossible de tomber plus bas, de souffrir davantage. De ses obsessions, de ses rêves, de ses indéfinissables espoirs, rien ne subsistait. Il n'avait servi ni Dieu ni les hommes. Il avait tout perdu ! Il s'était perdu lui-même.

Oui, mais il ne devait pas aller graduellement jusqu'à la limite de ses forces. Il ne pouvait pas se laisser mourir dans l'enfer de ses pensées.

La première chose à faire était d'aller voir Alma, d'oser aller la voir, et d'implorer son pardon. Il fallait l'aider à trouver l'appartement et à quitter Soho. Au bout de plusieurs jours il alla chez elle. Pour une fois la porte n'était pas entr'ouverte. Il frappa avec le marteau de fer rouillé. La Mère Cremorne ouvrit. Elle mangeait, comme d'habitude. Cette fois-ci, c'était un sandwich à l'ail et au fromage.

— Encore vous, dit-elle avec un sourire moqueur, en exhalant une odeur d'ail.

— Je viens voir Miss Wosp, dit-il sèchement.

— Ah, oui. C'est un peu tard.

— Tard, pourquoi? demanda-t-il.

— La dame ne vous tient pas au courant de ses allées et

venues, à ce que je vois ! Vous qui êtes si gentil ! Le seul client régulier qu'elle ait jamais eu ! Eh bien, elle est partie.

La vieille sorcière semblait ravie de la déception d'Edmund.

— A-t-elle laissé sa nouvelle adresse, demanda-t-il?

— Les gens qui habitent ici, répondit-elle, ne laissent pas d'adresse quand ils fichent le camp. C'est plus facile pour dire la vérité quand la police vient les chercher.

— Vous aussi vous devriez partir sans laisser d'adresse, remarqua Edmund en s'éloignant dans la rue, vers les platanes de Soho Square.

La Mère Cremorne lui lança une obscénité, et resta sur le seuil de sa porte à hurler jusqu'à ce qu'il fut trop loin pour entendre. Il s'engagea dans le square.

A travers les feuilles des platanes, les rayons de soleil descendaient en arabesques de diamants, et faisaient des taches lumineuses sur un pitoyable petit cheval qui traversait le square en tirant une charrette pleine à craquer de fleurs, de plantes et de pots de laurier, en vente aux prix spéciaux du dimanche matin.

Au coin, sous la tour de l'église Saint-Patrick, se tenait Mrs. Palmer-Pinto, le visage plein d'amertume et d'indignation. De temps en temps elle appelait à voix forte : « Rebecca ! Rebecca ! » Edmund ne chercha pas à voir si Rebecca était du règne animal, végétal ou minéral. Il savait que Rebecca existait seulement dans l'esprit dérangé de Mrs. Palmer-Pinto.

Elle habitait seule au rez-de-chaussée de la maison d'Edmund. D'après les médecins, elle était folle, mais tout à fait inoffensive. Elle vivait modestement de ses rentes, et passait presque tout son temps au coin des rues, à lancer des prénoms d'un ton autoritaire. Elle n'était pas laide. Des cheveux courts et soignés, et un visage agréable quand son esprit n'était pas occupé à des réflexions trop ardues. Ses yeux n'étaient pas vagues, mais animés d'une furieuse volonté, comme si elle avait envie de pulvériser l'univers. A son expression concentrée, on voyait tout de suite qu'elle n'était pas normale. Elle avait un accent distingué, et s'habillait comme une institutrice en retraite. Parfois, au coin des rues, à la tombée de la nuit, des types morbides l'emmenaient avec eux pour se vanter ensuite d'avoir « été avec une folle ». Edmund passa devant elle. Elle le regarda d'un air de colère, et lui lança : « Rebecca ! Rebecca ! », tandis qu'il s'éloignait.

Il entra dans un bar à Oxford Street pour réfléchir sur le

départ d'Alma. Quelques verres d'un grog bon marché l'aidèrent dans ses méditations.

« J'aurais bien voulu qu'elle me donnât son adresse, songeait-il tristement. Mais pourquoi me l'aurait-elle donnée? J'ai détruit moi-même toute la reconnaissance qu'elle aurait pu éprouver, et qui l'aurait peut-être poussée à chercher une vie meilleure. Elle m'a appelé « son dernier client ». Ah, mon Dieu ! Je ne saurai jamais ce qui s'est passé au juste ce soir-là... Je m'en allais, je la quittais. J'étais presque à la porte, et elle m'a rappelé. Elle m'a fait asseoir près d'elle, pour parler de ma bonté. Ma bonté ! Elle a parlé d'amour. Elle m'a embrassé. J'avais bu... C'en était trop pour le pauvre Edmund. Et pourtant... Et pourtant ça n'aurait pas du se passer ainsi. Le malheur c'est que je m'occupais tellement du salut d'Alma que j'oubliais de penser à mon âme. C'est une erreur qui fait bien des ravages. Quand on néglige son Moi divin, on devient égoïste et inhumain. On s'égare. Ça va, ça va ! Préchi prèchâ ! Ne fais pas la bête ! »

— Un gin rose, demanda-t-il au garçon qui passait prendre les commandes, et un journal s'il vous plaît.

Quand on le lui apporta, il le parcourut rapidement comme il le faisait maintenant tous les jours, pour savoir si Mrs. Christopher avait été arrêtée.

« Elle a dû filer, sinon ils l'auraient déjà prise, pensa-t-il. » (Il essayait d'adoucir l'incroyable chagrin que lui causait sa trahison.) Puis il pensa de nouveau à Alma : « Je n'aurai probablement jamais de ses nouvelles, se dit-il avec une profonde affliction. Elle m'a beaucoup appris. Et dire que c'était moi qui voulais l'instruire... Je lui parlais toujours de l'amour et de Dieu. Elle ne connaissait rien du Christ. On ne peut pas dire qu'elle ait péché contre Lui. Mais moi, j'avais toujours son nom à la bouche. Et en trahissant ma conscience, j'ai trahi le Christ. Dieu et l'amour, je ne les ai connus qu'en paroles.

» Il faut proclamer la vérité, mais il faut surtout la vivre. Or j'ai parlé, je n'ai pas agi. J'ai fait le puritain sans être pur. J'étais aveugle et je croyais voir. Je pensais avoir la foi et je n'étais qu'un esthète... »

Mais, contrairement à ses prévisions, Edmund reçut des nouvelles d'Alma.

Un mois plus tard, un samedi, une lettre arriva pour lui par le courrier de l'après-midi. En reconnaissant l'affreuse écriture d'Alma, il s'arrêta de boire son thé et de manger ses muffins,

et déchira l'enveloppe fiévreusement. « Elle a trouvé son appartement « près du roi et d'la reine ». Elle veut que j'y passe. Elle m'a pardonné. Elle veut que je l'aide à le meubler, ou que j'approuve les achats qu'elle a déjà faits, pensa-t-il. »

Avec ces agréables convictions, il se mit à lire la lettre d'Alma. Il put à peine en croire ses yeux :

Elle pensait qu'il serait heureux de savoir qu'elle s'était enfin « retirée », comme il le désirait. Elle aussi d'ailleurs. Et comment ! Elle en avait marre d'être à la disposition des hommes. Maintenant c'était fini, grâce à lui. Avec tout l'argent qu'il lui avait donné, elle s'était installée dans une petite maison près des docks, et elle avait engagé six « demoiselles » pour les matelots. Le loyer était un peu élevé, mais les « demoiselles » gagneraient suffisamment. Elle leur donnerait un bon pourcentage sur les recettes, parce qu'en donnant un bon pourcentage aux gens on en tire le maximum. Elle ne savait pas comment elle se débrouillerait en « Mme Alma », mais elle avait l'impression que ça irait : elle avait la langue bien pendue, de la personnalité, et on ne la lui faisait pas. Beaucoup de ses clients lui avaient dit qu'elle avait de la personnalité et qu'on ne la lui faisait pas. Elle s'était acheté une magnifique robe de satin noir. Toutes les « Madames » ont une robe noire. C'est bien connu. Et en satin si possible. Alma avait sa robe. La transformation de toutes les pièces en chambres à coucher avait coûté cher. Mais si Edmund pouvait voir l'installation, il en serait sûrement ravi. Elle avait fait faire les chambres tout en rose, parce que le rose est reposant et que ça plaît aux messieurs. Elle espérait qu'il serait satisfait de la façon dont elle avait dépensé l'argent. D'ailleurs il lui devait bien un cadeau, moins beau peut-être, mais enfin elle méritait une récompense pour tout le temps qu'elle avait perdu à écouter ses sornettes sur le Bon Dieu. Sauf son respect, le Bon Dieu était un luxe réservé aux gens comme Edmund. Elle n'y comprenait rien, et n'avait nul désir de Dieu, vu que ceux qui l'aiment ne le font pas marrant. Quelquefois elle avait pitié de Lui parce qu'il avait de si drôles d'amis. Pour conclure elle adjurait Edmund de « garder le sourire », et elle lui envoyait ses respects : Alma Wosp.

En post-scriptum elle ajoutait « qu'elle ne se ferait pas arracher les dents parce que ça coûtait trop cher ».

« Gardons le sourire, répéta Edmund, ahuri par ces mots d'adieu. Gardons le sourire à en crever ! »

Il retourna l'enveloppe, le cachet était d'un port du Pays de Galle. Il s'assit et réfléchit.

Un bordel, eh ! avec tout en rose dans les chambres parce que « le rose est reposant et que ça plaît aux messieurs... » Cela, c'était nouveau. Voilà qui complétait son éducation. « Ça plaisait aux messieurs... » Enfin, elle était gentille de le lui apprendre. C'était une marque de considération. Il se mit à rire, sans pouvoir s'arrêter. Plus il réalisait la situation, plus elle lui semblait drôle. La meilleure plaisanterie qu'il eût jamais entendue. « On est payé pour son travail », comme disait Alma. Il éprouva le besoin de sortir tout de suite et de parler à quelqu'un. Il se précipita hors de sa chambre. En bas, dans l'entrée, Mrs. Palmer-Pinto, la folle, était sur le seuil de son appartement avec des souliers à talons hauts et un tailleur vert olive. Edmund allait ouvrir la porte de la rue quand elle appela frénétiquement : « Humphrey ! Humphrey ! Humphrey ! »

Edmund s'arrêta, et se retourna pour regarder l'étrange femme douloureuse. A travers le vasistas XVIIIe, le soleil du soir tombait, splendide, sur son visage austère de folle, sur la dentelle blanche de son cou, et les pierres vertes de ses boucles d'oreilles. « Humphrey ! Humphrey ! Humphrey ! » appela-t-elle encore une fois, mais plus bas, et sur ton d'incertitude mélancolique... « Je suis là, » dit Edmund en s'approchant. Il la prit par la main et la reconduisit chez elle. « Je suis là, » répéta-t-il en la dévisageant. « Quelqu'un a fini par vous répondre, et vous allez avoir le plaisir d'entendre une histoire des plus comiques. A vous seule je peux dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité... Vous n'avez rien connu de si fou, vous qui êtes folle. Vous êtes le public rêvé. Les gens sains d'esprit se moquent. Qui m'écouterait avec autant de sympathie et de tendresse que vous? Allons, asseyez-vous dans votre fauteuil en tapisserie. Le traître va se confesser à la démente, et tous les deux nous allons rire... nous allons rire aux larmes. »

ELISABETH MYERS.

(Traduit par Jacqueline Sellers.)

(A suivre.)

CHRONIQUES

LECTURES

ANTHOLOGIES DE LA POÉSIE FRANÇAISE

La table des matières d'une anthologie attire les reproches comme le paratonnerre la foudre : en pure perte. Pourquoi un tel et pourquoi pas tel autre? Ce nom admis, pourquoi préférer cet extrait et en écarter un meilleur, ou un plus caractéristique? L'auteur, qu'une seule critique de cet ordre ébranlerait peut-être, reste de glace après en avoir subi vingt, ou cent, qui se contredisent toutes. Aussi, je préfère le louer de ne pas devancer mon propre choix, ce qui flatterait ma vanité et ne m'intéresserait pas, et de me déconcerter par des textes ignorés ou méprisés, ainsi que par la révélation de ses véritables préférences. Ce qui ne saurait manquer, car à l'ambiguïté fondamentale du langage vient se substituer l'évidence du tri. Ceux qui souscriront sans réserves à ce jugement de Gide sur Péguy, par exemple : « L'incantation est l'effet de la répétition » se demanderont s'il en découle qu'il « fallait citer tout ou rien », c'est-à-dire rien. Tant mieux donc si chaque lecteur d'une anthologie se trouve en désaccord avec elle sur quelque point. Les réactions que l'art déclenche ne peuvent être unanimes puisqu'elles sont déterminées par des facteurs inconscients, à la fois individuels et incommunicables : positives ou négatives, il faut qu'elles se soient déjà manifestées dans un cercle étendu avant qu'un inoffensif monomane, baptisé critique, s'efforce de les justifier après coup en leur inventant des causes rationnelles.

Plutôt que de brocarder la récente *Anthologie de la poésie fran-*

çaise d'André Gide (1), comparons-la à quelques-unes de celles qui l'ont immédiatement précédée : l'*Introduction à la poésie française* de Thierry Maulnier (2), l'*Anthologie de la poésie française* de Marcel Arland (3), celle de Ramuz complétée par *Poètes d'aujourd'hui* de Jean Paulhan (4), *Le Meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait pour soi* (1818-1918) de Paul Éluard (5).

Sur ce qu'est la poésie, et spécialement la poésie française, les auteurs ont dans leurs préfaces — dont certaines font date dans la critique — jeté des clartés précises et d'ailleurs contradictoires. Je m'en voudrais d'y mêler une opinion personnelle qui serait bien moins autorisée. Au reste, je pose en principe qu'il est impossible d'émettre sur ce sujet un jugement quel qu'il soit — émanât-il du cerveau le plus obtus ou le moins informé, ou fût-il le produit du hasard, selon la recette dadaïste des mots tirés d'un chapeau — dont on ne puisse démontrer le bien-fondé, preuves et exemples à l'appui. Que Gide pense (comme Housman) que la poésie française n'existe pas (par rapport à l'anglaise, à l'allemande, à l'italienne) ou qu'Arland juge qu'aucune autre nation « n'offre pareille continuité, plus haute et plus pure lignée », que Paulhan soit convaincu de l'excellence indirecte des règles et des genres ou qu'Éluard considère comme poèmes les mémoires de Chateaubriand, les monologues de Charles Cros, les boutades de Max Jacob, aucun ne manque de bonnes raisons à faire valoir, pas plus que n'en manqueront ceux qui défendront une opinion intermédiaire. La poésie française est assez vieille, assez riche et assez vivante pour justifier toutes les exégèses, à l'image du monde qui satisfait les interprétations idéalistes comme les matérialistes, les marxistes comme les existentialistes. En dépit de la contrariété de leurs thèses, nos docteurs s'entendent à merveille sur leur sujet. Les cinq ouvrages se ressemblent bien plus qu'ils ne diffèrent. Les mêmes noms et les mêmes vers s'y retrouvent et le poète français le plus lu — à savoir Paul Géraldy — ne figure dans aucun d'eux. Il en est de la poésie

(1) Éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
(2) Éd. Gallimard.
(3) Éd. Stock.
(4) Éd. de Clairefontaine. Dominique Aury a collaboré au choix des textes comme à ceux de Maulnier.
(5) Éd. du Sagittaire.

comme de l'électricité : on est d'accord sur l'usage, quitte à ne pas s'entendre sur la définition.

L'anthologie poétique est l'anthologie par excellence. On n'a pas manqué d'en faire d'autres, de l'humour noir au journal intime, et il n'est pas d'écrivain important dont n'existe un recueil de « morceaux choisis ». Tout en nous dispensant de lectures que nous n'avons pas le temps ou pas la possibilité d'entreprendre, l'anthologie poétique a une utilité supplémentaire que Gide précise avec sa clarté habituelle : « Ne citer que des vers que l'on prît plaisir à relire et que l'on souhaitât savoir par cœur. » Comme la musique, la poésie n'est vraiment appréciée qu'à la répétition. A l'inverse du roman et du théâtre, sa valeur de choc est inférieure à sa valeur d'envoûtement. Paulhan remarque que l'homme de la rue veut retenir les vers : « Et le plus beau vers du monde, s'il n'a pas envie de le réciter, n'est que peine perdue. » Le réflexe de l'adolescent qui lit pour la première fois *Le Rouge et le noir* ou qui découvre *L'École des femmes* chez Jouvet, c'est de lire *La Chartreuse de Parme* ou d'aller entendre *Les Fourberies de Scapin* chez Barrault ; le même, ouvrant *Les Fleurs du mal* sur *Bénédiction*, ne tourne pas la page avant d'avoir relu le poème à haute voix. La majorité des acquéreurs d'un des cinq recueils songe moins à lire qu'à relire et, si leur mémoire est encore bonne, moins à relire qu'à prendre un avis compétent sur ce qui mérite d'être appris par cœur et qu'ils ignorent encore.

Julien Benda a tiré de là argument pour dénoncer la décadence de la poésie contemporaine : personne, prétend-il, ne se donne la peine de la retenir. La critique est moins fondée qu'il ne paraît à première vue. D'abord, ce que nous savons par cœur, c'est avant tout ce que nous avons été obligés d'apprendre par cœur. « Classique, » indique Littré comme premier sens, « ce qui est à l'usage des classes. » Les romantiques et les symbolistes sont depuis longtemps classiques en ce sens et, à ce titre, nous apprenons au lycée *La Tristesse d'Olympio* et *La Chanson d'automne* comme *La Ballade des pendus* et *La Consolation à M. du Périer*. Dix ans après le jour où *Les Lilas et les roses* et *Liberté* figureront dans les manuels scolaires (ce qui ne saurait tarder), il n'y aura pas de « byzantinisme » qui tienne, les adultes se remémoreront ces poèmes comme leurs autres souvenirs enfantins. Ensuite, cette

première sélection qui nous est imposée influe sur celle que, par la suite, nous opérerons de propos délibéré. De même que la clientèle des concerts n'admet, à côté des symphonies qu'elle a entendues vingt fois, que les seules nouveautés qui supportent ce voisinage, ceux dont le programme de lycée s'arrête à Baudelaire [comme le fait l'anthologie de Georges Duhamel (1)] accepteront le Rimbaud du *Bateau ivre* sans aller jusqu'aux *Illuminations.*

Cette répugnance est si naturelle que toutes les anthologies la respectent. A l'inverse de la préférence que nous accordons à l'actualité dans les autres domaines littéraires (qui lit autant de romans, voit autant de pièces du siècle passé que de celui-ci)? Maulnier ne retient aucun poète né après 1900, Arland et Gide un seul (ce n'est pas le même) et Paulhan lui-même compte une quarantaine de contemporains nés avant 1900 contre une quinzaine nés après. Et pourtant les poètes sont précoces! Signe tout aussi caractéristique : aucun éditeur ne publie de recueil des meilleurs vers parus l'année précédente. Les tentatives faites autrefois en ce sens péchaient fatalement par excès d'audace ou de timidité et la sélection n'était jamais ratifiée par la suite, fût-ce par son auteur même. (Cette remarque ne s'applique pas à *La Patrie se fait tous les jours* (2) où Jean Paulhan et Dominique Aury ont réuni poèmes et proses de la résistance : le volume n'était pas encore imprimé que ces textes avaient également pris un aspect historique et appartenaient déjà à une époque révolue.) Comme certains vins, la poésie a besoin de se décanter en bouteilles tandis que, comme d'autres crus, la prose s'apprécie fort bien au tonneau. Il est vain de chercher à anticiper sur un jugement que la postérité se réserve de rendre.

Scolaires ou non, jusqu'à présent les anthologies constataient quels étaient les poètes appréciés dans les milieux intellectuels, quels étaient leurs poèmes les plus connus et elles entérinaient un goût répandu sans trop s'inquiéter s'il était fondé : leurs auteurs appartenaient la plupart du temps au corps professoral, plus habitué à enseigner des opinions reçues qu'à se poser des questions sur leur légitimité. Non contents de rompre avec cette

(1) Éd. Flammarion.
(2) Éd. de Minuit.

tradition, nos contemporains en prennent le contre-pied. D'abord pour les poèmes. « Il n'y avait aucun intérêt, » écrit Thierry Maulnier, « à insérer une fois de plus des textes très beaux, mais cent fois cités et présents dans toutes les mémoires. » Arland, parti du même principe, s'excuse d'y avoir manqué à trois reprises, pour des textes « décidément irremplaçables » : *Quand vous serez bien vieille*, *Les Iambes* de Chénier et *Le Lac*. Ensuite pour les poètes, et d'une manière encore plus sensible. Le titre qu'a pris Paul Éluard est significatif par lui-même et l'autorise à ne citer ni Lamartine, ni Musset. Maulnier affirme sa volonté polémique en consacrant onze pages en tout et pour tout aux quatre grands romantiques alors que Scève seul en occupe dix-sept et Garnier dix-neuf : « Poètes insuffisamment connus et rarement édités, *donc* représentés ici par des extraits aussi larges et aussi divers que possibles. » Arland prévient que « si Louise Labbé et Saint-Amant occupent une place égale à celle de Racine ou Villon, ce n'est point qu'il leur assigne le même rang, mais il avait à remonter un long courant d'oubli ou de dédain ». Gide aussi a entendu « protester contre d'injustes silences » en citant copieusement Louise Ackermann et Emmanuel Signoret, de même qu'il a protesté contre des éloges jugés excessifs en éliminant, avec le motif, Péguy et Anna de Noailles. Paulhan procède d'une manière plus insidieuse en introduisant deux rubriques qui ne figurent nulle part ailleurs : les traducteurs et les poètes du dimanche, enfants non exclus.

Bref, les refus de nos anthologistes ne signifient pas tant qu'ils n'aiment pas tel auteur ou tel vers mais plutôt qu'ils les trouvent trop admirés. De même, en faisant à un autre la part belle, ils le jugent moins excellent que méconnu. Une parfaite objectivité serait également due à un lecteur aussi ignorant qu'un enfant ou un étranger comme à un connaisseur averti, mais ils s'adressent au Français moyen qui a déjà lu, quand ce ne serait que sur les bancs de l'école, pas mal d'anthologies et qui en a gardé, estiment-ils, des préjugés. Pour redresser son goût, ils s'efforcent de le courber en sens contraire.

L'intérêt, voire la nécessité de l'entreprise ne sont pas niables. Quand elle aura été menée à bien, le moment sera venu d'établir une anthologie qui donnera une image mieux équilibrée de la poésie française et qui, sans omettre Jacques Pelletier du Mans

et son épître, strictement inconnue, *A ceux qui blâment les mathématiques*, ne se sentira pas obligée de lui accorder plus d'importance qu'à François Maynard et de supprimer *La Belle vieille* sous prétexte qu'elle est trop célèbre.

Plus controversée demeure en principe l'importance relative à accorder aux poètes majeurs et aux poètes mineurs. Paulhan et Éluard ont tendance à favoriser ceux-ci ; Arland aussi, pour autant qu'ils soient antérieurs au XIXe siècle. En revanche, Maulnier entend « définir par les textes mêmes la ligne de hauteurs dominantes » et Gide affiche le même programme, en invoquant une comparaison de Hofmannsthal : le musée qui gagne en valeur par la simple élimination des toiles de second ordre. L'image paraît peu convaincante. Sur le même mur, une peinture médiocre peut nuire à sa voisine, car le visiteur les embrasse d'un seul coup d'œil ; un lecteur tourne sans la finir la page qui l'indiffère ou — surtout dans une anthologie — va chercher sa pâture du moment, sans s'inquiéter de ce qui précède ou de ce qui suit. D'ailleurs, Gide après avoir proclamé dans sa préface qu' « il s'est retenu de citer d'habiles et charmants versificateurs, dont pourtant l'importance historique est certaine, tels Marot et Régnier », les fait figurer tous deux dans le corps du volume : le droit le plus sacré de l'esprit humain est celui de se contredire.

Nul ne songe à réhabiliter le sonnet d'Arvers, mais enfin il n'est pas donné à tout le monde d'être Ronsard ou Hugo, ni Villon ou Mallarmé. Pour ma part, je regretterais que Maulnier eût rejeté *Hedera* de Latouche, Arland *La Villanesque* de Jacques Grévin, Paulhan *Réveil* de Chennevière, Éluard *Un pauvre honteux* de Xavier Forneret, Gide *Des esprits des morts* d'Amadis Jamyn : ce sont de fort beaux poèmes, bien que leurs auteurs ne soient à coup sûr pas de grands poètes, et je n'aurais pas eu d'autre occasion de les lire.

Somme toute, une anthologie joue un double rôle. Puisqu'elle ne peut recueillir la totalité de ce qui demeure valable chez les plus grands (combien faudrait-il de volumes?) elle doit se contenter pour eux d'extraits représentatifs autant que beaux : à cet égard, bien des chefs-d'œuvre sont interchangeables et il importe assez peu par quelles fables La Fontaine soit représenté. D'autre part, elle est aussi la dernière chance des poètes

qui ne sont ni lus, ni réédités et qui ne méritent pourtant pas de sombrer dans l'oubli puisque, par exception, ils ont témoigné d'une inspiration aussi heureuse, d'une facture aussi parfaite que celles de leurs rivaux. L'anthologie idéale doit nous épargner de lire les œuvres complètes des uns comme elle nous invite à faire plus ample connaissance avec les autres. Un signe discriminatif rendrait de grands services et susciterait de furieuses controverses.

Ce n'est pas le seul problème d'apparence insoluble qui se pose en la matière, comme nous le montre la comparaison des cinq ouvrages. En premier lieu, qu'est-ce qu'un poème? Maulnier, Arland et Gide sont très fermes sur la notion traditionnelle : il leur faut le nombre et la rime. Dans Rimbaud et Apollinaire, ils ne retiennent que les œuvres qui obéissent à ce double impératif. Paulhan défend le même principe dans sa préface et se garde de l'appliquer automatiquement. Éluard va aux antipodes. Il préfère prendre dans *Le Cornet à dés :* « Un incendie est une rose sur la queue ouverte d'un paon » plutôt que de citer *La Rue Ravignan :*

L'incendie est comme une rose
Ouverte sur la queue d'un paon gris.

Il fait la part presque aussi large aux *Petits poèmes en prose* qu'aux *Fleurs du mal* et il est le seul à englober Aloysius Bertrand et Lautréamont, dont l'absence est quand même gênante chez les autres.

Le tour de passe-passe qui consiste à citer chez Jean Giraudoux et chez André Breton ce qui possède la forme typographique du poème plutôt que leurs proses véritablement poétiques se trouve de plus évité. Le défaut du système apparaît quand il s'agit de rétablir une nouvelle frontière après avoir supprimé l'ancienne. Les surréalistes nous ont appris depuis longtemps à découvrir la poésie involontaire dans les endroits les plus insolites, depuis les romans policiers (« Le presbytère n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat ») jusqu'aux inscriptions du métro :

Le train ne peut partir que les portes fermées
Ne pas gêner leur fermeture.

dont la coupe classique (12 + 8) fera excuser les rimes féminines consécutives.

La distinction entre poésie lyrique, épique et dramatique est également épineuse. Éluard n'a aucune raison de se gêner pour donner une scène de *L'Échange* et une de *L'Ours et la lune*. Les autres sont embarrassés. Maulnier (qui écarte la « prose lyrique » de Claudel) donne des tirades de *Suréna* et de *Phèdre*. Gide s'y refuse par principe, de sorte que Racine se réduit aux *Cantiques spirituels* et Corneille à rien. Arland, qui adopte la même solution pour Racine, fait exception pour *Psyché* (comme il en fait une pour *La Chanson de Roland*). Pour Molière, il recourt à l'étrange échappatoire de se borner à un *Remerciement au Roy*.

Nous touchons là un autre problème. Les vers de Molière, pétris des plus hautes qualités dramatiques, comptent parmi les plus prosaïques qui soient. Ce qui ne les empêche pas (sans même parler d'adorables exceptions comme *Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche*) d'être passés en proverbes plus que tous autres. Paulhan, qui apprécie la valeur euphonique du proverbe et qui a recueilli les *Monostiches* (poèmes d'un seul vers) d'Emmanuel Lochac, serait-il seul qualifié pour extraire de Molière ce qui possède une résonance proprement poétique?

La langue et la nationalité sont une deuxième source de difficultés. Arland fait place aux poètes de langue d'oc, de Guillaume, duc d'Aquitaine, à Mistral : il n'est suivi par personne. En revanche, il est seul à exclure les étrangers. Mæterlinck, Ramuz, Vielé-Griffin ni Milosz ne sont pas plus admis chez Maulnier, mais ce n'est pas par principe, semble-t-il. Paulhan se singularise en retenant les traducteurs comme tels et Gide, en excluant les vivants.

Faut-il fournir des renseignements au lecteur? Maulnier et Éluard n'en donnent aucun, encore que la préface de Maulnier justifie à l'occasion ses préférences. Gide précise les dates de la naissance et de la mort de l'auteur ainsi que le titre du recueil auquel le poème est emprunté. Paulhan ajoute en appendice une notice bio-bibliographique, souvent due à l'intéressé. Arland motive en quelques lignes les raisons de son choix et de son admiration.

Puisque les poètes contemporains décédés sont les seuls qui

figurent dans les cinq anthologies, il est instructif de dresser le tableau comparatif du nombre de leurs poèmes cités :

	Maul-nier	Ar-land	Ramuz Paulhan	Éluard	Gide
Valéry	3	3	7 (P)	3	11
Charles Guérin	0	0	3 (R)	0	1
Péguy	2	1	5 (R)	0	0
Levet	0	0	2 (P)	1	3
Anna de Noailles	0	2	6 (R)	0	0
Max Jacob	0	3	11 (P)	13	8
L. P. Fargue	0	2	6 (P)	4	0
Ramuz	0	0	9 (P)	2	2
Apollinaire	7	5	7 (R)	16	15
Catherine Pozzi	4	0	4 (R)	0	3
	Poètes qui n'apparaissent que dans une seule anthologie				
			Artaud. Chennevière. R. G. Lecomte. Giraudoux. Pellerin. O. J. Périer. Jean Prévost.	Roussel.	Em. Signoret. Franc Nohain. J. M. Bernard. Radiguet.

Sur deux noms seulement, les cinq sont d'accord : Valéry et Apollinaire. N'en déduisons surtout pas que ces gloires sont indiscutées dès à présent. André Spire, lui-même poète de mérite (il figure dans l'anthologie d'Éluard) vient d'expliquer dans *Les Lettres françaises* que Valéry ne savait pas faire les vers et il a été chaudement soutenu par Aragon. Nos auteurs estiment que Valéry faisait les vers au moins aussi bien qu'André Spire, mais ils varient dans le choix de ses poèmes (un seul figure dans trois sur cinq des anthologies : *Palme*) et par l'importance qu'ils lui accordent par rapport à ses pairs. Sans nous hypnotiser sur une statistique qui devient ridiculement fausse dès qu'on la prend au pied de la lettre et contre laquelle les auteurs ont pris soin de nous mettre en garde, complétons le nombre de poèmes par le nombre de pages. Maulnier accorde à Valéry autant de place qu'à Racine, Arland qu'à Boileau ou à Mathurin Régnier, Paulhan

ne lui préfère que Saint-John Perse et Supervielle, Éluard cite plus abondamment René Ghil et Xavier Forneret, Gide lui donne la préférence sur Mallarmé. Le traitement d'Apollinaire présente des variations analogues.

N'en déduisons qu'une preuve de ce que j'avançais en commençant : quelles que soient les bonnes raisons qui viennent s'y ajouter par la suite, notre émotion (ou notre absence d'émotion) devant un poème ne leur doit rien et se réduit à un réflexe irrationnel. Qu'elles s'efforcent de suivre ou de corriger la courbe moyenne de ces sensibilités singulières, les anthologies ne peuvent qu'être une œuvre de parti-pris. Grâces en soient rendues à qui de droit, le comportement poétique de l'homme échappe encore à la rigueur scientifique.

DENIS MARION

POST-SCRIPTUM

Toutes ces anthologies dont a parlé Denis Marion sont écrites. Il en existe d'autres, visuelles ou sonores, dont il faut ici dire un mot. Le livre est depuis si longtemps entré dans nos mœurs qu'on ne saurait, sans rire, en envisager la disparition. Cependant les moyens techniques de reproduction de l'image et des sons se perfectionnent et se multiplient chaque jour davantage. Une découverte récente nous apprend qu'en faisant tourner un disque à trois tours à la seconde au lieu de soixante-dix-huit, et en réduisant la largeur des sillons, on peut faire tenir sur une seule face un livre parlé de trois cents pages dont l'audition dure plusieurs heures. L'inventeur de ce système travaille pour les aveugles, et l'on s'explique aisément l'orientation de ses recherches. Mais les avantages d'un livre qui se lit tout seul sont si grands, qu'un jour ou l'autre, ce qui appartient aux aveugles peut devenir la propriété de tous.

La littérature parlée a, du reste, un passé fort riche. Que faisaient les jongleurs et les troubadours, sinon attendre qu'on inventât le phonographe? Et les ménagères qui, désormais, laveront ou repriseront leur linge en écoutant un roman parlé, retrou-

veront l'attitude exacte des châtelaines qui filaient en souriant à leurs trouvères.

La publication, par une maison d'édition, des disques (1) de la première anthologie sonore vient confirmer ces réflexions. Elle s'ouvre sur *L'Amitié*, de Montaigne et se ferme sur *Le Pont Mirabeau*. Douze acteurs célèbres ont prêté leurs voix à cette entreprise qui est une très belle réussite. Les textes qui la composent arrivent à notre oreille brusquement dégagés de tout le fatras universitaire qui les revêt d'ordinaire, et l'on a l'impression de les entendre pour la première fois. Mme de Sévigné vient d'écrire cette lettre qu'a reçue Madeleine Renaud. Lamartine, au bord du lac, souffle à Jean Desailly ses plaintes et ses regrets. On imagine très bien l'extension que peut prendre cette formule, et l'on annonce déjà une seconde série de textes enregistrés.

Le cinéma, de son côté, poursuit des recherches semblables. Un récent court-métrage consacré à *Combourg* est un premier exemple de ce qu'on peut tenter en ce domaine. Un texte de Chateaubriand, admirablement lu par Pierre Fresnay, fait naître l'une après l'autre sur l'écran les images qu'il évoque. C'est une nouvelle forme de livre illustré ; les élèves des lycées entre autres y prendront un plaisir utile ; voilà qui les changera des petits classiques Larousse. Une trop grande extension de ce procédé deviendrait vite inquiétante et l'on imagine difficilement que tous les textes de la littérature française soient ainsi fidèlement mis en images. Mais le succès de ce premier film en fera certainement naître d'autres qui permettront de composer une anthologie visuelle sur le principe des livres de Gide, Arland ou Maulnier. Que se répandent la télévision et le cinéma en 16 mm. et voici une nouvelle forme de livre parlé qui peut rapidement se répandre.

En s'écartant des seuls textes littéraires illustrés ou enregistrés et en prenant le mot anthologie dans son sens le plus large, on peut y rattacher le film de Nicole Védrès *Paris* 1900 ; anthologie la plus vaste de toutes puisqu'elle dépasse le cadre de la littérature pour faire leur place à toutes les activités humaines. Ce premier essai va s'amplifier encore dans le *Paris* 1950 auquel elle travaille actuellement et qui va de l'existentialisme à la parthéno-

(1) Éd. Festival.

génèse en passant par les voyages dans la lune et le microfilm. Il y a là une trop bonne idée, chacun cherche à la faire sienne. S'il n'y eut qu'un *Paris* 1900, on annonce trois *Paris* 1950 ce qui tend à prouver que la liste des anthologies par l'image ne cessera de s'allonger.

JACQUES TOURNIER.

CORRESPONDANTS DE GUERRE

La guerre n'est plus un sujet interdit. Sur la plage, une jeune personne ne semble pas avoir trop honte d'apprendre de Jules Romains comment et par qui fut gagnée la bataille de Verdun. Sartre conduit jusqu'à la défaite de juin 1940 les héros des *Chemins de la liberté*. Et quand trois romanciers aux noms jusqu'alors inconnus (Lacour, Merle et Blondin) entrent dans la carrière, c'est pour recevoir le baptême du feu : des bombes éclatent dans leurs livres.

Le *Châtiment des victimes* (1) de José-André Lacour et *L'Europe buissonnière* (2) d'Antoine Blondin ont en commun de durer aussi longtemps que la guerre, de dérouler leurs arabesques autour des événements qui font l'histoire de 1939 à 1945. *Week-end à Zuydcoote* (3) de Robert Merle, comme son nom l'indique, se joue en l'espace de deux jours, sur la côte où l'armée française assiste à l'embarquement de l'armée anglaise. Mais le roman de Blondin et celui de Merle ont en commun qu'il s'y passe quelque chose. Il ne se passe rien dans celui de José-André Lacour.

Châtiment des victimes est un titre emprunté à la rhétorique à la mode (« ni bourreaux, ni victimes » de Camus, etc...). Si pauvre et malheureuse que soit cette rhétorique, le roman ne se tient jamais à la hauteur de son titre : « Un soir de février 1940, un monsieur mûr qui portait des moustaches à la gauloise prit le train à Fenonges en direction de Bruxelles. Il était 8 h. 30. » On eût préféré,

(1) Éd. Julliard.
(2) Éd. Jean Froissart.
(3) Éd. Gallimard.

tant qu'à faire, que ce fut le train de 8 h. 47. Suit un laborieux et honnête récit des perturbations que la guerre et la défaite entraînèrent dans la vie d'hommes de bonne volonté nés sur les bords de la Meuse. Dialogues philosophico-patrioto-politiques qui donnent tour à tour leurs chances aux partisans de la collaboration et de la résistance ; scènes de mœurs ; promenades sentimentales avec un ennemi aussi attendrissant que celui du *Silence de la mer* (on lui lit du Victor Hugo) ; enfin nombreuses références aux communiqués militaires (Eisenhower fait bifurquer son point d'attaque vers Cherbourg ; les troupes françaises s'emparent de l'île d'Elbe. Pérouse tombe) ; enfin, morceaux de bravoure qui laisseraient croire que l'auteur qui aurait lu Flaubert et Zola aurait aussi lu Céline : « Sauvage floraison du sang et des boyaux ! Maris émasculés ! Matrices maternelles purifiées à la fonte bouillante. »... Mais le roman est épais. Il passera aisément pour bien fait auprès des dames. En outre, les gens intelligents pourront y chercher un témoignage sur « le nihilisme de la jeunesse d'aujourd'hui » et « le développement d'une pensée européenne » (ni américaine ni russe). L'auteur devrait pourtant s'abstenir d'écrire qu'on *r*allume un poêle ; qu'un désir *re*monte. Il abuse des *re*.

Par sa brièveté, par sa forme dépouillée d'artifices qui lui donne l'accent d'un documentaire, *Week-end à Zuydcoote* rappelle *Vingt-six hommes* que Jean de Baroncelli avait eu le mérite d'écrire à chaud, sans recul, dès 1940, et dont la justesse de ton étonnait. La même qualité, utilisée à des fins plus pathétiques, étonne ici. Il s'agit de peu de choses : des derniers propos de caserne, des derniers maigres bonheurs, des derniers coups de sang que tiennent, rassemblent et subissent quelques soldats d'une armée vaincue, coincée entre l'ennemi et la mer. Chaque homme pèse son poids. Sous le cruel soleil de juin, son ombre est nette. Pas une parole qui ne soit insignifiante au sens où l'entendrait José-André Lacour. Pas une qui fasse époque. Et non plus aucune affabulation. Mais par une juste revanche, on croit en Maillat, sur qui est braquée la camera, comme en un personnage de roman. Le temps dure, puis se précipite. Enfin, le récit est entouré de puissances dont l'imagination devine sans peine les menaces : non loin, l'armée allemande, dans le ciel les stukas, toute proche, et déjà lointaine, hautaine, l'armée anglaise. Ce n'est pas par l'accumulation des détails, ni par la multiplication des plans que Robert Merle donne de l'épaisseur

à l'anecdote qu'il a choisi de raconter, c'est par la netteté du trait (1).

Week-end à Zuydcoote pourrait être le moins décoré des chapitres de *L'Europe buissonnière.* Je veux dire qu'il n'y a pas un monde entre Maillat et Superniel. Dans son camp autrichien, ce jeune étudiant en philosophie, requis pour le Service du Travail, avait pour compagnons d'autres Maillat. Mais si les calembours de Blondin cachent mal des gisements de tendresse et de gravité, et si l'impassibilité de Robert Merle n'est souvent que l'apparence de l'ironie, la fraternité de leurs deux livres s'arrête là. Blondin est un artificier : au lieu de s'accommoder d'elle, il mène la guerre à son allure. Ce ne sont pas des bombes qui éclatent, mais les fusées d'une fête, folle ou sage, selon qu'en décide l'humeur du metteur en scène. Thomas l'imposteur, que Cocteau a voulu tuer au champ d'honneur et Guillaume Francœur, à qui Fraigneau se refuse à faire franchir le pas de 1939, ont en Muguet et en Superniel (les deux noms d'un même visage) des héritiers de bonne race.

Cette manière de jouer avec le feu, de jouer avec les serrures d'un train en marche — toutes choses interdites aux enfants — est la seule d'éloigner une guerre encore obsédante et de la regarder avec le même détachement passionné que la guerre des Guelfes et des Gibelins, par exemple. Les gens intelligents, qui se référeront à *Châtiment des victimes*, déploreront ce goût de brouiller les pistes. Il n'est peut-être pas nécessaire pourtant d'avoir lu Spengler pour reconnaître dans *L'Europe buissonnière* un des signes récents les plus heureux et les plus subtils d'une tradition et d'une volonté baroques, bien lasses il est vrai, mais dont les dernières manifestations, inaperçues le plus souvent et quasi clandestines, nous font encore hospitalier le séjour de ce continent. Pour combien de temps? Ce n'est pas présomptueusement que Blondin invoque le patronage de Don Quichotte : « et poursuivit sa route qui n'était autre que celle que voulait sa monture. Car il était persuadé qu'en cela consistait l'essence de l'aventure. » On comprendra, j'espère,

(1) Le même jour où je lis *Week-end à Zuydcoote*, la radio annonce que Jean Cocteau est chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur. Je songeais justement que les derniers mots de ce petit roman étaient un écho aux mots par lesquels se clot *Thomas l'imposteur :* « Et Maillat ne sut même pas qu'il était en train de mourir. » — *Je suis perdu si je ne fais pas semblant d'être mort.* Guillaume Thomas était mort. »

pourquoi ce livre léger ne l'est pas, et comment, paraissant esquiver les « problèmes », il est au contraire d'une audace peu coutumière.

Pour combien de temps? Faulkner, dans *L'Invaincu*, raconte à la manière de Stendhal, et parfois même d'Alexandre Dumas, la défaite des hommes du Sud. Les hommes du Sud sont condamnés à la défaite. Mais la victoire des Yankis n'empêche jamais personne de respirer, à l'exemple de Drusila, l'odeur de verveine, plus forte que celle des chevaux. Dans la liberté d'esprit, et la nonchalance de l'*Europe buissonnière*, je reconnais la présence de cette odeur.

MICHEL BRASPART.

JOURNÉES DE LECTURE

Le 5 août :

A côté de la série noire où paraissent des romans policiers, je voudrais voir une série bleue, une série verte (et toutes les nuances seraient invitées, pervenche, espagnol malade, fumée). Ainsi le lecteur serait-il guidé dans la vie. La littérature prospérerait. Au lieu de ressembler à des garçons coiffeurs, les écrivains prendraient le ventre des épiciers en gros : admirable progrès.

Il faudrait une couleur charmante, mais sans fadeur, pour marquer *Les Roseaux froissés* (1) de R. et M. Alain-Peyrefitte. C'est exactement un roman de vacances et s'il est un peu appliqué, parfois, le vent, le sable, l'écume ont vite fait de déranger les pages. J'en parlais à Claude Mauriac. Il m'a répondu que par ces grandes chaleurs, il lisait uniquement les *Commentaires* de Montluc, pour se rafraîchir l'esprit dans un bain de sang : voilà les nouvelles générations.

Le 8 août :

Il est vrai que Montluc est mal connu. Sa figure a été obscurcie par les petits pamphlets protestants du XVI[e] (2). On souhaite

(1) Éd. Gallimard.
(2) Les éditions Gallimard se sont amusées à rééditer ceux-ci sous le titre de *Situations* I, II, III.

que les *Commentaires* paraissent bientôt dans la bibliothèque de la Pléiade, entre Montaigne et Retz. On y trouvera une excellente philosophie de la vie. La terre y apparaît pleine de braves capitaines. L'occupation d'un brave capitaine est de prendre les places, à moins qu'il ne les défende. Quand vient la paix, vient l'ennui et les femmes si l'on veut. Cependant, un gentilhomme gascon a grand soin de ne pas trop engager son cœur. Ceci me rappelle la visite à Buffon, de Hérault de Séchelle. L'illustre naturaliste, fort âgé, faisait monter tous les soirs dans son château une petite fille différente. On ne voit pas M. Julian Huxley ou le général Omar Bradley dans la même situation.

Le 14 *août :*

Deux inventions, en Europe, ont beaucoup fait pour la littérature. L'une est le métro. L'autre est l'usage des bains de soleil. Parmi ces corps vautrés, il suffit de passer pour sentir que l'Esprit n'est pas loin de souffler. Deux jeunes filles, à côté de moi, lorgnent les titres des livres. Je ne sais pourquoi, *Quand le Furet s'endort* les fait rougir (1). Mais la *Sociologie du communisme* (2) que lit un petit garçon, les rassure. Plus loin, une forte femme ne parvient pas à brunir, non plus qu'à terminer *Demain il fera jour* (3). Il en est de Montherlant comme du soleil : certaines natures y sont rétives. D'ailleurs ce sont deux personnages d'excellentes familles.

Le 18 *août :*

Au martyrologe de ce jour est inscrit le nom d'un courageux missionnaire, qui a parcouru Poddema, le pays de la magie et revient présentement de chez les Meidosems. Il se nomme Henri Michaux. J'oserai lui faire une querelle sur le titre de son dernier livre : *La Vie dans les plis* (3) après *Le Lobe des monstres*, *L'Espace du dedans*, peut-être est-ce un peu trop se ressembler. Mais enfin,

(1) Pierre Boutang : *Quand le Furet s'endort*. Éd. La Table ronde. Cette rougeur me paraît excessive. Depuis dix-huit mois que j'ai entrepris la lecture de ce volume, je n'y ai encore rien trouvé de scandaleux.
(2) Jules Monnerot, *Sociologie du Communisme*. Éd. Gallimard.
(3) Éd. Gallimard.

mieux vaut cette ressemblance que d'écrire soudain *La Princesse lointaine*...

On retrouvera, surtout dans *Apparitions*, l'accent de *Nausée ou c'est la mort qui vient*. Ce Michaux-là, est moins connu. Pourtant, loin de gâcher l'émotion, la cruauté la resserre, elle n'en fait plus qu'un seul cri, limpide, vibrant, celui qui transperce tous ses poèmes. C'est un Swift mystique. Je n'emploie pas cette formule barbare au hasard. Contre elle, l'auteur des Oliabaires, des Mahahaborras et des Hivinizikis est évidemment désarmé.

Le 20 août :

La découverte d'un très grand écrivain étranger est doublement heureuse. D'un seul coup, en effet, nous voyons traduire plusieurs romans et, sans attendre, un univers s'offre à nous. Il y a trois ans, c'était Malaparte, aujourd'hui : Moravia. Après *Les Ambitions déçues* (1), *La Belle Romaine* (2), *La Désobéissance* (3), *L'Amour conjugal* (3) voici *Les Indifférents* (2). C'est un plaisir singulier, celui de la vie apprivoisée, qui coule de ces pages. Mais la vie, comme on le sait peut-être, est un mot qui demande des explications. Ce que j'aime chez Malraux, par exemple, je sais bien que ce sont des discussions héroïques et parfois la fièvre et aussi la raison qui ordonne le langage. Chez un autre, je trouverai des caractères, des situations, mais rarement la vie considérée comme une personne, avec ses pas têtus et veules, son souffle lourd... Il n'y a pas là une qualité supérieure ; c'est simplement une autre vision des êtres, qu'on trouverait déjà dans un certain Tolstoï, au moins, celui de l'indifférence. A l'origine de cette puissance d'affection (4) indéterminée, il y a sans doute le panthéisme. Les Français en sont toujours éloignés. Mais Moravia lui-même nous fait sentir je ne sais quelle main impérieuse au-dessus de ses personnages.

Le 24 août :

Voici maintenant *Journal du Voleur* (5), de Jean Genet. Jean

(1) Éd. Plon.
(2) Éd. Charlot.
(3) Éd. Denoël.
(4) Au sens latin du mot.
(5) Éd. Gallimard.

Genet est un peu comme ces danseuses qui se sont montrées surtout dans les cercles privés. On les admire et on les ignore à la fois. Malheureusement, *Journal du Voleur* est un livre détestable. Deux ou trois pages sont touchantes ; et avec de la patience, on pourra lire encore ceci : *Le talent est une politesse à l'égard de la matière.* Ou bien : *C'est parce qu'elle n'est pas achevée qu'une action est infâme.* Le meilleur Genet, cette fois-ci, est moraliste. Dans *Miracle de la Rose* et même dans *Querelle de Brest,* il y avait un véritable romancier. Nous en sommes bien loin à présent. A la trentième page de ce nouveau livre, les prestiges du crime sont déjà dissipés, toutes ces aventures galantes nous endorment et Jean Genet n'est plus bientôt qu'une Mlle de Scudéry du bagne.

Roger Nimier.

TÉMOINS DU CRÉPUSCULE

« Il est facile de ne pas s'apercevoir de la Terreur; elle se cache sous l'indifférence des non-intéressés, donc de l'écrasante majorité... L'indifférence est aussi effroyable, aussi meurtrière dans ses conséquences que la plus effroyable des violences. »

Manès Sperber.

« Toute politique tend à traiter les hommes comme des choses. »

Paul Valéry.

La tragédie, a dit quelqu'un, c'est l'absence de toute issue. Tant qu'elle apparaît comme une aventure individuelle, exceptionnelle, elle garde pourtant quelque chose d'humain et — fût-ce dans l'atroce — une certaine grandeur. Qu'il s'agisse de Sisyphe ou d'Œdipe, du héros de Kafka ou de celui de Graham Greene, le personnage tragique exerce sur nous un envoûtement où il entre, bien sûr, de l'horreur et de la pitié, — mais aussi une manière d'envie. C'est un homme, d'abord, vivant jusqu'au bout son destin

d'homme, et par là s'affirmant. Si son drame est sans issue, il lui reste le pouvoir de crier (et de vivre) sa révolte, donc sa liberté.

Or une nouvelle forme de tragédie est née, qui exclut cette grandeur, cette révolte, cette liberté (fût-elle tout intérieure). Et ce n'est pas non plus un genre littéraire ; mais une tragédie dont les héros sont des êtres semblables à nous, sont ou seront peut-être nous-mêmes... L'homme y cesse d'être un homme, pour n'être plus qu'une chose, aux prises avec une machine, une machine sans âme, une machine à tuer les âmes : la machine sociale. C'est de cette tragédie-là que nous annonçaient l'avènement des livres tels que *Le Zéro et l'Infini* d'Arthur Kœstler ou *L'Affaire Toulaev* de Victor Serge. Il faut désormais y joindre celui de Manès Sperber : *Et le buisson devint cendre* (1), qui prolonge, approfondit, explique le témoignage de Kœstler et de Serge, — et celui de Virgil Gheorghiu : *La Vingt-cinquième heure* (2), qui en élargit le décor à la mesure du siècle et du monde tout entiers.

★

Ni roman, à vrai dire, ni pamphlet, le dense ouvrage de Manès Sperber apparaît bien plutôt comme la chanson de geste des héros et des martyrs de la grande aventure de ce temps : l'aventure communiste, née d'un immense espoir de justice et de fraternité humaine, déçu, trompé, bafoué par ceux-là mêmes qui eussent dû le faire aboutir. Car « la révolution — écrit Manès Sperber — est faite par ceux qui veulent passionnément le droit. Elle donne la puissance à ceux qui veulent passionnément la puissance ».

Lui aussi, l'ex-communiste allemand, comme Kœstler, comme Serge, comme Malraux et comme tous ceux dont le témoignage nous est refusé parce qu'ils ont payé de leur vie la découverte et le refus de cette imposture énorme, il est de ces « anges déchus », dont parle l'auteur du *Zéro et l'Infini*, qui « hurlent parce qu'on broie les os de leurs camarades dans ce paradis transformé en chambre de torture ». Lui aussi, après l'avoir acceptée comme une condition de la lutte et de la victoire, il s'est insurgé contre l'atroce dialectique de la fin et des moyens, — contre cette négation de

(1) Éd. Calmann-Lévy.
(2) Éd. Plon.

l'individu, de sa vérité, de *la* vérité, — contre cette soumission aveugle à la loi du Parti, qui fait dire à l'un des personnages de son livre : « Et si la vérité privée était sans valeur, comme la vie privée, si elle avait même une valeur moindre que l'erreur collective, parce que dépourvue d'histoire et d'efficacité? » Et à un autre : « La démocratie bourgeoise permet du moins à l'homme d'être malheureux à sa propre manière... »

Car c'est bien de cela qu'il s'agit, et que vient nous rappeler le récit que fait Sperber du procès en « trahison » des trop lucides militants communistes Sœnnecke et Vasso, si monstrueusement identique à d'autres procès du même genre (1). Selon la loi du monde de la Terreur, l'homme n'a plus même le droit, ni le pouvoir, de choisir le visage qu'il aura dans la mort : « C'est le Parti — dit Karel, prisonnier lui aussi de la machine — qui décide de ceux qui doivent tomber au champ d'honneur. » Mot terrible. Car s'il se peut que, mourir pour une cause, ce soit toujours mourir volé, dupé, du moins ceux qui l'acceptent bénéficiaient-ils encore, jusqu'ici, de la grâce de l'ignorer ; d'emporter, dans la mort, l'illusion que cette mort avait un sens. La machine communiste leur refuse cette grâce. Obligeant le héros à pousser son héroïsme jusqu'à renier ce qui lui donnait un sens, elle le fait passer du plan de la tragédie à celui de l'absurde, — c'est-à-dire de l'inhumain.

★

Il y a plus grave.

Dévoilée, dénoncée cette imposture, on pouvait imaginer que l'homme ayant échappé à son empire pût trouver, ailleurs, une autre cause à servir, une autre justification à sa foi dans l'homme. Mais voici que s'élève à son tour une voix, qui vient nous dire : « Non. Ce n'est pas seulement au pays de la révolution trahie que s'est installée la Terreur absurde... Écoutez mon histoire. » Cet homme, c'est le Roumain Virgil Gheorghiu, dont le témoignage ajoute au sinistre tableau la touche la plus amère, peut-être.

Comme celle des héros de Sperber, l'aventure qu'ont vécue les

(1) Procès de Moscou, en 1937, procès de Roubachof *(Le Zéro et l'Infini)*, procès des Erchov, Roublev, Popov *(L'Affaire Toulaev)*, procès d'Ehrlich et Alter (évoqué par Josef Czapski dans son livre *Terre inhumaine*), procès de Petkov, du cardinal Mindszenty, de Lazlo Rajk, d'autres encore, plus proches de nous dans l'espace et dans le temps...

personnages de Gheorghiu est vraie, dans ses moindres détails. Il existe, ce Iohann Moritz, il traîne encore sa lamentable odyssée dans les camps de « personnes déplacées » (l'admirable euphémisme !) d'Allemagne ou d'ailleurs. Il existe, ce Traian Koruga, dont Gheorghiu n'a pas eu à inventer le drame, puisque c'est le sien propre. Le premier, que fait « juif » le caprice d'un gendarme villageois, est arrêté et interné comme tel en Roumanie fasciste (l'action débute en 1938). Il s'évade d'un premier camp, passe en Hongrie, où on l'interne comme « espion » roumain. Expédié en Allemagne comme travailleur « volontaire », il y attire l'attention d'un pseudo-ethnologue qui, croyant distinguer en lui les traits d'un « aryen » d'une espèce privilégiée, le fait affubler de l'uniforme SS. Moritz, qui, bien sûr, n'a jamais rien compris à ce qui lui arrivait, aide des captifs français à s'évader, fuit avec eux. Mais c'est pour être interné, une nouvelle fois, par les Américains, qui l'étiquettent « criminel de guerre », car, écrit Gheorghiu, « lorsqu'elle arrête ou tue quelqu'un, cette société n'arrête ou ne tue pas quelque chose de vivant, mais une notion ». Et lorsque, libéré, il retrouvera sa femme, que les Russes entre temps ont violée et rendue mère, ce sera pour ne voir d'autre issue à son aventure — après avoir passé treize années de sa vie dans quelque cent cinq camps — que d'entrer dans un cent sixième camp... A moins qu'il ne préfère participer « librement » à la nouvelle croisade qui se prépare. Iohann voudrait bien ajouter quelques-unes aux *dix-huit* heures de liberté qu'il a connues en treize ans. Il accepte... « *Keep smiling!* dit le lieutenant Lewis (qui veut prendre une photo de l'engagé « volontaire »). Des larmes montèrent aux yeux de Iohann Moritz. Maintenant qu'on lui avait ordonné de rire, il n'en pouvait plus. Maintenant, il sentait qu'il allait éclater en sanglots, comme une femme. Avec désespoir. C'était la fin. Il ne pouvait plus aller plus loin. *Keep smiling!* ordonna l'officier. *Smiling! Smiling! Keep smiling!...* » La boucle est bouclée. Iohann Moritz est au cœur même du désespoir, *et on lui ordonne de sourire.*

Non, ce n'est pas seulement par de là certain « rideau de fer » que triomphe la loi de la Terreur absurde, même si c'est là qu'elle a trouvé sa forme la plus accomplie ! C'est ici, c'est partout, dans un monde où l'homme, où le pauvre petit individu humain n'a plus d'autre place que celle d'un rouage anonyme dans l'immense machine qui broie les âmes... J'ouvre un journal américain, et

je lis : « Depuis le 1er janvier 1949, tous les nouveau-nés d'Amérique (Mexique non compris) ont reçu un numéro matricule. Le premier chiffre indique si la naissance a eu lieu aux U. S. A. ou au Canada. Vient ensuite l'indication, par ordre alphabétique, de l'État natal (d'Alabama au Wyoming) et, enfin, le numéro d'ordre du bébé... ». « Le bombardement d'Hiroshima — indique un autre journal — a causé, le 6 août 1945, la mort de 210 à 240 000 personnes. »

Comme disait un personnage de Victor Serge : « Il faut que la machine fonctionne irréprochablement. » Soyez tranquilles : on y veille.

★

Bien anachroniques, après cela, nous apparaissent les méditations d'un Walter Schubart sur *L'Europe et l'âme de l'Orient* (1). Ce n'est pas que Schubart soit un doux rêveur : son diagnostic de l'âme slave, allemande ou française est plein de vues profondes, aussi bien que sa prophétique angoisse devant le déclin de l'Occident. Mais comment se défendre de penser que, déjà, ce langage est dépassé?

Aussi bien est-ce plutôt à un autre témoin de l'Apocalypse que nous demanderons, sinon les mots qui consolent, qui rassurent, du moins ceux dont la lucidité nous apporte l'amère jouissance de *savoir*. Gabriel Marcel, préfaçant *La Vingt-cinquième heure*, attirait notre attention sur le livre d'un compatriote de Gheorghiu, lui aussi émigré en France : Émile Cioran, « dont le *Précis de Décomposition* (2) est comme un bréviaire du désespoir ». Il ajoutait : « Nous qui sommes provisoirement — peut-être très provisoirement — épargnés, nous sommes tentés de prêter l'oreille la plus attentive et la plus compatissante à de semblables témoignages qui sont comme le *De Profundis* d'une humanité suppliciée. »

Écoutez Cioran :

« L'humanité n'a adoré que ceux qui la firent périr... Notre capital de malheur se maintient intact à travers les âges ; cependant nous avons un avantage sur nos ancêtres : celui d'avoir mieux

(1) Éd. Albin Michel.
(2) Éd. Gallimard.

placé ce capital, parce que mieux organisé notre désastre... Si l'on mettait sur un plateau d'une balance le mal que les « purs » ont déversé sur le monde, et sur l'autre le mal venu des hommes sans principes et sans scrupules, c'est vers le premier plateau que pencherait la balance. Dans l'esprit qui la propose, toute formule de salut dresse une guillotine... Le fanatique est incorruptible : si pour une idée il tue, il peut tout aussi bien se faire tuer pour elle ; dans les deux cas, tyran ou martyr, c'est un monstre. Point d'êtres plus dangereux que ceux qui ont souffert pour une croyance : les grands persécuteurs se recrutent parmi les martyrs auxquels on n'a pas coupé la tête... »

Mais on n'en finirait pas de citer. Il faut lire *Précis de Décomposition.* J'y reconnais le chant désespéré de *l'homme du crépuscule*, à l'heure où il comprend l'absurde vanité du sort qu'il s'est voulu, — et où ce chant, pour lui, devient le seul témoignage possible de sa dignité déchue : « Notre destin étant de pourrir avec les continents et les étoiles, nous promènerons, ainsi que des malades résignés, et jusqu'à la conclusion des âges, la curiosité d'un dénouement prévu, effroyable et vain. » (Cioran.)

CLAUDE ELSEN.

UNE ÉPOPÉE MESSIANIQUE

Parmi les romans américains noirs, demi-deuil ou rose-bonbon qui surchargent les devantures de nos libraires, on risque de découvrir deux livres à la couverture grise, au titre plus modeste encore : *Les Enfants Jéromine* (1). Le lecteur éventuel regarde le nom de l'auteur, Ernst Wiechert, qui ne lui dit pas grand'chose, voire rien du tout. En tout cas, il fait la grimace, il n'aime pas les noms qui ont cette consonance-là. Si, par miracle, il achète le livre et le lit, il sera encore bien plus dérouté : *Les Enfants Jéromine* sont une épopée messianique sur l'avènement de la Justice de Dieu en ce monde. Comment, on s'occupe encore de pareilles choses au

(1) Éd. Calmann-Lévy, traduit par Bertaux et Lepointe avec le plus grand soin.

XXe siècle? Sur quelle planète vit donc ce M. Wiechert? Pour rendre bonne conscience au lecteur français, avouons aussitôt que ce livre n'a pas moins stupéfait les Allemands que nous et que l'esprit de ce village de Sowirog, perdu aux confins de la Prusse Orientale, qu'exalte l'auteur, leur paraît aussi étranger, aussi anachronique, aussi condamné à la disparition qu'à nous-mêmes. Wiechert, lui aussi, ne se fait aucune illusion.

Trois hommes, trois Jéromine appartenant à trois générations successives, ont aspiré à « remuer le monde », c'est-à-dire à faire régner sur la terre la Justice de Dieu. Nourris exclusivement de la Bible, et surtout de l'Ancien Testament, ils ont travaillé à la victoire de l'Esprit sur la matière. Le grand-père, pêcheur, a vécu comme un prophète : il est mort dans son île, d'où l'on rapporte qu'il a été enlevé au ciel dans un char de feu comme Élie. Le père, charbonnier, a vécu près de sa meule comme un saint et tout le village l'a pris pour modèle, pour miroir, pour pierre de touche. Le petit-fils, enfin, Jons Ehrenreich, Jons le si bien nommé riche d'honneur, essaie lui aussi de remuer le monde. Mais il est né aux environs de 1900 et utilise les progrès de la science. Porté par l'espoir de tout le village et de tous ses ancêtres, aidé par les deniers de l'instituteur et du seigneur, il fait ses études et devient médecin-accoucheur, ou plutôt « médecin des pauvres » dans son pauvre village. Ses professeurs de Kœnigsberg ne comprennent pas cette étrange ambition : c'est que Jons, lui, a compris qu'il faut se garder de l'absolu et qu'il vaut mieux guérir les corps, soulager la misère, lutter avec la mort et « cultiver ses trente arpents » comme il dit, que de se lancer dans des aventures chimériques. « Ne cesse pas de penser qu'il n'y a que les malades pour se rassasier d'idées. Les choses simples sont toujours plus grandes que les choses compliquées. Il ne s'agit pas de prêcher comme les pasteurs, de distinguer comme les juges, il faut *faire quelque chose* » (t. I, p. 366). C'est pourquoi Wiechert définit Dieu comme « la grande simplicité » (t. I, p. 121).

Aux yeux de l'auteur, ce qui a perdu l'Allemagne, c'est l'esprit occidental, c'est la *ratio*. Alors qu'il fallait s'en remettre uniquement au fond magique primitif, à la petite patrie et à la tradition. On voit par là combien Wiechert est loin de Lessing, de Gœthe et, de nos jours, de Thomas Mann. Un lecteur inattentif ou prévenu pourrait même confondre sa doctrine avec celle des nazis. Mais

quand il parle de fond primitif et de tradition, nulle part il n'exalte la vertu du sang, la suprématie de la race blonde et la valeur absolue de l'impulsion. Ensuite il méprise la force. Et surtout il ne reconnaît qu'une loi : le christianisme. Tous ses personnages sympathiques « reposent en Dieu » dès leur vivant, qu'il s'agisse du troisième Jéromine, de l'étudiant Jumbo, du médecin juif Lawrenz, de l'instituteur et, même à sa façon, du seigneur von Balk. Dieu est leur unique pensée et Jésus-Christ leur unique recours. A noter enfin que Jons trouve le type accompli de l'homme juste, pieux et charitable dans le médecin juif et qu'il lui doit une partie de sa morale et de ses enseignements. Ce seul point devrait suffire à écarter toute interprétation erronée, qui serait d'autant plus fâcheuse que Wiechert a séjourné quatre mois au camp de Buchenwald.

L'idéal de Wiechert est donc symbolisé par la fusion harmonieuse des données magiques primitives purement germaniques et de l'enseignement chrétien. Sa province natale, la Prusse Orientale, cette terre ingrate couverte de marais, de forêts où les Teutons ont tour à tour connu le joug de la Prusse, de la Lithuanie, de la Pologne et même des Tartares, lui sert de champ d'expérience. Il semblerait que le catholicisme avec son goût pour le miracle, ou l'orthodoxie russe avec son humilité profonde ou telle secte protestante comme les Mennonistes, les Piétistes, eussent mieux convenu à ces Teutons épris de merveilleux que la doctrine de Luther si rationaliste, si fermée à tout mysticisme. Mais ils ont fini par l'accommoder à leur usage, c'est-à-dire qu'ils se réfèrent uniquement au *Livre des Livres* et qu'ils y conforment leur vie. Il est significatif que les Jéromine veuillent « remuer le monde » en instaurant la Justice de Dieu, ce qui vient tout droit de l'Ancien Testament. Les Juifs et les Protestants aspirent à la Justice, les Catholiques à la Charité. Le Nouveau Testament en effet ne s'occupe pas de ce monde, il le tient pour irrémédiablement condamné. L'Église romaine estime que, si l'on peut sauver quelque chose, ce ne peut être que par la Charité et en vue de la vie éternelle et, selon la parole de saint Jean de la Croix, « au soir de cette vie nous serons jugés sur l'Amour ».

Wiechert condamne à la fois le rationalisme occidental et l'esprit nazi de violence magique qui sommeille en tant de cœurs germaniques. Il sait qu'il se retranche du monde moderne puis-

qu'il ne juge respectable qu'une vie patriarcale, soumise aux lois éternelles de la nature, d'un saint pasteur et d'un seigneur bénin. Aujourd'hui le pouvoir n'est pas remis entre les mains de ceux qui seraient dignes de l'exercer. Que faire? Continuer son existence en marge du siècle comme le font les villageois de Sowirog et essayer de ne pas se compromettre avec la pourriture du monde comme le conseille Wiechert — ou tenter de partager l'aventure de son époque pour sauvegarder ce qui mérite de l'être? Les deux solutions peuvent être soutenues avec courage : elles ont l'une et l'autre leurs martyrs. Dans le cas des « Enfants Jéromine », l'esprit du siècle, c'était le nazisme et l'on comprend que Wiechert se soit refusé au compromis. Mais si l'on pose le problème d'une façon générale, quelle solution choisir?

La faiblesse de la morale de Wiechert vient de ce qu'il vilipende la culture occidentale et qu'en même temps, loin de la bannir, il s'en sert. Car, si son héros n'était pas un médecin accompli, fourni en appareil de radiographie, en sérums et au courant des plus récentes acquisitions de la science, comment pourrait-il opérer si prestement le vieux berger, faire la césarienne à la châtelaine et guérir tant de cas délicats? On s'attendait à ce qu'il exerçât la médecine avec des formules magiques, des amulettes ou simplement grâce à la prière comme le prescrit la Christian Science. Il y a là une contradiction qu'on voit mal que Wiechert pourrait légitimer.

Pour ceux que ne tourmente ni ne séduit la Justice de Dieu, ajoutons que, dans ce livre d'environ mille pages, ils trouveront encore bien autre chose. D'abord un « roman d'éducation » à la manière de *Wilhelm Meister*, de *Henri le Vert* de Keller ou de *La Montagne magique* de Mann. On nous raconte la vie des sept enfants Jéromine, mais l'auteur ne décrit en détail les expériences que d'un seul, Jons Ehrenreich, qui est à la fois son porte-parole, son double et sa conscience.

Enfin Wiechert étend sa sympathie à tout le village et nous entrons dans l'intimité aussi bien du gendarme, de l'instituteur que du seigneur, en sorte que ce livre est à la fois une épopée messianique et une épopée paysanne qui, pour la grandeur, la vérité et l'émotion, soutient la comparaison avec *Terre chinoise* de Pearl Buck et *Les Paysans* de Ladislas Reymont.

C'est aussi la somme de l'œuvre d'Ernst Wiechert : on y retrouve

ses thèmes majeurs, et même ses personnages favoris (1). On dirait qu'il s'est essayé toute sa vie et qu'ayant atteint la maturité (il est né en 1887 et a écrit *Les Enfants Jéromine* de 1938 à 1947), il a donné son chef-d'œuvre.

Chef-d'œuvre par son lyrisme, poésie biblique et poésie de la nature, et par son émotion : Wiechert a le don d'émouvoir. On peut lui reprocher le caractère constamment touchant de ses épisodes et le nombre de morts qui jalonnent son récit, mais il y a dans cette œuvre une générosité et une humanité que l'on n'est plus guère habitué à trouver dans les productions littéraires actuelles. Wiechert sait bien que c'est là la qualité majeure de son génie d'écrivain puisqu'il déclare dès les premières pages du livre :

« Le Christ a remué le monde, et beaucoup d'autres l'ont fait après lui. Il a guéri des aveugles et ressuscité des morts. Il a remué les cœurs. *Et celui-ci seul remue le monde qui sait remuer les cœurs.* »

MARCEL SCHNEIDER.

SUR DEUX LIVRES D'HISTOIRE

Réunis par le hasard, deux livres d'histoire voisinent côte à côte sur notre table : *Quand la France occupait l'Europe* (2) de M. Albéric Varenne et l'*Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le* XVIII[e] *siècle* (3) de M. Philippe Ariès. Deux livres dont le rapprochement, pour être accidentel, n'en est pas moins riche de signification. Deux livres d'ambition inégale sans doute, mais qui semblent marquer les points les plus extrêmes de la littérature historique contemporaine, témoins opposés de deux conceptions de l'évocation du passé, de deux attitudes devant l'Histoire. Deux livres dont la confrontation montre qu'ils sont nés pourtant d'une même exigence, qu'ils participent à un même besoin. Un besoin qui compte peut-être parmi

(1) Traductions françaises : *Le Revenant* (Éd. Plon. Collection des « Feux Croisés »), *La Servante du pasteur, La Vie simple* (Éd. Stock).
(2) Éd. Portulan.
(3) Éd. Self.

les plus essentiels de la conscience moderne : celui de se situer et de se définir par rapport au passé, d'affirmer son engagement, son appartenance à l'Histoire.

Histoire de la domination française en Europe pendant la période révolutionnaire et napoléonienne, l'ouvrage de M. Albéric Varenne nous semble, dans sa réussite même, éminemment représentatif de ce genre historique relativement récent, né il y a vingt-cinq ans environ de la rencontre et de la fusion de tous les courants de la littérature d'histoire du siècle dernier, mais qui a déjà aujourd'hui ses lois et ses classiques et qui règne sans conteste sur tout ce qu'il est convenu d'appeler le grand public cultivé. Caractéristique, il l'est d'abord par sa forme même, à mi-chemin entre la grande synthèse académique et la petite histoire anecdotique, entre Albert Sorel et Lenotre, satisfaisant à la fois le goût du pittoresque et celui des idées. Caractéristique, il l'est surtout par son souci essentiel d' « actualiser » l'Histoire, de retrouver le passé par le détour des préoccupations et des exemples du présent. (« L'actualité de l'Histoire », tel est d'ailleurs précisément le titre de la collection qu'il inaugure.) Récit dense et qui suit toujours de très près les textes, confrontation minutieuse des impressions des occupants et des réactions des occupés, il ne semble pas pourtant s'éloigner de la matière historique la plus précise et la plus strictement délimitée. Mais elle est significative, cette habitude de poser en termes contemporains, d'interpréter selon les données de l'expérience contemporaine, tout problème soulevé par l'étude du passé. Ainsi se trouve éliminé tout ce qui fait les hommes d'autrefois différents de ceux d'aujourd'hui, se trouve exclu tout ce qui fait la singularité, l'unicité de chaque civilisation, de chaque époque révolue. Le passé n'est plus guère qu'un immense magasin d'accessoires. C'est lui qui fournit la garde-robe, à lui que l'on réclame le décor. Mais devant la toile de fond et sous les oripeaux diversement bigarrés, ce sont bien les personnages d'un univers familier que l'on s'attend à rencontrer. Des personnages magnifiés peut-être par leur recul dans le temps, mais dont le drame ne sera qu'une réplique de notre propre drame. Dont les paroles, dont les gestes et dont les débats nous toucheront dans la mesure même où ils nous rappelleront nos propres paroles, nos propres gestes et nos propres débats. Reconnaissons d'ailleurs que M. Varenne a su mener le jeu avec une très déconcertante adresse. Il n'indique aucun

rapprochement, à peine peut-on dire qu'il les suggère, — et si le lecteur se surprend parfois à confondre la couleur de certains uniformes et à placer le visage d'un maréchal de France sous la couronne d'un souverain prussien, c'est à sa seule perversité personnelle, à son seul défaut d'objective sérénité qu'il est bien obligé de s'en prendre. Pour nous, nous avouons savoir surtout gré à M. A. Varenne du très remarquable parti qu'il a su discrètement tirer des richesses, et des possibilités romanesques de son sujet. Que M. A. Varenne nous entende. Nous ne songeons évidemment pas à soupçonner ce grave auteur de quelque complaisance coupable pour la lecture de *Caroline chérie*. Mais nous aimons qu'il nous fasse directement sentir les milliers de drames individuels dont sont faits les grands événements collectifs, que grâce à lui, les routes de l'Europe napoléonienne ouvrent de nouveau parmi nos rêves familiers leurs longues perspectives de chevauchées, d'aventures et de rencontres. Les liens subtils qu'il tisse entre le passé et le présent, nous craignons qu'ils n'apparaissent vite bien minces et bien fragiles. Mais nous serons toujours reconnaissants à M. A. Varenne de nous avoir conduits à travers les équipages de la Grande Armée, comme à la suite de ce petit commis d'administration, soigné, propret, un peu lourdaud, et qui devait un jour s'appeler Stendhal...

Tandis que M. A. Varenne joue avec virtuosité sur les similitudes des temps, c'est à souligner au contraire leurs différences, leur irréductible opposition, que s'attache l'*Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie* de M. Philippe Ariès. Ouvrage dont il convient de dire immédiatement l'exceptionnelle importance, importance qu'il doit aussi bien à l'ampleur du sujet traité, qu'à l'abondance des aperçus originaux qu'il renferme. Ce n'est rien moins, en effet, que l'immense et redoutable problème de l'évolution ou plutôt des révolutions démographiques des deux derniers siècles qu'il parvient à renouveler à peu près complètement. L'idée maîtresse du livre de M. Ariès, nous la trouvions développée dans les très beaux chapitres de synthèses qui terminent le volume après toute une série d'études régionales, coups de sonde jetés au travers des structures sociales, économiques, familiales et spirituelles de quelques pays témoins. Pour M. Ariès c'est aux profonds et mystérieux bouleversements dont la conscience humaine se trouve l'enjeu, aux variations décisives de l'idée

que l'homme se fait de lui-même, que correspondent essentiellement les mouvements généraux de la population, les variations de la natalité comme celles même de la mortalité et de la répartition des densités. L'histoire démographique du XIXe siècle ne fait que répondre à l'apparition de formes mentales nouvelles, à l'apparition en particulier d'une conception inédite de la famille et du rôle de l'enfant dans la famille. Alors que la famille de type ancien se trouvait centrée autour de l'autorité paternelle, c'est en fonction de l'enfant et de son avenir que s'organise la famille moderne. Or cette place nouvelle occupée par l'enfant, devenu cheville ouvrière de la communauté familiale, entraîne obligatoirement la contraction de la natalité. Le nombre des enfants va se trouver réduit en fonction même de l'intérêt qu'on leur porte, une fécondité dirigée se trouve substituée à une fécondité libre. C'est une nouvelle attitude devant la vie qui s'impose peu à peu au cours du XIXe siècle. Attitude faite d'un refus de se plier aux conditions de la reproduction animale, d'un effort pour organiser méthodiquement et volontairement l'existence humaine, pour discipliner et maîtriser la naissance et la mort. Attitude qui correspond à cet idéal d'exploitation et d'organisation rationnelle du monde, d'ascension sociale, d'effort individuel, de calcul et de profit qui fut d'abord l'idéal particulier d'une certaine classe sociale, la classe bourgeoise. « L'histoire de l'enfant est liée à celle de la bourgeoisie », écrit M. Ariès, et c'est bien à partir de la bourgeoisie, en effet, que la nouvelle formule démographique, liée à la nouvelle conception de la famille, va progressivement se répandre à tous les échelons du corps social. Ce qui n'est pas d'ailleurs sans mettre en cause la notion même de classe dans la société contemporaine. M. Ariès ne donne sur ce point que quelques indications, mais qui comptent parmi les plus suggestives de son ouvrage. La ligne de partage des classes ne correspond-elle pas avant tout aujourd'hui à la ligne de partage de leurs attitudes devant la vie? Leur opposition n'est-elle pas essentiellement différence de structures mentales, différence de comportements devant le monde et devant le destin?

Le livre de M. Philippe Ariès traduit ainsi un effort essentiel pour saisir dans son ensemble la réalité historique. Certaines de ses propositions appelleront peut-être quelques réserves ou quelques nuances. Son très grand mérite n'en est pas moins de ne rien

refuser de la complexité des phénomènes humains, de bousculer et de dépasser tout ce qui n'est qu'explication fragmentaire du destin des peuples et des sociétés. On lui saura gré surtout de ne se laisser enfermer ni dans les thèses sommaires du matérialisme historique, ni dans celles, non moins simplistes, de l'historicisme conservateur. Sans doute serait-il absurde de refuser toute influence sur les variations de la fécondité aux modes d'accaparement des instruments de production ou au développement de la concentration capitaliste. Mais, sans négliger l'importance d'aucun des facteurs économiques, il faut pourtant constater qu'ils ne suffisent nullement à rendre compte dans toute son ampleur et dans tous ses caractères de la grande révolution démographique du siècle dernier. Pas plus d'ailleurs que ne l'expliquent les thèses traditionalistes d'ordre moral, religieux ou politique. La courbe de l'évolution démographique des deux derniers siècles n'a que des rapports très imprécis avec la chronique de leurs convulsions et de leurs bouleversements politiques. Le maintien des croyances et des fidélités religieuses a pu dans certains cas ralentir la marche du malthusianisme, il ne l'a nullement arrêtée. Quant à l'institution familiale, M. Philippe Ariès montre avec force qu'elle n'a rien perdu de sa solidité depuis le XVIIIe siècle : elle s'est seulement transformée, concentrée, contractée autour du berceau et autour de l'enfant. « Le fait démographique, conclut M. Ariès, n'est ni un fait de classe, ni un fait d'institution, ni un fait de confession, c'est un fait de civilisation. » Et c'est bien en effet à cette notion décisive de civilisation qu'il importe de parvenir si l'on veut éviter tout morcellement arbitraire, tout découpage factice de la condition humaine. Tâche difficile, car elle ne demande pas seulement à l'historien de résister aux tentations de la facilité dogmatique. Elle suppose qu'il saura aussi s'affranchir de ce compartimentage de plus en plus étroit, que l'on semble s'acharner à lui imposer. Qu'il ne sépare pas l'histoire des mœurs de celle des institutions, des croyances et des techniques et des doctrines, donne précisément sa richesse au livre de M. Philippe Ariès. Essai d'explication totale du passé, il n'hésite pas à recourir largement aux données de l'observation sociale contemporaine, comme à celles de l'analyse géographique ou de la psychologie collective. Volontairement situé au point de confluence des méthodes et des disciplines, sans doute échappe-t-il au catalogage commode des rubriques et des spécia-

lisations traditionnelles. Mais c'est pour pénétrer au plus profond de ce nœud de l'histoire où viennent converger et se joindre les grandes lignes de force du destin des hommes.

Pourquoi reculer devant certaines affirmations? Le livre de M. Philippe Ariès, nous en sommes persuadés, souligne un tournant essentiel de l'évolution de la curiosité et de la « sensibilité » historique, jalonne une étape décisive de l'histoire de l'Histoire. Et sans doute, cette étape, M. Ariès n'est-il pas le seul à la franchir. D'autres même l'ont précédé et il ne saurait être question d'oublier les grands noms de Marc Bloch et de Lucien Febvre, ni d'ignorer la très importante école qui se développe depuis quelques années sous leur patronage. Mais le livre de M. Philippe Ariès n'en conserve pas moins , lui aussi, une valeur exemplaire. Par l'attention passionnée qu'il apporte à atteindre l'intérieur même des structures sociales et mentales du passé, à retrouver ce qui constituait la trame même d'une vie disparue, il représente le meilleur témoignage que nous connaissions d'une attitude nouvelle de l'homme devant l'Histoire. Car il ne s'agit plus ici de chercher dans le passé une source d'émotions esthétiques, un inépuisable répertoire de thèmes tragiques, d'images exaltantes, pittoresques ou cocasses. Il ne s'agit plus de lui demander des leçons, un enseignement d'ordre moral ou politique, des solutions toutes faites aux problèmes du présent. Il ne s'agit plus de lui arracher quelques *faits* isolés, arbitrairement choisis, soigneusement catalogués, échantillons de laboratoire que l'on manipulera et que l'on disséquera jusqu'à les vider de toute couleur et de toute substance. Mais il s'agit essentiellement de retrouver dans sa totalité, mais aussi dans sa complexité et dans sa diversité, une réalité humaine insérée dans le temps. Pour l'historien selon M. Philippe Ariès, seule compte cette lente et difficile démarche qui, à travers les âges, à travers les fantômes des générations mortes le conduira à la rencontre, à la découverte d'un homme. D'un homme vivant, divers, multiple, — et non d'une abstraction élémentaire. D'un homme trafiquant, priant, mangeant, pensant, vivant en société, — et non d'un être mutilé, émondé, monstrueusement réduit à l'une de ses fonctions.

Un homme que l'historien ne pourra d'ailleurs définir qu'en le confrontant, qu'en l'opposant à lui. Car l'histoire telle que la conçoit M. Philippe Ariès exige d'abord de l'historien qu'il prenne conscience de son propre engagement, de sa propre insertion

dans la chaîne du temps. C'est dans leurs modes particuliers de sentir, de penser et d'agir, qu'il cherchera à saisir les hommes d'autrefois, dans la singularité de leurs civilisations qu'il s'efforcera de les retrouver. Or reconnaître la singularité du passé à partir du présent, c'est reconnaître en même temps la singularité du présent par rapport au passé. Se désolidariser de son époque serait pour l'historien renoncer à cette faculté de s'étonner, de poser des questions, sans laquelle le témoin qu'il a fait surgir des siècles disparus ne resterait qu'un pauvre débris de poussière morte. Peut-être même est-ce dans la mesure où il se situera avec le plus d'exactitude dans son temps qu'il pénétrera le plus profondément dans la compréhension du passé. Paradoxale confrontation où c'est en accusant les différences des temps que l'historien prend conscience de leur toute puissante solidarité, se retrouve fraternellement uni à ces mystérieux compagnons des générations disparues, embarqué avec eux dans une même aventure. C'est par là cependant que l'Histoire reprend, mais dans un esprit tout différent, cette « actualité » que revendique pour elle l'ouvrage de M. Albéric Varenne. C'est par là qu'elle rejoint cette frémissante interrogation sur la condition humaine qui apparaîtra sans doute comme la préoccupation majeure de notre siècle. C'est ainsi qu'elle répond à ces deux grandes exigences où se réfugie la noblesse de notre temps, la lucidité et l'amitié humaine.

RAOUL GIRARDET.

UNE FUGUE DE MÉMOIRES

Il y a deux familles de mémoires, je parle de ceux qui valent d'être retenus. Les mémoires qui constituent un monument littéraire en même temps qu'ils apportent une contribution à l'histoire par la peinture d'une époque, famille majeure dont Saint-Simon, Chateaubriand ou Tocqueville offrent des exemples éclatants. La famille qui pour être mineure n'en est pas pour autant inférieure par la qualité ni par le contenu, apporte une contribution à la peinture de l'homme et à l'histoire du cœur humain : elle est illustrée par les *Confessions*, la *Vie de Henri Brulard* ou *Si le grain ne meurt*.

D'une cassette scellée par son ordre pour cinquante ans, on vient d'extraire les mémoires de Maxime Du Camp (1). Ils ont l'ambition d'appartenir à la première famille. Les principaux titres de Maxime Du Camp à la gloire posthume étaient, jusqu'à présent, d'avoir conseillé à Flaubert de brûler la *Tentation de saint Antoine* et enlevé la femme du préfet de police à Mérimée. A ces titres, il permet aujourd'hui d'en ajouter quelques autres en révélant que le roi de Rome a été empoisonné, que l'impératrice Marie-Louise l'a été, également, — pas par lui (ce qui serait déjà plus intéressant), l'un par Metternich et l'autre par son jeune et séduisant chapelain, — que Mérimée était le père de l'impératrice Eugénie, etc. Celui que l'Impératrice nommait toujours M. Beyle aurait bien ri du cuistre avec une jeune Espagnole de ses amies, et peut-être daigné, pour l'amuser, tirer de ces élucubrations métamorphosées au feu de son génie, quelques nouvelles nouvelles, de celles qu'il vendait à la *Revue des Deux Mondes* la veille de sa mort, et qu'il n'écrira jamais.

Maxime Du Camp cite ses sources et les juge lui-même douteuses. Alors à quoi bon les écouler en style indirect, à quoi bon limiter la mise en boîte à cinquante années? Sans doute Saint-Simon nous en conte de bonnes et je suppose que, pour l'historien, il y en a à prendre et à laisser. Mais il *peint* toujours, il est possédé avec force par une espèce de conviction plus convaincante que la vérité parce que c'est la *sienne*. Et Chateaubriand souvent nous la bâille belle. Précisément : si bellement. Faut-il tenir rigueur à leur émule prétendu d'avoir conseillé à Flaubert de détruire la *Tentation,* même si l'on y tient, puisqu'on l'a et qu'on en a même plusieurs? Faut-il lui tenir rigueur d'avoir douté de la vertu de la comtesse de Montijo quand les lettres que lui écrivait Mérimée, plus passionnantes de vie que ses lettres d'amour, nous conservent un des plus beaux exemples d'amitié qui soient entre un homme et une femme, et le plaisir infini de la conversation promue au grade de genre littéraire? Quant aux nouvelles du roi de Rome et autres chroniques italiennes mort-nées, elles semblent un peu divines :

— Si Dieu existait, disait la comtesse de Noailles, j'en serais la première avertie.

(1) *Souvenirs d'un demi-siècle,* Éd. Hachette.

Et, comme dit l'autre poète, M. Raymond Queneau : *foutaises.*

Il est à craindre pour l'harmonie de ma classification que les mémoires de Maxime Du Camp n'appartiennent à une troisième famille : de ceux qui ne valent pas d'être retenus. Encore est-il nécessaire de les lire pour en décider, et peut-on, en le faisant, prendre un malin plaisir, surtout si l'on a le goût des mémoires comme d'autres ont celui des romans policiers.

Les mémoires animent les paysages et *vice versa.* Je l'éprouvais en lisant ces *Souvenirs d'un demi-siècle* au bord de l'Oos. Maxime Du Camp les écrivit aux bains de Bade où il passait six mois de l'année et où il était, dit-on, l'homme le plus en vue après le Grand-Duc, qui était fort de ses amis, du moins s'en flattait-il. L'hôtel Quisisana, de granit rouge comme la cathédrale de Fribourg ou la gare de Wiesbaden, que j'habitais, englouti dans une végétation colossale, n'avait de commun que le nom avec celui de Capri. Cet été toutefois, le soleil régnait en maître sur la pente méridionale du Mont Mercure où croissent mes enfants et leurs discours, bien qu'ils fussent inarticulés, me détournaient de l'académicien sorti de sa boîte sentencieuse. Cependant les paysages parlent dans la mesure où l'on y reconnaît la trace des hommes. La « Conversation » n'a pas perdu tous ses droits et l'on rencontre encore des rois en exil sous les grands arbres de l'avenue de Lichtenthal. C'est là que l'empereur Guillaume a prononcé des « paroles imprudentes » qu'a retenues Maxime Du Camp. Dès qu'il fait retour à Baden-Baden, dès qu'on part pour la chasse ou avec la reine Olga en wagon de chemin de fer, le récit devient plus attachant parce que la chose est vue. Alors on se souvient avec attendrissement que le Tartarin de Bade, rangé des voitures à l'Académie française, non content d'avoir été colonel sous Garibaldi, avait un violon d'Ingres, la photographie, qu'il fut le premier « chasseur d'images » et que la publication de son voyage en Orient marque une date dans l'édition, d'une conséquence infinie sur l'histoire de la culture, comme étant le premier livre illustré de photographies. Et l'on songe que s'il avait moins compulsé les archives de la police et un peu parlé de la femme du préfet — il ne dit pas mot de Mme Delessert et ne laisse rien soupçonner du drame poignant de retenue entre les lignes de Mérimée, ce qui est pousser la réserve de travers et bien loin de la part d'un homme qui a décrit avec tant de

complaisance et d'insistance la maladie de son ami Gustave Flaubert — que s'il avait moins cultivé le style indirect et s'était fié davantage à son talent, il aurait pu nous entraîner au fil de sa propre expérience. Mais n'est-ce pas un défaut de personnalité et singulièrement une absence de talent littéraire qui expliquent son échec?

En dépit d'une persistante médiocrité sans doute inhérente à la qualité de l'homme et de l'écrivain, à mesure qu'on avance dans son demi-siècle, le témoignage devient plus souvent direct et par là même plus considérable. Il lui sera passé de longs développements et beaucoup de commentaires pour retenir quelques traits comme celui-ci. En février 1871 à Versailles. Thiers négocie la paix avec Bismarck (tout est réglé en trois semaines), tête à tête. La discussion qui dégénérait parfois en dispute, durait ce jour-là depuis plusieurs heures. Thiers épuisé, éclate en sanglots et manque de s'évanouir. Bismarck l'enlève dans ses bras comme un enfant, l'étend sur un canapé, le couvre de son grand manteau de guerre, lui prend la main et lui dit :

— Ah, mon pauvre monsieur Thiers, il n'y a que vous et moi qui aimions la France.

Ou d'avoir relevé cette dépêche tombée à Paris pendant le siège : « Nous apprenons de source certaine qu'avant-hier six cent mille Américains ont débarqué à Bordeaux avec leur attirail de guerre complet. »

Ce canard prophète, un peu divin, nous ramène à nos jours sur les bords de la Seine avec M. Paul Morand sans quitter Maxime Du Camp tout à fait : « Douze cents marins américains ont débarqué hier au Havre. Et déjà l'état-major déjeune au Ritz, » note l'attaché d'ambassade dans son journal au 12 juin 1917 (1).

★

La scène se passe dans un « beau quartier » dont le désordre somptueux de blocs blancs, inégaux et superposés, évoque, surtout si le soleil s'y prête, plus Alger-Mustapha que le village de Boileau ou de Swann. Qu'il me soit permis non de les confondre mais de les joindre en m'appuyant sur la borne posée en 1731

(1) *Journal d'un attaché d'ambassade*, Éd. La Table ronde.

pour délimiter les seigneuries de Passy, et d'Auteuil, au pied de la maison où Balzac devait écrire *Splendeurs et misères*, légèrement en amont du château. En aval du pont de Bir Hakheim, ci-devant viaduc de Passy, avec une svelte forêt de fer sur son tablier, dont la dénomination nouvelle accuse le caractère africain du quartier, perpendiculaire au quai, la rue Berton survivant à l'avatar, s'engage entre les blocs étagés et semble bientôt buter contre les soutènements des terrasses formidables de ce qui s'appelle simplement avenue Marcel Proust. Ne vous y fiez pas, elle tourne brusquement à gauche et se poursuit entre deux vieux murs couverts de lierre et débordants de frondaisons, si rétrécie qu'on pourrait la manquer. Je parle du piéton de Paris car je ne pense pas qu'un véhicule, à moins d'une bicyclette ou d'une chaise, ait jamais pu s'engager sur ses pavés inégaux au-delà de la grande grille de S. E. Menemencioglu. « Rustique, ombreuse et comme oubliée (1), » c'est probablement la rue la plus villageoise de Paris et le théâtre des ombres. Elle était éclairée à l'huile, il n'y a pas si longtemps. Pour obtenir le brevet élémentaire de parisianité imaginé par M. Valery Larbaud dans *Paris de France*, le candidat devait la nommer en répondant à la question qui lui était posée : Dressez la liste des rues et passages qui sont encore éclairés à l'huile.

L'Ambassade turque à Passy-Bir-Hakheim n'a rien d'oriental : une folie à la mode du XVIII[e] siècle dans les marronniers, les tilleuls et les acacias, débris des dix-huit hectares du D[r] Blanche, et dernier souvenir végétal des parcs qui s'étendaient autrefois sur les pentes de la colline. C'est l'ancien château de la princesse de Lamballe, devenu au siècle dernier l'illustre maison de santé où fut soigné Gérard de Nerval et où mourut Guy de Maupassant. C'est là que naquit le peintre Jacques-Émile Blanche dont la *Pêche aux souvenirs* (2) paraît en même temps qu'elle fait le pont entre le *Demi-siècle* de Maxime Du Camp et le *Journal* de M. Paul Morand. Le parc Lamballe et le parc Delessert où jaillissaient les eaux de Passy, n'étaient séparés que par la rue Berton et réunis

(1) Comme le dit fort bien M. Chéronnet dans son charmant *Paris imprévu* (Éd. Tel). M. Chéronnet date la borne seigneuriale de 1730, alors que l'inscription porte 1731, mais il doit avoir ses raisons pour cela, et peu importe.

(2) Éd. Flammarion.

par un passage souterrain. On dit que Lauzun l'empruntait pour fuir ses créanciers. En fait de créanciers, la maison où s'établit Balzac, qui domine la scène, possède deux issues. Ainsi Mme Delessert est un peu l'Arlésienne de ce demi-siècle : invisible et présente comme Vénus à la prière de Thaïs. Et le tout respire un parfum de Stendhal vécu. C'est de l'autre côté de la rue que Maxime Du Camp vit pour la première fois la future impératrice Eugénie : elle avait seize ans et dansait un pas espagnol sur une table de jardin. Mérimée était là. Delacroix aussi. C'était l'année de la mort de « M. Beyle ». Le Second Empire tombé, c'est de ce côté-ci que vingt-neuf ans après, Maxime Du Camp prend par la main le petit Jacques-Émile pour lui faire « voir Paris ravagé par la Commune ». Plus tard Jacques Blanche épiloguait avec Marcel Proust sur « le libellé d'une carte de visite dont on se gaussa chez nous, le jour qu'on déposa pour mon père un énorme carré de bristol avec ces seuls mots : Monsieur Thiers ». Tandis que devenu lui-même un notable, pendant la guerre suivante, il rencontre un jeune homme attaché au Quai d'Orsay qu'il « questionne, pour ses cahiers, évidemment ». Le jeune homme était « évidemment » M. Paul Morand. C'est ici même, avenue de Lamballe, que Mme Chrissovelloni, nonagénaire héroïque, après avoir traversé le barrage de l'Europe, seule, a choisi de revenir finir ses jours, l'an passé. Là-bas, au bout du pont, sur ma rive, je suis allé voir Mme Eugène Morand, qui savait cultiver le faible de Giraudoux pour l'alose à l'oseille ; et, sous l'arceau de la Tour Eiffel, je devine la demeure de leurs enfants où l'on pouvait rencontrer, en présence du vieux M. Blanche — il semble que ce fût hier encore — la reine Marie et l'abbé Mugnier, Hélène Vacaresco et Fernandez, Jean Prévost et Drieu La Rochelle, Valéry et Fargue, Lucien Daudet et Christian Bérard, — j'eus même l'honneur bizarre d'y mener Maurice Sachs travesti en traducteur intimidé d'Edgar Poe, — déjà tant de morts, qui se portent bien dans les mémoires et donnent un sens au paysage.

Lucien Daudet prétendait que lors de la publication du Journal des Goncourt, Jacques Blanche s'était jeté sur l'index. Ayant trouvé à son nom la plus imposante série de références, alléché, il se porte avidement à la première page : Blanche, c'était la bonne. Peut-être Lucien Daudet l'inventait-il, bien que ce ne fût pas son genre d'inventer des anecdotes ni de faire des mots

aux dépens d'autrui. Il avait plus de hauteur dans le mépris et plus de violence dans la passion quand il lui prenait de l'humeur. Quoi qu'il en soit, le quiproquo reste le symbole mélancolique de Blanche et de son destin : d'homme du monde considéré comme un artiste, de peintre considéré comme un amateur, d'écrivain considéré comme un peintre. Ce destin, s'il n'est pas tout à fait injuste, n'était pas obligatoire. Il n'est pour s'en convaincre, que de songer à un familier des deux côtés de la rue Berton : Eugène Delacroix sur qui le collègue Blanche a porté un jugement qui ne fait tort qu'à lui-même.

A propos d'index, nul instrument de cet ordre ne figure en appendice à aucun volume de ces publications nouvelles. N'est-ce pas, pour cette sorte d'ouvrages, faire bien peu de cas de l'auteur et du lecteur?

Le Journal de M. Gide a vengé l'affront de Blanche à l'index. Il lui donne une revanche à vrai dire assez amère. Je n'ai pas lu son roman, *Aymeris*, et la vie est trop courte, mais en lisant ses souvenirs, on ne peut que souscrire à la critique par M. Gide de Jacques Blanche écrivain, hélas. Un mélange de style impressionniste, de parler mondain et de gaucherie dans l'écriture, le rend souvent obscur et fait que parfois on ne comprend rien (1).

Assurément il y a quelque chose d'émouvant à se représenter le portraitiste des gloires du siècle, un artiste raffiné, le dernier seigneur de Passy et d'Auteuil, le châtelain d'Offranville réduit par sa troisième guerre à une cabane, vieillard riche et sans feu, dans le désert en armes de la zone interdite, seul et s'efforçant obstinément, d'une main ganté contre le froid, de fixer ce qui lui semblait devoir ne pas périr, doutant si la page qu'il écrivait n'allait pas être instantanément réduite en poudre, et lui-même. Car cela se passait sur « le mur de l'Atlantique », à l'endroit même où avait lieu la première tentative de débarquement. Il ne devait pas survivre à cette année-là, et si les pages écrites lui survivent et paraissent aujourd'hui pieusement rassemblées par M. Armand Pierhal, le livre se ressent de son caractère inachevé, à quoi s'ajoute peut-être quelque chose de sénile.

(1) Je pêche une perle, au hasard : « Ochoa a été, comme Sickert, un de mes trois plus chers amis, important par l'unicité de caractère, son esprit à la fois direct, original et décontenançant pour ceux qui ne le connurent pas, comme nous. »

★

Avec le livre de M. Morand il ne s'agit plus de mémoires à fresque, ni de souvenirs sur le mode mineur traités au petit point, ou à la colle, mais d'un journal tenu par un jeune homme qui n'est pas encore l'auteur de *Tendres stocks*, pendant une année de guerre qu'il passa au Quai d'Orsay en qualité d'attaché au Cabinet du ministre, et composé de notes prises sur le vif, en pleine lumière, comme des instantanés photographiques. Il se trouve que le chef de Cabinet était Berthelot, le ministre, Briand, l'année, 1917 « qui sera aussi importante que 1789 pour l'histoire de l'Europe » et le jeune homme, M. Paul Morand. Enfin un écrivain né. Ce qui frappe d'abord chez ce jeune homme, c'est la qualité : acuité de l'observation, indépendamment du privilège de l'observatoire, et sûreté de l'écriture, indépendamment des promesses tenues. L'auteur de l'*Homme pressé* débute par un allegro magistral. Il y a dans le ton « quelque chose de vif et d'animé, et qui sent l'été » comme dans le chant des cigales au bord de l'Ilissus à l'ouverture de *Phèdre*, et que l'on retrouve dans la musique de Satie. Ce qui saute aux yeux, c'est la classe, la première. Le luxe, si on l'entend en français de Paris avec ce qu'il exige de simplicité, de sobriété, de réserve essentielles : le commun dénominateur entre les Vertus de Notre-Dame, les Grâces de Jean Goujon et les modèles de M. Christian Dior. Un langage classique, mais comme le style d'une robe à la pointe de la haute couture. Jusqu'à une certaine sécheresse, qui peut être le masque de sentiments plus tendres. Je m'aperçois que tout ceci ou presque pourrait s'appliquer à quelqu'un qui brille à toutes les pages de ce *Journal*, M. Jean Cocteau, et plus particulièrement à l'auteur des *Portraits-souvenir* et de *La Difficulté d'être* (1). Les pierres de M. Cocteau ont leurs feux propres. Les perles de M. Morand ont un autre orient qui sied à Clara Gazul. En lisant le *Journal d'un attaché d'ambassade* on pense aux lettres que Mérimée écrivait au même âge dans des fonctions parallèles.

J'étais amené à nommer Prosper Mérimée à propos de Maxime Du Camp par la convergence de leur destinée, toute fortuite, sur

(1) Éd. Morihien.

un point de biographie. C'est un lien de parenté qui semble le rapprocher de M. Paul Morand dans l'absolu. Il existe une analogie curieuse entre les deux P. M. des lettres françaises et qui m'apparaît, comme elle se propose, sans que je la sollicite, eu égard à la précocité dans la carrière, l'excellence dans la nouvelle et une suprême élégance en toute chose. La vivacité d'esprit, une concision extrême, un mélange d'humour et de tendresse contenue, avec une pointe d'amertume, plus tard, dominée par une vraie sagesse. On pourrait développer plus concrètement. Le parallèle pourrait se poursuivre ou commencer par un parallèle entre Léonor Mérimée et Eugène Morand, qui poserait au départ une analogie de situation, développée par une analogie dans le talent. Je laisse le jeu aux docteurs futurs avec une assurance contre l'ennui dans la compagnie de ces deux hommes de qualité. Et pour les couvrir d'une autorité, j'en appelle à Paul Valéry, un beau joueur qui a pratiqué ce jeu-là : « Il se peut, après tout, que l'antithèse et le parallèle correspondent à quelque nécessité de l'esprit. »

On n'a pas le temps de s'ennuyer en lisant le *Journal*. Il y a un monde fou. Ce n'est pas un jeu de massacre. Ce serait plutôt le contraire : le meneur de jeu anime un théâtre dont les marionnettes honorent l'espèce, pour la plupart, et fixe leur portrait instantané en mouvement. Il faut voir Jules Cambon, armé d'un sécateur, cueillir les roses qui bordent la pelouse du Quai d'Orsay, plus rassurant que Philippe Berthelot à quatre pattes sur des tapis chinois, en train d'éponger l'eau des poissons dans le salon ; Briand se plaindre des rossignols à Cocherel et s'émouvoir, une seule fois, quand l'abbé Mugnier parle de la pêche à la ligne ; les assoupissements de Joffre dans la pose de Koutouzoff et l'auteur, nager dans le bain des pages à Trianon ; Apollinaire le front bandé comme dans la légende et la comtesse de Noailles avec le sabre de Mangin dans sa chambre à coucher ; Céleste définir la poésie de M. Léger et Proust rire aux éclats, en montrant des dents superbes. Le nouvel hymne russe est commandé à M. Strawinsky. On cherche des clients pour M. Claudel qui dirige le commerce avec l'Italie. M. Mauriac débarque de Salonique chez Mlle de Chevrel, tandis que M. Cocteau fait salle comble au Châtelet pour *Parade* avec le concours d'Éric Satie et de M. Picasso. M. Picasso est jugé par Blanche : « C'est un

habile qui se sert des gens sous son air tout carré... Il s'est servi de Cocteau. » Dommage qu'il n'ait pas retenu de poissons comme celui-là dans son filet de pêche. Jacques Blanche ne s'est pas rendu justice à lui-même. A Londres, on déclare « que Lloyd George ne restera pas bien longtemps, que Winston Churchill reprend de l'importance et qu'il est l'homme de l'avenir » (*sic*, p. 154). Et « rien n'est curieux comme de voir l'état-major yankee (qui, dans quelques années, sera peut-être la plus grande des institutions européennes) faire d'humbles débuts boulevard des Invalides dans un cadre de boiseries grises de boudoir » (re-*sic*, p. 296). La suppression de la censure « sauf pour les fausses nouvelles ». *Et cœtera.* C'est le cas de le dire, car il y a le choix entre les mille et un petits faits vrais qui composent ce film extraordinairement parlant.

La projection serait étourdissante si elle n'était reliée par le retour plus fréquent de quelques élus. Dont les vrais amis et pairs, les mousquetaires qui tissent avec le metteur en scène le fil charmant d'une année terrible. Sous l'éminence nocturne de l'oncle Marcel Proust : Lucien Daudet sevré de l'Impératrice, duc ès-lettres ; M. Jean Cocteau, en Ariel, qui semble avoir le don d'ubiquité, et Jean Giraudoux qui s'assied dans la boîte à pastels de Vuillard. Le fraternel Giraudoux qui habitait aux Beaux-Arts chez les parents de Mérimée, je veux dire de l'auteur, aux Arts Décoratifs. Pour excuser le lapsus, je relève, le 9 décembre 1916, que « mon père a dit à Giraudoux ce matin, qu'il avait le nez à bout carré de Mérimée ». Ce trait emprunté par le Limousin adoptif, met en évidence une sorte de filiation étrangement naturelle et la floraison mystérieuse, dans ces pages, du génie d'une seule et même famille parisienne.

En filigrane, une dame, à l'hôtel Ritz, que Proust déjà comparait à son ancêtre Pallas, appelée à cumuler les rôles d'une impératrice Eugénie et d'une Mme Delessert — cela ne se voit qu'au cinéma — qui aurait eu l'intelligence et la sagesse de ne pas épouser l'Empereur, ni le préfet, et d'être insensible à tous les Maxime Du Camp du monde, la princesse Soutzo, née Chrissovelloni, qui est devenue Mme Paul Morand.

De ce film on regrette seulement que l'auteur se soit effacé. A moins que le choix obligé d'un angle, la prise de vue, le découpage et le montage, — et cet effacement même — ne recomposent

ensemble un portrait de lui, assez ressemblant par la réussite. S'il était plus appuyé, serait-il aussi fidèle?

On aime cependant à reconnaître parfois son ombre au passage, à découvrir dans la brève séquence de *Lola*, la source de la *Nuit des Six Jours*. Elle fait surgir une fois de plus à la mémoire qu'elle enchante depuis l'adolescence, la cadence de l'exposition sur cet accord dissonant délicieusement par ses harmoniques — 1920, Paris la nuit, à la sortie de Maxim's, dans un taxi, le narrateur, un peu gêné, à *Léa* :

« — Vous habitez Paris?

« — Outil, dit-elle, qui vous cause de chez moi? Je vais au Vél' d'Hiv' pour les primes de deux heures. »



Des chasses de Maxime Du Camp à la *Chasse à courre* de Maurice Sachs, à travers la fugue des souvenirs, à la trace des hommes dans ces mémoires en correspondance, on se dit que, de mémoire d'homme, il y a bien des manières de faire la guerre et la paix. Depuis le tête-à-tête de Bismarck et de Thiers à Versailles et le monde en guerre mitraillé à bout portant par l'objectif infaillible de M. Paul Morand au Quai d'Orsay, à la fin d'un octogénaire traqué dans son dernier repaire, jusqu'à l'évasion d'une dame nonagénaire et à son retour final dans Passy-Bir-Hakheim, pour peu qu'on ait vécu ou songe à ce que ces morts impliquent et signifient, tant de mort saisit le vif qu'il peut en conclure à un certain progrès.

Ce dépassement de l'homme, où l'on perd le fil et où il y a de quoi perdre la tête, justifie peut-être la scie métaphysique à la mode dont on est à peine moins las que de la destruction pratique. Après tout, le rire n'est-il pas des privilèges de l'espèce, le moins inquiétant? Afin de ne pas le laisser tomber tout à fait en quenouille, en plein mal du siècle, je sais pour ma part le plus grand gré à M. Morand d'en avoir perpétué le sujet plus d'une fois. Et pour cela préfère la poésie de l'impair, que voici. En 1917, la comtesse Étienne de Beaumont « à un goûter pour son ambulance » réunit deux personnes inclinées à se rencontrer autant que deux planètes : Mme Standish, née des Cars, dont la reine Alexandra copiait les robes, les frisons et les colliers

de chien (lorsque j'étais un enfant et que Lucien Daudet m'enseignait « il y a encore trois *dames* à Paris », Mme Standish, qui avait ignoré le jeune Proust brûlant de l'immortaliser, était, des trois, la plus exclusive) et un personnage de la République, M. Justin Godard, alors ministre de la Santé, — mais la moindre explication gâte le moment où Mme de Beaumont vient à nommer :

— M. Godish, Mme Standard.

Voilà un instant de félicité parfaite que je retrouve en butant sur les pavés inégaux de la rue Berton, à la trace des hommes qui animent le paysage.

EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE.

SPECTACLES

MAGNOLIAS ET COCOTIERS

NOTES SUR LE PRINTEMPS ARTISTIQUE

Les magnolias de la Ve Avenue.

Avril à New-York. Ce que j'ai vu de plus beau, ce sont les magnolias en fleurs devant la collection Frick, dans la partie de la Ve Avenue en bordure de Central Park, qui tient plus de l'avenue du Bois que des Champs-Élysées ; on m'assure d'ailleurs que ce sont des tulipiers de Virginie (arborescents), car les magnolias fleurissent plus tard. Je revois avec reconnaissance les larges coupes blanches, les feuilles lustrées, le port généreux des deux gardiens de la belle collection (elle enferme des Ver Meer, des Goya, des Manet et un Carpaccio inoubliables). Les perspectives arbitraires du voyage m'amènent peut-être à associer un peu trop étroitement les témoins les plus convaincants du printemps américain et la qualité exceptionnelle du musée devant lequel ils triomphaient si agréablement. Mais cette association n'est pas tout à fait vaine, puisque nous voyons toujours aux États-Unis les collectionneurs se préoccuper de la présentation des chefs-d'œuvre qu'ils ont réunis : c'est le même état du goût qui inspire le choix des tableaux, et leur décor. Il arrive qu'ils s'expliquent l'un l'autre. Le musée de Mrs. Gardner à Boston, le plus extravagant, le plus délicieux d'Amérique, avec ses palmiers intérieurs, ses reposoirs pour œuvre d'art, et ses concerts continus, révèle immédiatement au visiteur, ce qu'a signifié le culte des primitifs italiens pour la société de 1900, dont le directeur de conscience était B. Berenson. Et que dire de l'immense cabinet de dentiste,

pâle, uniforme et dénudé, bâti sur le haut de la Ve Avenue, pour abriter, comme un Saint des Saints de l'art « non-figuratif » quelques pièces de la collection Gougenheim? Le jardin Frick est l'indice d'un goût classique, dont à peine entré dans la Galerie, la richesse et la sûreté vous surprennent, si vous étiez assez ingénu pour ignorer que, parmi les privilèges de l'Europe qu'elle s'est efforcée de reconquérir, l'Amérique moderne a su aussi s'emparer de celui-là.

Et pourtant ces magnolias faussement précoces sont des tulipiers de Virginie. Cet arbre luisant et gras, comme un gros laurier majestueux — c'est le magnolia que je veux dire — semble fait pour fermer et ennoblir les allées monumentales de platanes, qu'ont tracées dans les villes du Midi et du Sud-Ouest les grands gouverneurs de l'Ancien Régime. Nous saluons en lui avec amitié ce que nous croyons être la santé, le sérieux, le calme magnifiques du Vieux Monde, la sève classique exigeante et forte qui découpe bien les feuilles et dessine des fleurs de lotus d'une incomparable blancheur. Et voilà que l'emblème nous abuse, puisque les apparences qui nous réjouissent ici, sont celles d'une essence voisine, parfaitement indigène et stable, qu'il s'agit au Nouveau Monde d'un arbre de printemps, et que rien n'y appelle expressément ce qu'il nous plaît tant d'y voir.

Conclusion de l'apologue : l'ostentation classique fait ici l'effet d'un préjugé romantique, dont il importe de se garder, si l'on veut — comme tout y invite dans les rues de la Cosmopolis — reviser le sens et l'échelle de nos besoins. Et plus généralement, il faut se demander pourquoi le regard possessif et familier que nous avons pour les ouvrages de l'art semble procéder ici d'une erreur invétérée, et d'un orgueil insoutenable. Le droit d'aînesse que nous nous attribuons d'instinct devant le *Saint Jérôme* de Carpaccio et le *Torero mort* de Manet, ne serait-il pas aussi trompeur que les certitudes du magnolia? Les chefs-d'œuvre qui ont émigré si facilement, continuent-ils, continueront-ils longtemps, à nous appartenir moralement? Qu'est-ce qui nous permet de l'affirmer?

Ce qui caractérise New-York, c'est, bien entendu, sa fièvre de consommation intempérante : il faut que tout s'y montre et s'y mette en vente, que tout soit coté en bourse et en opinion. Dans le quadrillage de rues qui s'appuie à la 57e et à la Ve Avenue, il y a probablement autant de galeries, et, au cours d'une année,

plus d'expositions que nulle part ailleurs, même à Paris. Mais il en résulte des va-et-vients et une agitation froide. Un réseau de « managers » et de « personnalités importantes » — visibles ou invisibles — lutte avec acharnement, en vue de déclancher les courants favorables et le succès statistique. Atmosphère de courses, où le doute de Cézanne, comme le pari de Pascal, serait immédiatement comptabilisé.

Il faut donc des convictions fortes et simples — quitte, comme on sait — à en changer souvent. En ce milieu de siècle (la notion a cours ici), la balance des rapports artistiques avec l'Europe, et particulièrement la France, s'établit à peu près ainsi : 1900-1920, époque des « géants », constitution de l' « art moderne », fondements nouveaux de « l'approche esthétique »... ; depuis 1930, rien de créateur n'apparaît plus à Paris, développements « maniéristes » et répétitions inutiles, l'art du XXe siècle a émigré en Amérique, la deuxième guerre mondiale a entraîné le sevrage de l'art national, etc... Position chimérique, instinctive et commode qu'il serait ridicule de contrarier ; le contrepied de notre magnolia.

Il se trouve qu'on pouvait voir fin avril cinq expositions de peintres français : deux importantes, *Braque* (Musée d'Art moderne), *Degas* (Wildenstein), et trois mineures (mais, sauf la dernière qui était faible, plus par l'ampleur réduite que par la qualité), *Seurat* (Durand-Ruel), *Villon* (Carré), *Christian Bérard*. Le choix du hasard est bon, il illustre bien le problème. L'Exposition Braque est le grand succès de l'année (1) : Braque est un « géant », un libérateur ; il a les honneurs des magazines, après Picasso et Bonnard célébrés les années précédentes. Les queues d'attente qu'on ne voit guère à New-York devant les cinémas se forment tout l'après-midi dans le hall « modernissime » et aéré du musée. On a réuni plus de 120 toiles, des premiers essais « fauves » — si peu connus — antérieurs à 1910, aux compositions suaves et argentées des dernières années. La maîtrise stricte, la mélodie serrée et généralement infaillible, sont un peu trop exclusivement mises en évidences par un accrochage en juxtaposition, qui déroule à travers les salles trop courtes un ruban vertical

(1) Mais il paraît que l'Exposition de « la Peinture italienne contemporaine », qui lui a succédé, serait aussi un grand succès.

sans temps de repos ; mais du moins, sent-on à merveille le passage des dissocations monochromes, couleur de vieux journal froissé, aux tons de cigare plus chauds, puis au contrepoint des bleus, des noirs, et à l'éclatement final, exquis mais toujours « retenu », de la palette si originale du maître qu'on pourrait nommer le *Doctor Seraphicus* du cubisme. Cette grâce et ce recueillement de la sensibilité avertie, sont comme les fruits mûrs d'une civilisation sans défaut, mais ne renouvelons pas l'illusion du magnolia : ne pouvons-nous les goûter sans l'arrière-pensée qu'ils nous appartiennent d'abord, au moment même où il est clair qu'ils nous appartiennent de moins en moins. Rien ne prouve qu'on n'ait pas ici pour eux la qualité d'attention requise, mais, je dois le dire, aussi, rien n'apaise vraiment l'inquiétude que font naître les habitudes publicitaires, et qui est le malaise spécifique du succès, dans un pays où il revêt aisément des formes si suspectes. Qu'auront engendré dans dix ans, dans vingt ans, ces petites formules un peu niaises sur l'intériorité, la poésie grave du peintre d'Argenteuil, qui peint toujours la même caisse et le même poisson noir et qui a eu, avec quelques amis, l'idée de battre les formes sur la toile comme un jeu de cartes où on lirait tout en transparence? Les enfants les répètent ici — on les leur inculque dès l'école — à l'ébahissement du visiteur qui se souvient qu'en France, on n'a pas encore tout à fait fini de hausser les épaule devant ces mêmes tableaux.

Moins de doute encore avec les Degas : ce sont ceux des collections américaines, souvent achetés il y a fort longtemps et si l'on peut dire, dûment acclimatés, portraits de la famille (mais le bel enseigne De Gas est resté à Washington), de femmes du monde, de Rose Caron au décolleté lisse et lumineux, le « pré vert » avec sa danse de purs sangs, et les mille danseuses des Élysées « degaséens », qui règnent ici sans partage.

Avec *La Grande Jatte* que présente, au milieu d'un ensemble de peinture moderne de premier ordre, le Musée de Chicago, les États-Unis ont le sentiment de posséder le « cœur » de Seurat. La petite exposition de New-York montrait une esquisse à l'huile et de nombreux fusains exécutés en vue du fameux tableau et du « chahut » : les dessins, comme toujours, étant ce qu'il y a de plus fort.

A côté de ces œuvres solides et déjà anciennes, les hiéroglyphes

délicats et le prisme lumineux de Jacques Villon — prudemment mais un peu chichement présenté — et moins encore les élégances légèrement frelatées de Christian Bérard, ne peuvent faire figure de valeurs acquises. Mais on les réclamait ; et l'on ne saurait douter que le niveau des présentations artistiques en Amérique — et pas seulement à New-York : l'exposition Braque venait de Cleveland — est élevé, qu'on y manifeste des exigences sérieuses et justifiées, et qu'il est passionnant d'observer les nouveaux destins qui s'ouvrent aux chefs-d'œuvre « déracinés » puisque ce fut, après tout, le sort des plus beaux morceaux du Parthénon, des vases Soung et des bijoux de Palmyre, dont l'Occident a fait son bien sans mauvaise conscience, depuis longtemps.

★

Ile ou continent?

La dérive du continent artistique ne se faisait pas encore sentir en mai et juin à Paris. On n'y découvrait pas non plus — il est vrai — les effets d'une administration invisible préoccupée d'inculquer les grandes vérités de la culture, et de bonnes habitudes commerciales à un large public : plutôt l'inverse, qui s'explique sans « managers » spécialisés. Non, l'insistance d'un joli printemps — sans magnolias — et la chaîne discrète, subtile, mais, semblait-il, toujours authentiquement nouée des problèmes vrais ou faux qui nous stimulent et nous deviennent un à un familiers ; tout un jeu de mailles aptes à retenir l'essentiel, dispersées, parfois mal suspendues, mais nerveuses et actives, où se tisse encore l'avenir.

Indices de crise, de mutation ou de démission? L'exposition *Gischia* (Galerie Caputo)? Elle était remarquable, au contraire, par l'insistance trop voyante d'un artisan qui connaît son art roman, ses émaux limosins, et n'en finit pas avec une cure de schématisme (d'archaïsme?) peu favorable à la tenue des tons. Celle de *Borès* (Galerie de France) pur, allusif comme Supervielle, dans ses natures-mortes, si sûr de son registre personnel de gris et de bleus, parfois peu explicite, mais fidèle, obstinément fidèle au dieu sobre et léger qu'il a solitairement découvert? Non, rien n'avait bougé dangereusement. Les « géants », bien solides, étaient à leur place de gardiens du monde, aussi intelligibles à Paris

qu'ils le seraient à New-York (je n'ose dire : plus), mais plus libres jusque dans le caprice ou l'erreur, que les bilans précipités et les rapports des bureaux ne le laisseraient supposer « du dehors », plus proches de tout ce qui se passe, de ce qui meurt et ce qui naît dans la société des arts.

Les œuvres récentes de *Matisse* (Musée d'Art moderne), grands découpages de couleur agrandis, étalés, non sans témérité, sur les hautes parois, affirment leur hérédité décorative en même temps que leur consistance « morale ». La production de l'année de *Picasso* (Maison de la Pensée française) était toute prête de susciter cette curiosité de mauvais aloi que l'on accorde aux vedettes trop spectaculaires, mais, par bonheur, une certaine réserve de la critique lasse d'un laisser-aller insolent au point d'être injuste pour les grandes compositions en gris et noir sur le thème d'un petit enfant au berceau — cette réserve, entre parenthèses, lui a valu d'être vertement tancée par le maître — a évité au *Doctor Terribilis* d'être l'attraction pervertissante de la saison.

Mais, dira-t-on, il y a la grande fermentation de « l'art abstrait » qui remet tout en cause. Il fermente, Dieu merci, aux frontières du facile et du faux, avec une forte proportion d'alcool « irréaliste », et un bon noyau concret. L'offensive-éclair — style américain — a fait long feu ; la révolution catastrophique — style 1917 — aussi. Et finalement rien ne sent mieux l'application sourde, l'odeur d'atelier, les douceurs et les rages du travail ou ses brusques illusions, que les manifestations toujours plus nombreuses et moins bruyantes des disciples de Mondrian et de Kaudinsky (Galerie Denise René). La petite histoire se divertira des mésaventures de l'Exposition « les origines de l'art abstrait » (Galerie Maeght, avec participation — réduite — du Musée de Grenoble) la perspective historique qui consiste a partir des « fauves » et des « cubistes » pour montrer la genèse de la « non-figuration » a paru absurde aux « orthodoxes », d'où des interdictions solennelles — venant de la « centrale » new-yorkaise — et quelques démissions bruyantes (1). Par ailleurs,

(1) Et, en même temps, publication d'un ouvrage — en forme de répertoire — présenté par M. Seuphor, *L'Art abstrait*, éd. Maeght, qui, bien que sujet à caution, aidera à faire le point.

nombre de peintres ont jugé bon, à l'occasion de cette exposition d'antidater leurs toiles, pour paraître en bonne place dans les années de la « genèse » ; ce sont querelles et malices que l'on aime bien de Montmartre à Saint-Germain-des-Prés.

Que cette peinture sans images remette en cause beaucoup des anciennes évidences, bien sûr ; c'est proprement sa raison d'être. On pourrait dire que le retournement consiste à nous faire sentir comme une île, ce qui a toujours paru être un continent, à inviter d'en faire le tour et à le placer dans un archipel plus complexe. Du même coup, le paysage se vide et l'air se raréfie : tout dépend finalement de la qualité des rapports retenus et intensifiés. Et c'est pourquoi il est bon — ou, en tout cas, intéressant — que pour l'essentiel l'expérience se poursuive à Paris, où le vacarme retombe vite, et où les attentats du génie fournissent tôt ou tard de nouveaux points de départ.

Confrontez en effet les deux rétrospectives qui ont couronné la saison : l'Exposition *Poussin* (Bibliothèque Nationale), par malheur conçue trop petitement, et perdue dans les miroitements de la galerie Mazarine, mais enfin les dessins magistraux, prêtés par le cabinet des Dessins du Louvre, pleins, durs, tout en liaisons formelles, *Echo et Narcisse*, *Éléazar et Rébecca* — si décolorés soient-ils — décrivent ou plutôt énoncent sans ambages ce monde étagé et rigoureux, semblable à un monument de marbre et de cristal, qui était pour le XVIIe siècle, et qui reste pour nous l' « eldorado » antique, un pays ordonné par la fable, un espace articulé et pur, où croissent amicalement chênes et palmiers. L'Exposition *Gauguin* (Orangerie) montre ce que peut une haine violente, un refus total des fausses merveilles classiques : l'Europe n'est pour ce voyageur révolté qu'une formation inutile sur un socle primitif, dont il cherche à étreindre « la réalité rugueuse » — et voluptueuse — en Bretagne, à la Martinique et dans le Pacifique. L'art véritable procède de ce qui fut « avant » : couleurs de féerie, contours raides d'idoles, arabesques de l'imagination « tropicale ». Son arbre d'oraison c'est le bananier ouvert en éventail, le cocotier au tronc brûlant, percé d'un reflet rouge. Mais dans ce trou d'ombre bleue où il jette sa puissance et ses rêves, Gauguin élabore un ordre aussi ferme et poétique que celui de Poussin ; c'est le même instinct qui reparaît, avec l'Océanie pour Grèce, le tronc exotique pour colonne, la « vaihiné » pour

porteuse d'eau, et le « temple immobile de la nature » pour réceptable des formes calmes, où les variations de la couleur provoquent l'enchantement « musical » que Poussin obtient par le jeu des volumes et des plans. Et c'est pourquoi, à l'âge de cent ans, le cercle s'étant refermé, le « barbare » est salué comme « le créateur de la peinture moderne » par les fils de ceux qu'il avait fuis.

ANDRÉ CHASTEL.

BILAN MUSICAL

La chaleur de la canicule est peu favorable aux bilans de fin de saison. Selon le tempérament de chacun elle incline à l'indulgence ou à la sévérité, assez peu à la justice — une justice toute relative, d'ailleurs. Pour ma part, la chaleur me délite. De la même façon, dans mon souvenir, l'année musicale qui vient de s'achever s'estompe, se défait. Elle revêt un visage terne, elle ne laisse en moi aucun trait saillant. Ai-je tort, ai-je raison?

Naturellement, comme par le passé, les grandes associations symphoniques ont suivi la plus tranquille des routines, tout le long de l'année. Elles n'en sont sorties que pour faire entendre des premières auditions de tout repos qui eurent le mérite de remettre en mémoire une vérité première : à savoir que la musique est aussi silence, et que, dans bien des cas, il est juste qu'elle retrouve ce silence qu'elle n'aurait pas dû rompre.

Hâtons-nous d'ajouter que les grandes associations symphoniques ne détiennent pas seules, tant s'en faut, le monopole de la routine. Je crois même que, sur ce terrain, les théâtres lyriques nationaux leur dament le pion. Certes nous eûmes d'admirables représentations wagnériennes, en allemand, avec Mme Flagstad et un remarquable *Chevalier à la rose*, en allemand aussi. Certes, *Pelléas et Mélisande* n'a jamais été mieux chanté, ni mieux monté. Mais Roger Désormières ne dirige plus le chef-d'œuvre de Debussy, et comme on le regrette ! Sous la baguette de M. Wolf, on croit entendre un curieux mélange de Puccini et de Wagner (le premier l'emportant sur le deuxième). Quand M. Cluytens est au pupitre,

tout le lyrisme de Debussy, et la magie sensuelle de son orchestration, disparaissent, — aussi sa force dramatique.

Les créations des Théâtres lyriques nationaux? Les doigts d'une main suffisent à les compter. Mis à part l'effort le plus considérable de l'Opéra qui s'est avéré une erreur monumentale, je veux parler du *Lucifer* de M. Delvincourt, on peut mentionner la création de l'Œuvre posthume de Reynaldo Hahn, *Le oui des jeunes filles*. C'est du bon Reynaldo Hahn, une comédie lyrique charmante, excellemment écrite pour la voix, d'une orchestration transparente où passent des échos mozartiens : un objet de vitrine, mais dont le charme et la trop grande joliesse lassent et ne dégagent aucune vie réelle. C'est peu.

La Radiodiffusion, elle, a fait de l'excellent travail. Les concerts de l'Orchestre national et les séances de musique de chambre nous ont permis d'entendre, sinon des chefs-d'œuvre, du moins des œuvres nouvelles ou des œuvres des musiciens étrangers.

Les concerts de virtuoses ont été extrêmement brillants. Outre les gloires consacrées, ils ont révélé quelques noms nouveaux, de première grandeur. Un pianiste brésilien, Arnaldo Estrella, a manifesté les qualités les plus rares, celles qui font les grands artistes : à une technique étincelante, qui unit l'éclat de l'acier à la douceur, il joint un sens du style, une sensibilité et une intelligence musicales des plus remarquables. Deux jeunes pianistes américains, Arthur Gold et Robert Fitzdale, ont donné un récital à deux pianos qui fut d'une singulière perfection tant par la musicalité que par la technique, et dont le programme composé pour la plus grande partie de premières auditions fut une vraie joie. Ils nous ont fait connaître un jeune compositeur américain, fort intéressant, Paul Bowles et nous ont initiés au charme magique et un peu monotone du « piano préparé » de John Cage.

J'aurais aimé vous entretenir des jeunes compositeurs et consacrer une chronique enthousiaste au nouveau génie de l'année. Mais l'on n'entend guère les œuvres des premiers et l'année musicale n'a apporté aucune révélation.

Je terminerai donc ce bref bilan en vous parlant des dernières œuvres de deux compositeurs qui atteignent aujourd'hui la cinquantaine : Francis Poulenc et Henri Sauguet.

De ce dernier, j'ai beaucoup aimé la musique pour le ballet *La Rencontre*. Incontestablement Henri Sauguet est un musicien de

ballet. Il l'a abondamment prouvé depuis *La Chatte* jusqu'à *Les Forains* et *Les Mirages*. Mais *La Rencontre* est à marquer d'une pierre blanche dans l'œuvre de M. Sauguet. C'est une partition construite sans faille de bout en bout — ce qui n'a pas toujours été le cas des autres partitions importantes du musicien. Elle se développe d'une seule coulée, et l'orchestration est devenue plus subtile. C'est une œuvre harmonieuse, sans rien perdre des vertus émotives, propres à la musique de M. Sauguet. Son cycle de mélodies, sur dix poèmes de Max Jacob, *Visions infernales*, me semble moins accompli que *La Rencontre*, mais c'est une œuvre d'un extrême intérêt, et importante pour l'évolution de son auteur. Ces mélodies n'ont pas le charme aisé, élégant et sensible des précédentes mélodies de M. Sauguet. Aussi bien les poèmes de Max Jacob, inquiétants, tortueux et baroques ne requièraient-ils pas ces qualités. M. Sauguet a traduit musicalement ces poèmes avec bonheur, mais un bonheur inégal me semble-t-il. Il y fait preuve de puissance, de couleur, d'une grandeur certaine. La cinquième mélodie, *Le Petit Paysan*, dégage cette poésie simple et douloureuse où M. Sauguet nous donne le meilleur de lui-même. C'est une vraie réussite. Les autres n'emportent pas une complète adhésion de la part de l'auditeur. Il y a de fort beaux moments. Mais il semble qu'une marge subsiste entre l'intention et la réalisation strictement musicale : chaque mélodie n'apparaît pas comme un objet musical se suffisant à soi-même, pur de tout ce qui n'est pas la seule musique. Ce cycle de mélodies illustre bien la lutte secrète du compositeur, lutte entre le cœur et la technique pour arriver à l'équilibre du langage musical personnel. Cette lutte n'est pas l'élément le moins attachant, au contraire, de ces mélodies, comme d'ailleurs de toute l'œuvre de Henri Sauguet.

Avec Francis Poulenc, il n'y a pas de lutte — ou si elle existe il n'en subsiste pas de trace. Dès le début, dès *Le Bestiaire* et *Les Mouvements perpétuels* à travers diverses influences, le compositeur avait trouvé son style et son langage musical. Depuis son œuvre s'est développée harmonieusement et naturellement, sans rien de forcé, avec le sens le plus exact de ses limites. Elle a gagné en ampleur, en perfection, elle a acquis une gravité nouvelle sans rien perdre de sa jeunesse et de sa fraîcheur. Il n'en est pas de meilleurs exemples que les dernières œuvres du compositeur, entendues cette saison : un cycle de sept mélodies sur des poèmes

extraits de *Calligrammes* d'Apollinaire, quatre petites prières de saint François d'Assise pour chœurs *a capella*, une *Sinfonietta*, et une *Sonate* pour violoncelle et piano. Toutes ces œuvres sont des œuvres de maîtrise.

Les mélodies sur les poèmes de *Calligrammes* constituent l'un des plus beaux cycles de mélodies, et peut-être le plus parfait, du compositeur. On y retrouve sa richesse mélodique et ce sens infaillible de la prosodie qui fait le compositeur *révéler*, véritablement, le poème. Elles permettent de constater comment, de mélodies en mélodies, l'accompagnement est devenu plus riche, plus complexe, plus dense et plus subtil. Les petites prières de saint François d'Assise appartiennent à la veine religieuse de Poulenc, veine essentielle à la complète compréhension de son œuvre. Elles ont une pureté et une simplicité de lignes toutes romanes. Si la *Sonate* pour violon était peu réussie, de l'aveu même de son auteur, celle pour violoncelle, au contraire, est une réussite éclatante. Admirablement écrite pour le violoncelle dont elle met en valeur toutes les ressources, elle se déroule sans un temps faible : c'est une œuvre variée, dense et pleine où l'on retrouve le meilleur de Poulenc, d'un Poulenc arrivé à la maturité. On dira de même de la *Sinfonietta*, chatoyante, exquise et tendre avec force.

On a quelques scrupules à formuler des réserves en face d'œuvres aussi achevées et qui sont si exactement ce que le compositeur a voulu qu'elles soient. Et pourtant on souhaiterait parfois moins de sécurité, un élément insolite qui vînt déranger cette harmonieuse ordonnance, peut-être un peu de cette inquiétude interne que trahit la musique de Sauguet. Pour tout dire, on a l'impression — et cela est plus vrai de la *Sinfonietta* que de la *Sonate* pour violoncelle — que le compositeur, en pleine possession de ses moyens « joue sur le velours ». Il mène son œuvre, on aimerait que son œuvre le menât parfois. D'autre part, une tendance nouvelle m'a semblé se faire jour dans ces deux dernières œuvres : un abandon plus débridé, et qui paraît volontaire, au lyrisme purement sentimental. Abandon qui n'est pas sans danger. On aime dans la musique de Poulenc, sous le masque de l'esprit et de l'ironie, la maîtrise constante de l'intelligence sur le lyrisme et la sentimentalité. Ces épanchements, nouveaux chez le compositeur, semblent compromettre cette maîtrise. S'ils devenaient plus

tyranniques, ils risqueraient d'affadir sa musique et de la banaliser.

Ces appréhensions exprimées, il faut dire que ces deux œuvres, les plus accomplies du musicien, sont exactement celles qu'on devait espérer de sa maturité.

Henri Hell.

DU ROYAUME D'ABDALLAH A JÉRUSALEM

De Damas à Ammane, un seul obstacle retient l'attention : la frontière. Derrière, devant, rien n'est changé : le plat, demi-cuit en cette saison, et demi-cultivé, se poursuit. Entre ces deux vides, la frontière fait centre. Des bâtisses, puis d'autres bâtisses et plus loin encore des bâtisses, entre lesquelles les voyageurs s'affairent. Des voitures s'arrêtent, repartent, chacun rencontre des amis : « Tiens, les un-tel qui remontent d'Ammane. » Pour un peu, on se donnerait rendez-vous : « Je te rencontrerai à la frontière. » C'est bien le contraire de l'Europe, où les pays s'arrêtent avant, se vident, sinistres no man's land entre les nations. Ici la frontière appelle. On y monte, là se passe quelque chose. C'est une oasis, un point d'eau administratif. Mais le cadenas qui retient la barrière est faible, bien faible (un peu rouillé) : si je te pousse, tu craques.

La structure (je dirai plutôt construction) géographique du pays est simple, moderne, pratique, neuve. A l'Ouest une chaîne de montagnes, à l'Est une autre. Au milieu un carrefour : tout droit Bagdad, à droite Ammane. Attention au croisement où commence le vice politique : ce qui semble conduire à Ammane, mène précisément à Bagdad.

Je fais de la route, comme on n'en fait pas encore dans notre vieille Europe. Longues distances droites, que parcoure l'auto, comme l'avion. Je n'aperçois qu'une fois une gare (style Fallières, notre souvenir) mais perdue. Le train qui en sort est un convoi. A Ammane il n'y aura pas de « quartier de la gare ».

Mais il y a sept collines, sept faubourgs et sept ravins. Sept collines, comme à Rome, comme à Paris, comme dans les vraies capitales. Elles surplombent bien plus pourtant, les sommets masquent la ville, qui apparaît alors comme d'avion, les faubourgs dévalant vers le ravin central. L'avion (qui peut être chameau comme auto ou charrette) descend lentement, d'un vol plané, le long de ces maisons de belles pierres blanches, toutes neuves, solides, suspendues comme un soixantième étage new-yorkais.

Quoi de plus moderne que cet accès à ces ouvrages de pierres, inachevés mais aux loyers sterlings exorbitants, où s'entassent Arab Legion, frigidaires, Glub Pacha, conserves du monde entier, Amérique, Hollande, Angleterre, surprenants ustensiles d'aspect clinique qui ne sont que ménagers, dans le désordre créateur d'une boom city du plus pur style far-west. Entre deux blocs, dans une fondrière, trottine un petit âne.

Ce sentier à travers champs, qui devrait cheminer vers le fond du jardin de mon curé, mène au Parlement, à la Présidence du Conseil. La maison du Ministre de France les domine, que domine encore une maison de pierres blanches et neuves, semblable à toutes les constructions publiques ou privées, différente seulement par la situation : le palais de Sa très gracieuse Majesté hachémite, roi de Transjordanie.

A mi-chemin, un membre du corps diplomatique m'expose la situation. Un émir devient roi, une région devient un pays. Ce pays est un surplus de guerre britannique. Ainsi un sens nouveau est donné au mot collaboration. Le pays se fait par elle. Son chef reste le seul vainqueur des Juifs, avale un gros morceau de Palestine aidé par la force étrangère de la Légion Arabe. Abdallah est un héros du monde arabe, parce qu'il l'a trahi. Ammane est un bon poste d'observation, avec ses deux relais de Damas et de Bagdad. Au Moyen-Orient apparaît cette économie qui ne produit rien mais vit au mépris de toutes les prévisions. Bien loin est cette frange levantine du bassin méditerranéen, où l'or est roi, la noblesse d'argent. Ici on ne manque de rien, sans rien faire que la guerre et la contrebande. C'est dire qu'on n'existe économiquement qu'en se niant, en effaçant ses propres frontières (nouveau signe de modernisme). La conséquence logique extrême est ce mouvement d'expansion, au-delà du Jourdain, vers Jéricho et Jérusalem, qui a effacé, pour de bon, l'ancienne frontière avec la Palestine.

Ces fantaisies impérialistes et défaitistes à la fois, cet Abdallah et son Glub Pach, se dissimulent derrière un paravent démocratique. Deux panneaux le composent : une chambre basse de soixante-cinq membres, privés de l'initiative des lois, élus par suffrage universel (moins les femmes) mi-confessionnel, mi-régional, et un Sénat de vingt-cinq membres, nommés (puis pendus) par le roi. Un régime agraire de grandes propriétés privées, et de quelques propriétés d'État où campent les nomades, complète l'ensemble, surmonté de deux princes héritiers assez médiocres.

Mais en Orient on ne sait rien, où les affaires publiques se traitent comme des secrets privés, où les ministres ont leurs dossiers à domicile, avec tout le reste du Ministère, qui vient s'y installer entre la chambre à coucher et le salon. Les révolutions de palais sont des disputes de ménage. Le diplomate étranger est un homme dans la rue, qui entend les bruits de vaisselle, mais n'est pas invité à table. Bien fort est qui devinera si le fricot du colonel Zaïm a été cuisiné ici ou à Damas.

Sur la route de Ammane à Jérusalem, voici Salt. Ville ancienne, la plus importante de Transjordanie, dans une région fertile, elle aurait pu être choisie pour capitale. Perchée sur deux coteaux, ses quartiers répandus régulièrement, centrée sur une petite place commerçante, elle n'a pas cet aspect improvisé, pièces détachées, atelier de mécano de Ammane, mais un cachet désuet et romantique. Abdallah lui a préféré Ammane pour des raisons déclarées confessionnelles et politiques. Salt est presque entièrement chrétienne. Elle est éloignée des populations bédouines et nomades, du désert, sur lesquelles il désirait s'appuyer. Mais j'y vois des motifs plus profonds. A un pays neuf il faut une capitale neuve. Il faut faire quelque chose de rien pour surmonter ce qui n'était rien. Sur des marais sont construits les plus beaux châteaux de France dont Versailles. Ici, il fallait le sable le plus sec pour l'effet le plus surprenant. Ainsi l'actualité l'emporte sur une tradition qu'il fallait briser. Ainsi l'œuvre du maître domine la réputation de ce qui ne provient pas de lui. Ammane est inconnue mais c'est une capitale. Elle fait oublier Philadelphie, sur laquelle elle est construite. Le souvenir n'en subsiste que dans un petit hôtel « Philadelphia », bateau dont la poupe est l'arène romaine qui s'étale sous ses fenêtres, perdu dans cet océan pétrolifère.

La route d'Ammane à Jérusalem est la promenade du temps

perdu, elle va de ce qui est à ce qui a été, des faits aux souvenirs prestigieux. Si Salt est encore en équilibre entre le passé et le présent, en la quittant le pèlerin s'enfonce vers le Jourdain, qu'il vaut mieux évoquer que voir. Ce fleuve n'est qu'une rivière à truites, ressemble au Loing qui serpente modestement en Seine-et-Marne. Plus loin Jéricho, dont il ne reste rien, précède la Mer Morte, dont on peut dire que rien n'est plus mort.

Enfin voici Jérusalem ! Voltigent, dans l'atmosphère surchauffée, au-dessus de l'enceinte à l'horizon, les mots éternels : Le Mont des Oliviers, la Vallée du Cédron, Sion, la Voie Douloureuse, le Saint Sépulcre. Hélas on s'aperçoit vite que pour les joindre il faut non pas s'élever mais descendre. Le Cédron coule au fond d'une gouttière et le Saint Sépulchre se cache dans une boîte à bijoux byzantine. L'éternité est encroûtée. Une maçonnerie baroque dissimule chaque vestige sacré. Le reliquaire ne laisse passer qu'une main d'aveugle, et rien n'est sous son aspect. Les stations du Christ sont des chapelles ; la pierre du Calvaire, un trou enchâssé d'or. Et les constructions s'amoncellent dans un délire de pierres des anciens âges. Sous des voûtes, des recouvrements, la trace du Christ, et si on lève la tête, à l'étage supérieur, se promènent des moines abyssins. Jérusalem est une ville fermée, couverte, jusque dans ses souks, et seules les maisons éventrées du quartier juif voient le plein ciel. Alors que la moderne Ammane s'impose à l'antique Philadelphie, ici tous les styles passés, à condition qu'ils soient laids, oppressent la toujours vivante foi. Ammane s'est assise en plein air. Quelqu'un s'est assis sur Jérusalem. Plutôt, dix personnes se sont assises successivement, et la dernière est un musulman.

Car on est chez les musulmans et c'est Abdallah qui administre. La Légion Arabe patrouille dans la rue qui va de la troisième à la quatrième station. Jérusalem n'a jamais été internationale que dans les sous-sols de la Voie Douloureuse. A la surface se sont implantées successivement toutes les hérésies nationales, copte, grecque, gallicane, mais la coupole de la mosquée d'Omar bouche aujourd'hui la vue, et les muezzins se répondent dans la nuit.

Et c'est la raison d'espérer. Jérusalem est la ville de la preuve puisque Jésus était là incontestablement. Cette preuve résiste à Mahomet puisque je suis là. Quelles sont les armes des juifs qui pourraient prévaloir? Que craindre des juifs plus que des maho-

métans? Le fanatisme? Depuis mon enfance j'entends définir fanatisme par islamisme. J'y ai cru, jusqu'au jour où j'ai découvert le tombeau de saint Jean-Baptiste au milieu de la mosquée des Omayads. Je ne crois plus au fanatisme permanent. S'il y a des moments durs, ils ne sauraient l'être plus qu'autrefois. On ne convertit que des infidèles, et après tout les dames de Sion, au lieu de désespérer, ne devraient-elles pas porter leur espérance dans la conversion de ces juifs, si un jour ils entourent leur maison, pour le salut desquels leur ordre a été fondé par l'un d'entre eux?

JACQUES NANTET.

MODESTE PROPOSITION

Je n'ai jamais caché que je pratiquais le camping. Je ne suis pas un dur, un dos-corné, mais j'aime ça, comme d'autres aiment la pêche à la ligne (ce qui n'est pas incompatible).

Il y a des maîtres ès camping qui vous donneront tous les conseils utiles. Il y a des revues spécialisées et des catalogues. Large éventail, de la tente-cercueil du randonneur solitaire à la caravane huit places ; chacun voit selon ses goûts et selon ses moyens.

Des moyens on n'en parle pas, par discrétion. Des goûts, au contraire, comme des couleurs, on peut en discuter longuement !

Il y a selon moi deux grands genres, aussi tranchés que les règnes végétal et animal : le randonneur et le sédentaire. Dans chacun de ces genres on peut ranger le campeur suivant son degré de grégarisme : solitaire, couplé, familial, groupé, colonisé... Vient ensuite le moyen de transport : pédestre, stop, cyclo, tandem, moto, auto, kayak, etc...

Le matériel en soi est une résultante et doit tenir compte encore des tendances particulières. Il est bien évident qu'un randonneur-groupé-stop-varappeur ne peut avoir le même équipement qu'un sédentaire-familial-motard à remorque — pêcheur de crevettes.

C'est dire assez que sous l'étiquette très générale de campeur on groupe des gens qui n'ont absolument rien de commun et dont les goûts sont même diamétralement opposés.

Y a-t-il un vrai et un faux camping? Chacun peut traiter cela selon ses vues. On ne pourra pas empêcher un randonneur de comparer à des moules parquées les sédentaires familiaux des villages de toile des plages bretonnes ou méditerranéennes ; ceux-ci considérant par contre le bouffeur de bornes avec cette ironie calme des races assises.

On ne prend pas parti, dans ces cas-là, on se situe. Pour moi j'ai donc un vélo, et même un vélo pas très ordinaire avec des petites roues de 400, un guidon pliant et une selle rentrante. Cela me donne l'avantage de pouvoir accrocher un sac à dos au guidon, simplement en retournant l'armature, et de pouvoir arrimer un ballot volumineux sur le porte-bagage arrière. Le petit développement me permet de grimper n'importe quelle côte avec facilité. De plus, quand je campe seul, le petit vélo pliant prend peu de place sous la tente.

Autre avantage du petit vélo : c'est un sujet de conversation tout trouvé avec les gens de rencontre. Dès qu'on ouvre la bouche je donne complaisamment tous les détails sur le fonctionnement de l'engin, même si on le compare dédaigneusement à une trottinette. En revanche, j'apprends rapidement où l'on trouve l'eau, le lait, la viande et le pain.

Ma tente est très quelconque, c'est la petite isothermique anglaise, forme bonnet de police, avec tapis de sol débordant Elle est très basse et ne tolère que la position couchée. Pour y entrer ou pour en sortir il faut se livrer à toute une petite gymnastique. Elle supporte les averses moyennes, mais les tornade ou les pluies trop prolongées la transforment en filtre. J'a coupé le tapis de sol cousu, ce qui à mon sens la rend plu pratique.

Des matelas pneumatiques il n'y a rien à dire, sinon qu'i supportent tout, sauf les parquets fraîchement encaustiqué D'avoir négligé ce détail un soir chez l'habitant, nous avons fa contracter à nos matelas une sombre maladie à évolution lente tout traitement paraît illusoire. Malgré des nuées de rustines et d emplâtres savants ils se dégonflent actuellement en moins deux heures. On y remédie en préparant d'épais tapis de fougèr quand on en trouve et quand on a le temps. Quand on n'en trou pas et que le sol est particulièrement désagréable, on se déc parfois à regonfler les matelas au milieu de la nuit. L'opérat

est si acrobatique, sous la tente exiguë, qu'on préfère souvent terminer la nuit en se retournant cent fois sur les cailloux.

Le reste du matériel c'est une petite popote d'un litre en aluminium qui contient deux assiettes, deux gobelets, deux couverts et une boule à thé. J'avais une petite grille pliante pour feu de bois, mais je l'ai perdue en forêt et j'en suis désolé car c'était bien pratique.

J'ai un sac de couchage, bienvenu en saison froide, mais de juin à septembre je préfère la couverture de laine. Un seau en toile très utile, une cuvette en toile pratique, une gourde d'un litre indispensable, et c'est tout.

Je ne soutiens pas du tout que ce soit la composition idéale du matériel du parfait campeur. Comme je l'ai dit, il y a le camping lourd et le camping léger, et le moyen de transport n'a rien à voir là-dedans. Je connais des motards qui ont fait un circuit d'un mois avec moins de matériel qu'un pedestrian de ma connaissance, jeune dans le métier, chargé à vingt-cinq kilos, non compris la mandoline enrubannée, pour passer le samedi et dimanche à Fontainebleau.

Je voudrais seulement dire à tous ceux que cela pourrait intéresser, pour cette saison ou pour l'autre, l'énorme supériorité du camping léger itinérant.

Il y a, c'est évident, une ruée sur le camping qui « surimpressionne » rapidement l'image déjà jaunie du petit hôtel saisonnier.

Il y a une autre distribution, un nouveau comportement, une conception nouvelle dans l'art de prendre ses vacances. En 1936, avec la loi sur les congés payés, il y avait eu un élan qui avait revivifié la petite hôtellerie. Puis la guerre est venue, et les restrictions avec. Age d'or, dans les campagnes, boum des marchands de soupe, avec toute la population citadine qui allait se refaire des globules rouges à n'importe quel prix.

Les mauvaises habitudes se prennent dans la facilité. N'importe qui s'installant hôtelier, aubergiste ou restaurateur, métiers jugés prodigieusement rentables pour des investissements de capitaux, il y a eu une dégradation de la profession située déjà à un bas niveau

Les vieux campeurs existent depuis longtemps, mais devant cet état de fait d'honorables familles ont trouvé plus judicieux d'acheter un matériel (souvent aux surplus américains) et de passer

trois semaines à camper économiquement plutôt que huit jours à l'hôtel onéreux et décevant. La politique des bas salaires a donné l'effet de masse... Mieux vaut se saigner un peu pour acheter un matériel amortissable en plusieurs années que de mettre de faibles économies dans le gouffre du petit hôtel à suppléments.

Cela n'aurait pas tenu plus d'une saison pour tomber sous les interdictions et les relégations si les campeurs n'avaient trouvé de puissants défenseurs à l'échelon municipal. Dans la plupart des bourgades les commerçants de détail se sont rapidement rendu compte que toute cette population mouvante consommait énormément et qu'il y avait un intérêt immédiat à ne pas la brimer. Les plus avisés ont même compris qu'il y avait une excellente opération à faire en fixant plus ou moins les itinérants, d'où multiplication ahurissante des camps organisés, avec eau courante et cabinets d'aisance à disposition des campeurs, dans des parcs, promenades ou plages en terrains communaux.

Tout le monde a pu voir cela, et c'est probablement une excellente chose. Mais tout comme la plupart des gens n'ont jamais su profiter pleinement de leur congé en hôtel et ont contribué à créer ce cérémonial faussement familier qui préside aux relations de vacances, les camps sont envahis par une foule qui ne sait pas camper et qui est en train de créer un esprit détestable.

Je vois des choses absolument marrantes les quelques fois où l'heure tardive m'oblige à passer la nuit dans un de ces camps organisés. Des familles disparates installées pour trois semaines sans bouger d'un pouce, tente contre tente, avec le linge étendu, les piailleries des gosses, les sympathies, les inimitiés, les caïds, les rapines, les cocufiages, les soûleries, la radio, les journaux, les papotages, l'ignoble odeur des latrines, les coups de gueule, les politesses...

— D'où venez-vous?... Pour combien de temps êtes-vous là? Ici c'est bien, mais...

Je n'ai jamais vu d'impotents ou de gens immobilisés par forc majeure. (Les enfants, prétexte classique, s'adaptent merveil leusement à l'itinérant, à partir de deux ans.) La plupart de ce indécrottables sont en voiture ou en moto à remorque et il ne leu faudrait guère plus de deux heures pour plier le matériel e reprendre la route. Mais non, ils restent là parce qu'on leur a d

que le camp était bon, qu'ils ont écrit au maire pour demander l'autorisation, qu'il n'y a aucune raison de trouver mieux ailleurs, et que les vacances sont faites pour se reposer, non pour courir les routes... Et puis on a ses habitudes, l'heure de la queue pour le lait, de l'ouverture de l'eau potable, de l'arrivée des fruits chez l'épicier... On peut même se faire écrire en domiciliant au bistrot proche... « On est aussi bien qu'à l'hôtel !... » On peut même dire ensuite qu'on a passé trois semaines à Y...-les-Bains, ou à Z...-sur-Mer, et que la pâtisserie de la rue d'en haut vendait des mokas formidables !

D'une formule légère ils ont fait un lourd appareil. Et je ne peux comparer mieux qu'aux revues et journaux littéraires, abris légers qu'un minimum de confort fait envahir par tous les squatters de la plume qui s'installent à demeure et pensent, et poétisent, et critiquent massivement, sérieusement, prenant l'occupation du terrain pour l'esprit des lettres. Ici comme là on rencontre des gens charmants, des aigles au repos, des faucons, et même des vrais, beaucoup ! Le monde est monde, on prend ça comme ça vient.

Je voudrais dire que le camping itinérant non seulement n'éteint pas son homme mais le féconde bien mieux que la villégiature, surtout celle au rabais dans ces villages de toile improvisés.

Il ne s'agit pas de faire des kilomètres, mais de vagabonder, de se laver le sang, les nerfs, la tête, le cœur ; et l'eau courante a toujours été supérieure à l'eau croupie.

On n'a plus rien, que l'essentiel. Aucun bagage, aucun alourdissement, pas de livres, pas de projets, pas de soucis, pas de journaux. On ne pense plus, on n'affecte plus, on se détend, on s'animalise, c'est-à-dire qu'on s'affine.

On goûte chaque lieu, chaque heure, sans transposition, sans en peser la part d'utilité cérébrale. A la moindre trace d'ennui on reprend la route, on fait soixante kilomètres, ou trois cents mètres... On cherche un emplacement pour la nuit... On trouve, ou on ne trouve pas... On s'organise, ou on improvise un bivouac... On en a marre, on est moulu, on n'en peut plus... On découvre un petit lavoir à grenouilles et on se met à aimer l'univers... On croise du bon monde et des engelures... On chute, on a ses drames, sang, attroupement, mercurochrome et sparadrap... On est déçu par la basilique trois étoiles, ravi par la petite église non indiquée

au guide... On fuit dès l'aurore un camp officiel. On reste trois jours dans un coin découvert au hasard... On se bat contre les moustiques, les guêpes et les fourmis rouges... On trouve des bois clairs, frais, à l'herbe élastique et sans insecte... On tombe dans un pays de cocagne où l'on fait un gueuleton imprévu... On se laisse surprendre à sec dans des coins sans lait, sans pain, sans rien... Et ça roule, et ça coule comme une eau toujours renouvelée qui vous lave, qui vous désintoxique, et qui vous remet de la jeunesse, de la naïveté et du plaisir à vivre.

Je donne l'idée pour ce qu'elle vaut, mais il me semble qu'il y aurait beaucoup à apprendre d'une enquête sur ce sujet auprès de gens qui font profession de repenser les faits.

Les camps municipaux se multiplient chaque année, et pour les amateurs de pittoresque je garantis qu'on en trouve parfois des gratinés ; la meilleure manière de les connaître c'est de les courir, non d'y rester. (Surtout pas !) Il y a là une matière à observer, jugée admirable lorsqu'elle vient d'Amérique, et que les romanciers français dédaignent. Pourquoi?... Je ne crois pas une seconde que le thème du camping puisse renouveler la littérature, ce n'est pas ça ; mais je me demande si cette carence ne tient pas au fait que les romanciers du coin en sont encore à la lourde formule « confort » qui permet l'entraînement quotidien de la pensée ronronnante et active. Je crains très fort que le « cul de plomb » ne tienne au fait que les littérateurs oublient de faire en eux, parfois, le nettoyage par le vide... Je sais bien qu'en se culottant d'idées on se rend le travail plus facile et qu'on répand une odeur de constipation cérébrale qui plaît beaucoup aux amateurs. Mais je puis vous assurer que lorsqu'on rentre, tout lavé, tout vierge, qu'on retrouve les journaux et la politique, l'odeur de confiné, les gars qui vous disent que pendant leurs vacances ils se sont « amusés » à écrire un roman ou une pièce..., alors on tire son chapeau et on se permet de rigoler doucement, parce qu'on sait bien que le monde bouge, qu'il prend la route, qu'il apprend en masse à vivre plus léger et que les temps sont proches où l'on n'écrira plus pour les après-midis à tuer et pour les cerveaux fatigués qu'il faut tordre comme de vieux boyaux pour en tirer une vibration.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mais je m'en tiens à un simple exposé. Je reste seulement persuadé que si les écrivain

faisaient parfois du camping (itinérant) nous aurions une littérature bien plus directe, plus vraie, plus fraîche.

Et à défaut de la petite enquête préconisée qui replacée dans la fonction littéraire perdrait toute signification, je pense qu'il serait intéressant de faire un camp de week-end, à l'automne, où des écrivains (ou réputés tels) pourraient discuter entre eux de ces questions et où ils prendraient des contacts moins vaseux qu'au hasard des présentations habillées.

Qu'en pensez-vous?

JEAN MECKERT.

NATURES MORTES PHILOSOPHIQUES

A la Pinacothèque de Munich, cet hiver à Paris, figurait une Nature Morte de Jacopo de Barbari, datée de 1504, la plus ancienne représentation peut-être d'objets peints pour eux-mêmes, sans la valeur symbolique dont s'accroissent les choses à la fin du Moyen Age, isolés aussi de ce contexte qui évoque, même quand il en est absent, l'homme au milieu d'une scène pour lui disposée. Des gantelets d'armure sont accrochés sur le panneau, à côté d'une perdrix tuée ; la vie chaude de la main guerrière, comme celle du sang sous les ailes, s'est écoulée hors de ces formes homologues et voisines ici à dessein, mais en y laissant son empreinte. Le gant, quoique métallique, participe de la tiédeur détendue de l'oiseau mort, dont le thème, dans l'histoire de la nature morte, a plus d'un siècle d'avance sur les représentations de gibier par Snyders et Rubens.

Quelques salles plus loin, la *Vanité des choses terrestres* par Titien, retraçait la seconde direction suivie par la Nature Morte depuis ses origines, et comme sa seconde fonction : un sens moralisateur. Une Vénitienne, créature aux traits menus, nets et durs, si l'épaule se dégage avec amplitude et rondeur de la robe glissante, la sœur de la *Jeune femme à sa toilette* du Louvre, de la *Flora* des Offices, et de toutes celles que, d'après Vasari, Titien ne pouvait apercevoir sans discerner chez elles des annonciatrices de volupté, appuie sa main droite renversée à un miroir. La glace reflète des sequins,

une bourse, des colifichets coûteux ; dans le fond, pareille à un morceau d'ombre qui se serait mis en branle, la Parque passe, Vieille à la Goya, sortie de l'avenir corrompu et qui tue. Cette *Vanité* aurait été ajoutée au XVIIe siècle dans le cadre du miroir magiquement fait pour l'attendre et pour la capter sur le revers de la Beauté brillante et pleine.

Ainsi les Natures Mortes se confondent bien parfois au début avec des images de la mort, et le terme français que l'on veut maintenant écarter au bénéfice des « vies silencieuses », des « vies tranquilles », qui transposent « Still Life » et « Stilleben », renferme des secrets de tristesse et pas simplement d'intimité. André Lhote n'en retrouvait-il pas le sens spontané en exposant naguère sous le titre d'*Objets de mélancolie*, une scène privée d'âme et de vie, au sens où nous entendons que la vie doit animer de l'intérieur et d'une façon indépendante des témoins au spectacle?

La plupart des Natures Mortes du XVIe siècle et des premières années du XVIIe sont des « vanités ». Leur objet de prédilection, c'est une tête de mort, un crâne jauni, semblable aux pages parcheminées des livres riches d'un savoir désabusé, qui envahissent les cellules de saint Augustin et de saint Jérôme, avec l'humanisme, ou surplombant, dès le XVe siècle, des prophètes enchâssés dans des panneaux de polyptyque, qui sont de vrais casiers de bibliothèque. Mais on appelle aussi fréquemment les vanités les « Cinq sens », et cette ambiguïté est précieuse, car elle est le signe que la méditation philosophique commence à se dégager de la spéculation morale, et que l'art va y gagner en abstraction, en puissance d'analyse, un degré supplémentaire d'acuité perceptive. Fille de la mélancolie, née au milieu d'objets coupés et retranchés, de formes jadis vivantes et maintenant vidées, la Nature Morte met au point avec précision, explore à la lentille un monde matériel où il n'y a plus place pour le sentiment, où tout devient opération des sens, temps présent fixé sous l'optique cérébrale.

La *Nature Morte* à l'échiquier de Baugin, passée d'une collection hollandaise au Louvre après l'Exposition des peintres de la Réalité, et maintenant au Petit Palais, formait cet hiver, avec les deux autres Natures Mortes de la Pinacothèque, un triangle idéal. Le tableau de Baugin est disposé ainsi qu'une caisse de résonance pour les cinq sens : le goût s'attarde à une coupe de vin rosé, la vue s'estompe dans un miroir à l'angle opposé, dans le

vase des œillets roses ont été mis pour l'odorat, les messages du toucher et de l'ouïe se corroborent réciproquement : dés à jouer retentissants, tarot coupé et recoupé qui fait une minuscule nature morte cubiste au bas de la grande, et ces solides creux, pleins d'échos, qui envahissent le plus d'espace disponible, le dos du luth couleur de jambon qui se gonfle vers la perspective fuyante des carrés de l'échiquier. Les figures du jeu démontrent toute une géométrie du plaisir, et quelques noirs somptueux, au milieu des roses, orchestrent avec sérieux l'exercice de la volupté. Cette nature morte est antérieure à 1630. Elle est contemporaine du séjour que fit Descartes à Paris de 1625 à 1628, et qui, commencé dans les mondanités, aboutit à une occupation « consistant uniquement à employer sa vie à cultiver sa raison... Il était parfaitement guéri de l'inclination qu'on lui avait autrefois inspirée pour le jeu », nous dit son biographe Baillet. La *Nature Morte* de Baugin est un Traité des Passions peint. Elle ne juge pas, mais elle décrit afin de comprendre. Elle n'est pas tant cartésienne par le goût de l'ordre, par de clairs volumes qui se distinguent les uns des autres comme des pensées bien conduites, par la lumière intellectuelle qui baigne des objets cernés dans leur évidence. Métaphysiquement, elle est une injection colorée de l'espace des choses dans la spatialité substantielle ouverte à l'intelligence. La corporéité, l'impénétrabilité, l'occupation intégrale et simultanée de tous les points de l'étendue, une extension réelle, qui n'est pas un réceptacle indifférent antérieur à des objets, mais la multiplicité drue et jointive de solides résistants, coordonnés par des liaisons matérielles encore qu'invisibles, l'espace-substrat de la réalité extérieure indépendante de nous, cet ensemble de propriétés que Descartes restitue aux corps, Baugin l'appréhende. Sa *Nature Morte* est éminemment tactile, dans la mesure où c'est le toucher explorateur et analytique, davantage que la vue, idéaliste et synthétique, qui constitue le sens philosophique par excellence. Dès avant 1628 Descartes avait écrit dans les *Regulæ ad Directionem Ingenii :* « Nous ne formons pas dans notre imagination deux idées distinctes du corps et de l'étendue... l'imagination elle-même, avec les idées qui existent en elle, n'est qu'un vrai corps réel, étendu et figuré. »

Une deuxième nature morte signée A. Baugin et datée à partir de 1630, à la galerie Spada, à Rome, n'est plus une « vanité »,

mais une « moralité ». De la vanité, elle ne retient que la pile de livres, prétexte à des intersections de diagonales et de fuyantes. La brochure ouverte au sommet de l'échafaudage des reliures porte sur la page de garde *La Voyx publique au Roy* ; ce placet rappelle l'humanité sociale dans la Nature Morte. On lit sur les feuillets d'une lettre abandonnée sur la table : « Ce n'est pas d'aujourd'huy que j'ay bien recongneu que les choses demandées avec passion sont celles dont on se soucye le moings. Je l'ay bien recongneu en vous de qui je n'ay receu auculnes de vos nouvelles. » Morceau de littérature moralisante que l'on imagine dédié par La Rochefoucauld à sa maîtresse et qui pourrait être un pastiche de Proust, et titre véritable du tableau — comme les titres des ouvrages d'alors — long et explicite. Il justifie la plume laissée dans l'encrier, l'autre plume en réserve, la bougie qui servira à sceller une confession lucide. La cire occupe le seul axe vertical du tableau, les lignes minces et les bords coupants y courent comme des flèches.

La méditation sur le morceau de cire par laquelle Descartes reconnaît que la nature des corps est moins aisée à connaître que celle de l'esprit, fait passer le bâton de cire à cacheter, compagnon des flambeaux et le plus fidèle acolyte de l'épistolier songeur, par les étapes purificatives d'une confrontation avec les cinq sens ; « ce morceau de cire qui vient d'être tiré de la ruche n'a pas encore perdu la douceur du miel qu'il contenait, il retient encore quelque chose de l'odeur des fleurs dont il a été recueilli ; sa couleur, sa figure, sa grandeur, sont apparentes : il est dur, il est froid, on le touche, et si vous le frappez, il rendra quelque son. Enfin toutes les choses qui peuvent distinctement faire connaître un corps, se rencontrent en celui-ci ». Mais les répudiations successives des sens élèvent le morceau de cire au-dessus des choses périssables et du cortège des métaphores funéraires, comme celles du sonnet de Jean Sponde, qui est, lui aussi, une nature morte.

Ce beau flambeau qui lance une flamme fumeuse
Sur le vert de la cire éteindra ses ardeurs,
L'huile de ce tableau ternira ses couleurs...

Il est vraisemblable que Descartes a connu, alors qu'il venait de s'installer rue du Four à l'auberge des *Trois Chapelets*, les premiers peintres français de natures mortes : A. Baugin, J. Linard,

L. Moillon et le Strasbourgeois Stoskopff, c'est-à-dire le milieu artistique protestant qui vivait avec la colonie flamande de Saint-Germain-des-Prés.

Il existe des analogies curieuses, et non seulement à cause de l'archaïsme savoureux de la composition, entre les méditations cartésiennes de Baugin et les natures mortes du luthérien Stoskopff. Un détail par exemple : sur les bossages des hanaps de la « Vanité » peinte par le Strasbourgeois en 1641, les fenêtres à huit carreaux de l'atelier se reflètent comme des masques ; or, un masque à l'antique apparaît reflété sur le couvercle d'un verre, dans la *Nature Morte* du musée d'Alger, par Baugin. Si c'est l'auto-portrait du peintre, comme le suppose Isarlo, Clara Peeters avait déjà reproduit six fois son portrait sur les ornements en bossettes d'un hanap, dans le tableau de la collection Benedict à Berlin. — Baugin apportait à Paris une tradition éprouvée de la nature morte protestante ; il l'avait recueillie dans l'atelier de Daniel Soreau, à Hanau. Son patron était par ailleurs en rapport avec Flegel, de Francfort, qui avait travaillé dans les Pays-Bas. Les *Cinq sens* de Stoskopff (1633, à Strasbourg) copient l'échiquier et le luth de Baugin, mais les objets y sont disséminés dans un carroyage emprunté à la *Nature Morte au hareng et au hibou* de Breughel à Anvers et sur sa réplique de Bruxelles ; chez Stoskopff comme chez Breughel, le paysage pratique une fenêtre sur le monde et, rejeté en haut et à gauche, il s'accroche aux objets familiers d'un intérieur, telle une vignette.

Si Baugin est le peintre de l'espace du philosophe, Stoskopff est celui du temps du théologien. Repris de plus en plus depuis son retour à Strasbourg par la mentalité protestante, Stoskopff affectionne les objets qui émiettent le temps, qui mesurent la chute vers la disparition inexorable : sabliers, horloges de table et murales, globes célestes et terrestres, verres qui tintent et se brisent. Une éternité immanente, l'immense courant d'une divinité se projetant à travers le monde et réaspirant la création vers sa source, dominent ses natures mortes, où l'effroi religieux ralentit et, pour ainsi dire, paralyse la durée qui s'écoule. Sur l'ardoise en bas et à gauche de la *Vanité* de 1641, une inscription en allemand dit : « Art, richesse, puissance et bravoure meurent. Le monde et tout ce qui s'y fait disparaît — L'Éternité vient à la suite du temps d'ici-bas — O Fous, fuyez la vanité ! » Hans Haug a révélé

que sur le cahier de musique des *Cinq sens* de 1633 était notée la versification du Psaume 73 par Théodore de Bèze :

Offrez vos donc à Luy qui es
Terrible à venger son mépris
A Luy qui peut quand il lui plaist
Vendanger des Rois les esprits.

Dans l'art de la Réforme, les objets, comme le paysage — et pour les mêmes raisons — prennent la place des symboles et des saints dans l'ancienne iconographie religieuse. Ils ont été promus intercesseurs entre l'homme et Dieu, entre l'homme qui s'est détourné du transcendant, et Dieu intériorisé dans la conscience, mais sur qui la « machine » du monde apporte son témoignage constant. Selon que ce témoignage s'identifie avec les lois d'une Nature soumise éternellement à l'intellect divin ou avec les décrets de la Volonté de Dieu, imposés à l'être humain incapable de liberté, on a l'une et l'autre branche de la Nature Morte ; on peut les rattacher à l'une des divisions divergentes que Baugin et Stoskopff incarnent à Paris vers les années 1630. Partout en Europe, dans des tableaux de format réduit, mais significatifs de la révolution métaphysique qui s'est accomplie, les cires éteintes remplacent les danses macabres, les fruits coupés en deux les auréoles des saints, les spirales des citrons épluchés les phylactères des prophètes annonçant le déroulement des phénomènes le long de la rampe du temps, les coquillages jetés çà et là, ou énormes et montés en pièces d'orfèvrerie — les « Pokalen en Schelpen » — les châsses et les débris organiques collés sur les reliquaires. La tête de mort qui semble le foyer de la Nature Morte traitée en « vanité », n'est qu'un fossile de la fin du Moyen Age pris dans les alluvions nouvelles.

La Contre Réforme a donné naissance à la Nature Morte baroque en Italie et dans les Flandres catholiques, mais aussi, et principalement en Espagne avec Zurbaran et Sanchez Cotan, à la *Nature Morte en Dieu*. Sur la plus belle nature morte de Zurbaran, celle de la Collection Contini, à Rome, les citrons, les oranges, la tasse de chocolat, forment une trinité transcrite sur une bande en longueur. Les fruits du verger et du buffet sont énumérés scolastiquement, ils ne se recouvrent pas ; chacun a l'air d'une pensée

divine, d'une idée platonicienne christianisée, descendue à Vêpres dans la chapelle de la Vierge. Les ombres mystérieuses qu'ils lancent devant eux ont moins pour but de les fondre dans un clair-obscur que de projeter le reflet de la réalité éternelle dans la contingence des choses. Les objets de Zurbaran restent extraordinairement purs, non souillés d'existence ; immunisés contre le caduque, ils entrent dans le plan du Salut. Plus ils sont humbles, moins leur rachat est compromis. Comme sainte Thérèse et Lope de Vega, le peintre croit que Dieu « porte aussi ses pas au milieu des pots de terre ». Sur une autre nature morte de l'entourage de Zurbaran, qui fut exposée à Londres en 1931, les boîtes rondes et carrées, le tas d'amandes à gauche, appartiennent à une stéréotomie mystique ; les quatre assiettes qui s'enfoncent de droite à gauche font une enfilade de coupoles, puis vient une pyramide sacrée comme un corps pythagoricien. Les pommes et les poires du premier plan sont d'une succulence exacte, étrangère à la sensualité. Les verticales de la composition s'élèvent à droite, et la ligne est fermée par un triangle rectangle, comme chez Baugin. Mais dans les natures mortes de la main de Zurbaran, les objets décrivent une hyperbole qui meurt brusquement dans des espaces vides à droite et à gauche. On pense aux « maisons qui ne se suivent pas » de Rimbaud, au gouffre qui, dans les *Illuminations*, a dit J. Rivière, « se forme entre les choses et vient les détromper d'être ensemble ». Les natures mortes catholiques sont par essence inachevées.

Les natures mortes « cartésiennes » sont tournées vers la connaissance des objets tels qu'il nous apparaissent dans la perception, non comme nous les révèle l'illumination en Dieu. Le réel, c'est, à un premier stade, ce que les sens nous transmettent directement avec le moins de surcharge possible de la part de notre savoir ou de notre sensibilité. Le passage où Descartes, attentif aux données immédiates de la perception, remarque qu'un cavalier vu du haut d'une fenêtre, n'est pas autre chose qu'un chapeau ambulant, est à juste titre célèbre ; mais on y trouve également un trait de critique applicable à toute peinture impressionniste. Le trompe-l'œil peut même nous aider à comprendre le mode de représentation des images : « Comme vous voyez que les tailles douces, n'étant faites que d'un peu d'encre posée çà et là sur du papier, nous représentent des forêts, des villes, des hommes, et

même des batailles et des tempêtes, bien que d'une infinité de diverses qualités qu'elles nous font concevoir en ces objets, il n'y en ait aucune que la figure seule dont elles aient proprement la ressemblance... il faut que nous pensions tout le même des images qui se forment en notre cerveau. » (*Dioptrique*, discours IV.) Les endroits de son œuvre où Descartes se réfère aux Beaux-Arts étant, en dehors de la musique, rarissimes, n'y aurait-il pas eu chez lui un amateur d'estampes en puissance, tenant par hasard ce goût de Stoskopff qui a imité à s'y méprendre sur ses toiles des gravures de Rembrandt, de Callot et de Dorigny?

Lorsque Rembrandt peindra le *Bœuf écorché*, il se rattachera au même courant naturaliste qui faisait que Descartes, à un visiteur lui demandant en Hollande de lui montrer sa bibliothèque, le conduisait devant un veau ouvert en deux — *vitulum apertum* (P. Borel, *Vitæ Cartesii Compendium*). Mais la viande de boucherie en nature morte remonte aussi haut que la curiosité pour la dissection et que l'intérêt scientifique en général devant les arcanes de la nature animée. Le motif se rencontre chez Joachim Bueckelaer en 1563 et chez P. Aerstsen dès 1551, cette fois-ci à l'avant-plan d'une *Fuite en Égypte* — (ici, c'est la peinture religieuse iconologique qui est chassée).

Le style de Descartes un peu allongé mais jamais grêle, antithèse du style cabossé des Baroques qui opposent jusque dans le langage des masses d'obscurité à des paquets de couleur, ce style que parcourt un mouvement sans heurt sous une lumière privée d'accent, a sa correspondance dans les Natures Mortes de Baugin. Mais Descartes, comme les luministes nocturnes en peinture — un certain Lorenzo Lotto, Honthorst et le Caravage — s'est occupé aussi des effets de nuit, sous la forme des causes qui font apparaître des halos, des iris autour des astres, et des « couronnes » autour des chandelles. Il a échangé sur le sujet toute une correspondance avec Mersenne et consigné ses conclusions dans le Discours IX des *Météores*. Le luminisme nocturne dans la peinture, et les recherches scientifiques sur l'arc-en-ciel et sur les phantasmes des iris au cours de la nuit, poursuivent d'ailleurs une fortune parallèle. Le premier traité important, sur ces phénomènes, par J. Fleischer de Breslau, a paru en 1571. De même que Georges de La Tour et que Baugin (sur la *Nature Morte* d'Alger, éclairée par la flamme droite d'une bougie), Descartes se refuse à voir des

cercles colorés autour des chandelles. Il finit par en être convaincu à la suite d'une expérience involontaire, faite sur l'entrepont d'un navire, en traversant le Zuyderzee. Il n'en demeure pas moins persuadé que ces couronnes, dont l'ordre des couleurs est inverse de celui des halos autour des astres, sont purement subjectives et dues aux humeurs d'un œil comprimé ou fatigué. Descartes admet l'illusion des sens quand elle est objective, mais non pas si elle prête à l'hallucination. La flamme de la raison, ainsi que chez Georges de La Tour, doit brûler sans défaillance dans la nuit.

A l'époque de Spinoza, un peu plus tard, la nature morte a achevé de se transformer aux Pays-Bas. Elle est devenue luxueuse, sensuelle et prolixe, en même temps que le protestantisme s'est matérialisé et orienté vers le confort. La technique n'est plus analytique, mais elle tend à exprimer par des chevauchements d'objets et par des jeux d'ombres nacrées les relations et les conflits délicieux des choses entre elles. Cependant, si l'on fait effort pour se détacher d'une abondance qui est surtout de victuailles, et qui s'adresse, parmi les cinq sens, plutôt au palais qu'à la vue et qu'au toucher, l'idéal exprimé par la Réforme protestante persiste et se combine curieusement avec le rationalisme. Spinoza avance que « Plus nous connaissons les choses singulières, plus nous connaissons Dieu » et il approuve, dans l'*Ethique*, que le sage use « de parfums, de l'agrément des plantes verdoyantes, de parure, de musique, des jeux exerçant le corps, de spectacles et d'autres choses de même sorte ». La philosophie n'est plus une méditation de la mort, mais une méditation de la vie et il serait inexplicable de relever sur une nature morte hollandaise de la deuxième moitié du XVIIe siècle le crâne dont la mâchoire désarticulée, sur la *Vanité* de J.-G. de Mabuse, en 1517, commentait la proposition de saint Jérôme : « Celui qui pense sans cesse qu'il doit mourir méprise facilement toute chose. »

PHILIPPE VERDIER.

Les gérants : SIMONE TOURNIER et MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1949. 60845.